

LOUIS DELATTRE



FANNY

Comédie



26-28, Rue des Minimes
Bruxelles

ÉDITIONS DE
LA BELGIQUE
ARTISTIQUE
ET LITTÉRAIRE



A mes amis

Alphonse et Octavie,

Bien cordialement,

Lucie Delattre

18. 8. 6.

ML

A

1320

FANY

Comédie

DU MÊME AUTEUR :

Croquis d'Ecolier, 1 vol., Mons.
Contes de mon Village, 1 vol., Bruxelles.
Les Miroirs de Jeunesse, 1 vol., Bruxelles.
Une Rose à la Bouche, 1 vol., Bruxelles.
Marionnettes rustiques, 1 vol., Liège.
La Loi de Péché, 1 vol., Paris.
Friquet le Chien, Bruxelles.

A PARAÎTRE :

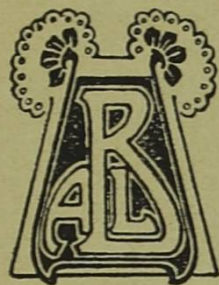
Le Jeu des Petites Gens en 52 contes.
Le Jardin de la Sorcière (traduct.).
Petits Contes en Sabots.
Quatre jeunes Hommes.
Le Théâtre du Poulailleur.

LOUIS DELATTRE



FANY

Comédie



26-28, *Rue des Minimes*
Bruxelles

ÉDITIONS DE
LA BELGIQUE
ARTISTIQUE
ET LITTÉRAIRE

A Madame Louise DELATTRE

FANY

Comédie en trois journées

PERSONNAGES :

MONSIEUR VRAI, 65 ans. Inspecteur d'assurances. Revenu de 20,000 francs. Haute taille, cheveux gris, teint rose et frais du monsieur qu'une marotte conserve : il collectionne des porcelaines. Caractère doux, patient, gai. Dans la physiologie, quelque chose de tendre, demeuré de l'enfant de jadis.

MADAME VRAI, sa femme, 55 ans. Maigre et vive. Traits aigus. Cheveux presque entièrement noirs encore, disposés en bandeaux épais. Bouche et front contractés. Elle dirige le bureau d'affaires de son mari.

FANY, leur fille cadette, 20 ans. Est-elle jolie ? Elle a une grosse tête ronde, une longue chevelure d'un châtain foncé, ondoyante. Front bombé marqué d'une ride droite entre les yeux, dont l'expression de volonté est apaisée par le sourire d'une bouche grasse, rouge, enfantine, d'une sensualité élégante, arquée, et profondément creusée aux commissures. Caractère vif, avec de longue période de paresse : un serpent au soleil, sur les roches des bois de Landelies. Ses ennemis

appellent méchanceté sa bonté trop pétulente. Vêtements d'une simplicité parfaite; beau linge fin, invisible, parfumé de lavande. Fany manie le marteau, enfonce des clous, lance des pierres, noue des cordes comme un garçon et cependant déteste les chiens, adore les chats. Peut lire vingt heures de suite Brœhm, Fabre, ou dans les vieilles années du « Tour du Monde ». Mais n'a jamais pu apprendre rien à l'école, où elle passait pour bête, faute de mémoire.

HENRIETTE, sa sœur, 25 ans. N'a pas encore, seule, traversé la ville. Elle a élevé Fany, l'adore et lui obéit aveuglément. Elle ne lui ressemble en rien. De plus haute taille, plus mince, plus grave, plus douce. Auteurs favoris : Madame de La Fayette, Racine, Eug. de Guérin et... Henri de Bornier.

LE LIEUTENANT DESNEUX, du 15^e de ligne. 32 ans. Retour du Congo. Blond de poils, large d'épaules. Moustache fine, bouche serrée et rieuse, telle une pivoine qui fleurira demain, toujours demain. Lettré, passionné, réfléchi, silencieux, solitaire. N'obéit qu'à son plaisir, sans demander conseil à quiconque. Durant les trois journées de la pièce, il est en vêtements civils de couleur sombre, ajustés et sobres. Parfum : le vétiver. Livres de chevet : Thucydide en français, Montaigne, La Rochefoucauld, La Fontaine, les *Dialogues* de Fontenelle (ces « petites paroles héroïques ») et les *Conversations* de Goethe, Bach, Beethoven, comme musique. Il ne comprend pas la peinture, avoue-t-il, mais son appartement est encombré de plâtres de la Renaissance italienne.

LE DOCTEUR WILMAUX, 26 ans. Ahuri de vingt-deux ou vingt-trois ans d'école. Si jeune, malgré le long apprentissage d'une profession grave, qu'il n'estime et ne méprise encore que lui-même au fond de tout ce qu'il rencontre. Voluptueux, faible. S'il se parfumait, ce serait de lilas blanc. En vrai médecin, il ne lit quasi rien et adore Wagner. Il a connu Fany trop tôt, c'est-à-dire qu'il ne la connaîtra vraiment que trop tard.

LE DOCTEUR TERMOOR, 70 ans, médecin de la famille. Ressemble à un bon vieux prêtre par sa philosophie amicale et pratique, son large visage glabre, ses cheveux blancs en couronne, ses pieds lourds et sensibles.

MADAME GASSE, 55 ans. Fausse dévote, aigrie, indiscrète, désœuvrée. Nez et joues violacés. Longues dents jaunes. Elle doit boire de l'eau-de-vie en cachette! On ne sait pourquoi, elle exerce sur madame Vrai un pouvoir absolu.

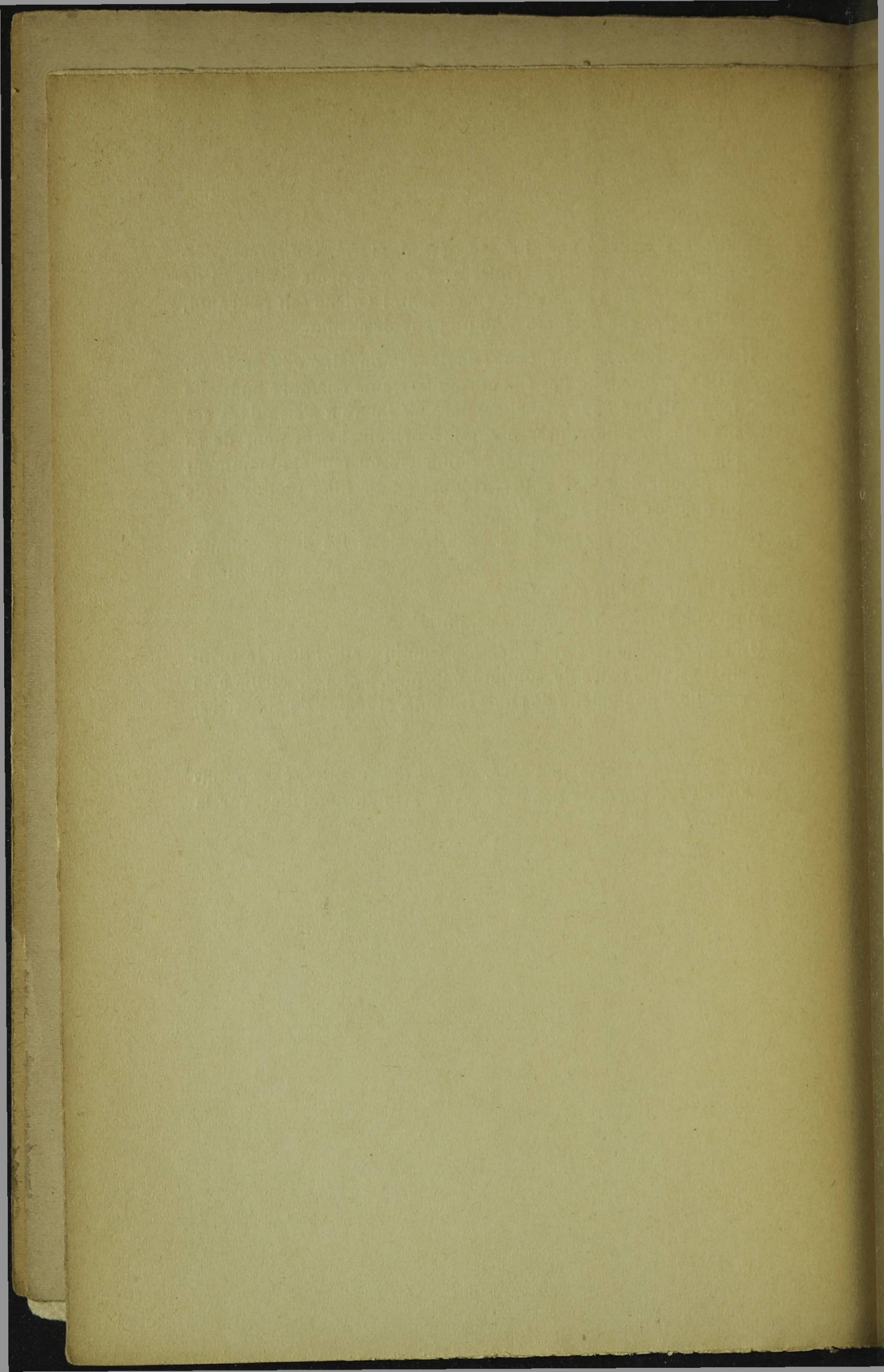
HERMANCE BILLY, 30 ans. Quart de demi-mondaine de Charleroi. Elle y habite, rue des Chaudronniers, une chambre dont elle frotte elle-même le plancher, fière d'ailleurs « d'être dans ses meubles ». Elle conserve comme principal ornement de sa chambre, des photographies d'officiers en tenue, notamment un groupe du corps entier, colonel au premier plan, et trois ou quatre chiens empaillés.

CATHERINE, gouvernante très âgée. A élevé les deux enfants. Despotique, audacieuse, têtue, et dévouée comme un chien à ses maîtres petits et grands.

MONSIEUR PILET, comptable. Sec, nul.

UN PETIT PORTEUR DE TÉLÉGRAMMES. Gamin wallon dont le principal est une paire de souliers énormes, sonores, garnis à la semelle d'une galette de clous luisants, et blancs de poussière.

Aux deux premières journées, on est à Bruxelles, chez monsieur Vrai, porte de Schaerbeek. A la fin, à Landelies, sur la Sambre.



PREMIÈRE JOURNÉE

A Bruxelles, par une après-midi d'octobre 1904. Une vaste pièce prenant jour, au fond, sur la rue et le jardin d'avant-cour, par une large fenêtre basse à petits carreaux. De là, on aperçoit la porte de Schaerbeek et les deux courants de foule qui s'y croisent ; le Jardin Botanique tout en rondelles, et le panorama de l'Ouest de Bruxelles qui redonne espoir que là-bas il y ait du ciel libre. A droite, des portes. A gauche, une cheminée où sommeille un feu de menu bois. Mobilier d'un Louis XVI, style liégeois, en chêne sombre et ciré : tendres choses déjà anciennes. Aux murs, folle, éclatante, une profusion de porcelaines antiques, où dominant le Tournai et le Bruxelles. Vitrines bondées de bibelots du même genre. Il pleut. Fauteuils et chaises-longues tournent le dos aux nuages et regardent le feu.

SCÈNE PREMIÈRE

FANY *et* HENRIETTE

FANY est couchée sur la chaise-longue dont elle est occupée à réduire en torchon et tordre à deux mains l'« antimacassar » de cotoz.

HENRIETTE (*à genou devant FANY*). — Oh ! dis-moi ton mal, petite sœur. Je t'en supplie. Tu

souffres. Tu as l'air d'un chien blessé au coin d'une porte et à qui l'on n'ouvre pas... Ouvre-moi! Ouvre-moi ton cœur! Aie pitié! Je suis malade d'inquiétude...

FANY. — Pourquoi d'inquiétude?

HENRIETTE. — Méchante!... De te sentir pleurer...

FANY. — Tu es folle, Henriette. M'as-tu déjà vu pleurer?

HENRIETTE. — De te sentir, oui, c'est vrai, sans le voir... De te sentir pleurer en secret, depuis tant de jours, sans savoir pourquoi. Oui, j'en suis folle.

FANY. — Mais où vas-tu pêcher tout ce fatras, bon Dieu? Tu m'agaces un peu, tu sais.

HENRIETTE. — Ne dis pas cela, sœur! Ne dis pas cela. Voilà un mois que tes regards te trahissent. Tes yeux ne veulent plus me fixer... Moi!... Tu ne les poses plus que par-dessus ma tête. Alors, Fany, quoi, dis, je ne suis plus Henriette pour toi?

FANY (*d'une voix qui gronde d'abord de colère et brusquement s'allanguit*). — Mais si, bon Dieu!... Si, si, Henriette, je t'assure...

HENRIETTE. — Alors? C'est donc que tu n'es plus Fany?

FANY. — Ah! Qu'est-ce que je sais, moi?... (*brutalement*) Qu'est-ce que je sais encore?

HENRIETTE. — Tu vois bien!... Comme tu me repousses!

FANY. — Douce amie! Si je te disais, en réalité,

combien j'ai pensé à toi, tout ce temps-ci! (*Elle s'arrête.*)

HENRIETTE. — Continue... Parle... Parle donc...

FANY. — Je le voudrais... Mais que faire avec des mots?... Chanter, pleurer, me taire... Tant pis pour qui ne me comprend pas... Ah!... C'est un paquet, là, qui me bourre le cœur, pouah! et que je veux rejeter.

HENRIETTE. — Pleure, tais-toi, ma chérie. Et cependant dis-moi un mot. Je suis si bête, tu sais bien. Un mot qui ne comptera pas, veux-tu?

FANY. — Attends... Cela viendra. Ah! tu verras... (*Subitement*) Henriette, Henriette, grâce à toi, serait-ce donc aujourd'hui la fin?

HENRIETTE. — Mon enfant! Que tu souffres, ma petite âme! Viens dans mes bras, ferme les yeux. Laisse s'écouler ta peine.

FANY. — C'est étrange... C'est doux... Il n'y a pas une heure, figure-toi, je pensais exactement que j'allais m'asseoir ici, m'accouder ici, ainsi, ici... Les rêves, c'est mon âme délivrée. J'y crois.

HENRIETTE (*saisissant FANY par la tête*). — Viens, repose-toi, petite sœur.

FANY. — Et dans mon rêve, tu allais appuyer ma joue sur ta joue... Comme cela... Tu y pleurais déjà ces larmes qui coulent à présent de tes yeux. Et ces larmes, je les entrevoyais comme les premières de beaucoup d'autres larmes que nous nous préparions tous à verser. Et notre rencontre de ce moment, c'était le début d'une terrible période!... Eh bien, allons! Il le faut, d'une inévitable nécessité! (*Elle s'arrête, songeuse.*)

HENRIETTE. — Parle, parle.

FANY. — Oui, je veux parler enfin! Je crierai, je hurlerai, te dis-je.

HENRIETTE. — Mon Dieu, qu'y a-t-il? Le feu sombre de tes yeux m'effraie.

FANY. — Ah! ah! Tu as déjà peur?... Et tu pleures?... Pleure, pleure... Tu en auras pour tes peines, je t'assure!

HENRIETTE. — Ah! que tu souffres!

FANY. — Dis plutôt que je vais souffrir... Bast! Qu'importe, toute la maison sera sens dessus dessous, mais mon cauchemar aura fini. Joie! joie dure! Mon malheur enfin prendra son essor dans l'aurore glacée du jour nouveau, dans l'aurore pure... J'ai faim de neige.

HENRIETTE. — Fany, est-ce toi? Je ne reconnais pas ta voix... Oh! ces lèvres blêmes...

FANY. — C'est moi. Tu m'as appelée. Me voilà... As-tu déjà honte de mon visage?

HENRIETTE. — Honte?

FANY. — Prends garde! Tu as secoué mon arbre et mon malheur est mûr!

HENRIETTE. — Ton malheur, Fany?

FANY. — Ah! qu'il tombe! Qu'ils sont heureux les arbres d'automne dépouillés de cette vie pesante qu'ils portaient, qu'ils sont heureux de s'endormir pour tout l'hiver, dans le gel et la pluie, sans feuilles, sans fruits... Et pleins d'espoir nouveau. Ah! est-ce que j'étais faite pour le malheur, moi? Je le hais, je le hais

HENRIETTE. — Qui? Quel malheur?

FANY. — Enfin, enfin, j'arrache cette friperie, cette saleté de mon cœur. Je la jette ainsi, ainsi... (*Retournant la poche de sa jupe sur la table, elle y fait à grand bruit tomber un tas d'objets disparates : un canif, un cachet, un mètre roulé, etc., et une lettre dans son enveloppe à coins cornés.*) Voilà!

HENRIETTE. — Quoi?

FANY. — Cette lettre.

HENRIETTE. — Eh bien?

FANY. — Lis.

HENRIETTE (*ouvrant une enveloppe se met, à haute voix, à lire d'une voix si blanche, avec des intonations si fausses qu'on entend qu'elle n'y comprend rien.*)
— « De Mons. — Mademoiselle...

FANY. — Et mademoiselle, c'est moi... Va! (*Après un moment*) Mais va donc.

HENRIETTE. — « Mademoiselle, — La vie nous emporte. Il semble que la nuit devance le jour dans son œuvre et mène plus loin la trame commencée. Les matins nous montrent parfois tracés de durs projets dont nous soupçonnions à peine le projet dans notre âme de la veille... »

FANY. — Notre âme de la veille?... Il vous en change comme de faux-col, alors...

HENRIETTE (*interrompant la lecture*). — Qu'est-ce que cette lettre, Fany?

FANY. — Continue. Notre âme de la veille! Ah! ah!

HENRIETTE (*reprenant la lettre*). — « C'est la vie.

Mais il est digne de l'homme d'accepter, chaque jour, son nouveau destin. *Amor fati*.

FANY. — C'est du latin. Et ça veut dire : amour f...ichu.

HENRIETTE. — « Et j'ai dû, quoique en pleurant, me rendre à l'évidence. Sous peine de me mentir et de vous tromper, il me faut loyalement vous révéler mon cœur. Mademoiselle, il demande, il vient vous proposer l'oubli.

FANY (*en minaudant et comme on donne un coup d'éventail à un propos piquant*). — Ah! chevalier!...

HENRIETTE (*interrompant la lecture*). — Mais pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que tout ceci signifie?

FANY. — Ah! Ah! Tu ne saisis pas? Pousse plus loin, ma bonne, pousse plus loin.

HENRIETTE (*reprenant la lettre*). — « Votre beauté jadis me fit perdre la tête... »

FANY. — J'ai déjà lu cela quelque part dans des livres...

HENRIETTE. — « Et pour vous parler, mon admiration prit le visage l'amour...

FANY. — Est-ce le masque ou le visage?

HENRIETTE. — « Le visage de l'amour. Quelle insigne faiblesse... »

FANY. — Est-ce insigne ou indigne?...

HENRIETTE. — « Quelle insigne faiblesse!... Quand vous aviez droit à tous les bonheurs! Et quand je me sentais incapable seulement du mien! Oh! par-

donnez-moi. N'aimez pas mes pareils, si vous savez aimer.

FANY. — Lâche, lâche, lâche...

HENRIETTE (*dont les yeux vont s'aggrandissant et lisant toujours*). — « L'amour veut trop pour que mon cœur et ma vie y puissent suffire. Une existence nouvelle, dure, et qui exige un recommencement ininterrompu d'efforts, s'ouvre devant moi. Elle est triste, sans soleil; l'amour ne peut s'y poser. Les sentiments mêmes que vous avez daigné me témoigner me font un devoir impérieux de vous épargner cette aridité sans compensations... »

FANY. — Dire que ça s'y trouve...

HENRIETTE. — « Oublions, je vous en supplie, les instants où nos jeunesses sans soucis échangeaient leurs fleurettes... »

FANY. — Il appelle ça des fleurettes !

HENRIETTE. — « N'allons pas jusqu'aux pleurs ! Arrêtons-nous avant la gêne ou la colère. Surtout ne nous prenons pas au piège... »

FANY. — Vois-tu, Henriette, cela me calmerait déjà, si je pouvais savoir si c'est bêtise ou malice?... Si c'est par blague ou par cuistrerie qu'il enfile à mon usage ces extraordinaires prunes au vinaigre!...

HENRIETTE. — Mais qui, Fany, qui ?

FANY. — Lâchée, trahie, j'admets. Mais moquée, bernée !

HENRIETTE. — Fany... Réponds-moi ! De qui est cette lettre ?

FANY. — Jusqu'au bout! En route! Tu liras jusqu'au bout.

HENRIETTE (*continuant la lettre*). — « Votre caractère, votre beauté, tout votre charme enfin, vous promettent un bonheur si certain que je vous avoue me déterminer sans scrupule à cette solitude. »

FANY (*elle veut saisir la lettre dans les mains d'HENRIETTE*). — Et voilà!

HENRIETTE. — Mais elle n'est pas finie...

FANY. — Donne. C'est assez jusque-là. (*Puis, subitement et comme se reprenant.*) Après tout, non! Achève. Lis, ce sera ma vengeance... contre moi-même. (*Elle se tord les mains.*)

HENRIETTE (*lisant*). — « Cependant, mademoiselle, oserais-je, avant de prendre congé, vous suggérer un conseil? C'est de ne découvrir notre fait à personne. Il ne pourrait que nous en nuire, à vous tout d'abord, comme à moi, d'être indiscrets ou faibles. Il y a déjà bien assez de gens disposés d'eux-mêmes à nous ennuyer en cette occasion, sans que nous nous chagrinions de notre propre volonté. Je m'arrête. Vous m'aurez compris là-dessus à demi-mots. »

FANY. — A demi-mots!... Seul devant lui-même, il a peur!

HENRIETTE (*lisant*). — « Croyez, mademoiselle, que ce n'est pas sans une profonde émotion que je vous supplie d'ensevelir, dans un cœur secret, dans un cœur encore ami, laissez-moi l'espérer, le nom de votre plus respectueux serviteur. E. W... » (*Regar-*

dant FANY.) Qui c'est-il E. W...? Et à qui en veut-il, Fany?

FANY. — Deux initiales. Presque l'anonyme! Ah! Comme on comprend le couteau. Hein? Une lame, un beau coup qui brûle dans la peau; et du sang! Du sang! Que ce serait doux une blessure rouge à souffrir, en comparaison de cette nausée à durer...

HENRIETTE. — Mais qu'est-ce que cette écriture, ces mots, ces phrases, ce papier enfin? Qu'est-ce que cela me veut? Pourquoi cela me fait-il trembler, Fany?

FANY. — Essuie tes larmes. Revois ces initiales.

HENRIETTE. — E. W... Je ne...

FANY. — Emile...

HENRIETTE. — Cette lettre est d'Emile Wilmaux? Tu l'as...? Il t'a...?

FANY. — Nous nous sommes... Oui, ma chère, toute la conjugaison.

HENRIETTE. — Oh! tu ris, Fany. C'est affreux. Aide-moi, de grâce aide-moi.

FANY (*amèrement*). — Il est vrai!... Tu ne sais rien. De ceci, tout s'est passé ici, sous tes yeux, sous vos yeux à vous tous. Et personne, vous n'avez rien vu... Le désert!... Ça ne serait rien. Mais le mensonge envers toi! Moi, te mentir, Henriette?

HENRIETTE. — Assez! Donne-moi tes mains, et ne souffre plus dans la solitude. Que m'importent toutes les lettres du monde, si tu gémis? Raconte-moi ton malheur, petite sœur, sans haine de toi-même.

FANY (*se laissant aller*). — Délice! Ma méchan-

ceté se calme dans tes bras. Ah! est-ce donc que je serais près de l'oubli, et près du renouveau? Il me semble... (*Ses traits durement tendus jusqu'alors se relâchent.*)

HENRIETTE. — Oui, ainsi, souris-moi! Redeviens l'ancienne Fany...

FANY. — Bast! Je pourrais déjà parler de ces choses affreuses en haussant les épaules. Mais... mais (*un doigt sur la bouche*) pour vous qui m'entourez, il convient que je sois triste quelques jours encore.

HENRIETTE. — Nous te voudrions dans la peine?

FANY. — Naïve! Et la décence? Et la décence? Te figures-tu qu'il soit permis, n'importe où, ni devant qui, d'étaler son cœur, joyeux ou bourrelé de remords, sans précaution?

HENRIETTE. — Silence! Veux-tu bien te taire?... Non, non, plus cette voix haineuse...

FANY. — Cependant, hein? Un jeune homme si instruit, si bien élevé!... Monsieur le docteur Wilmaux!... Ton ami, enfin!...

HENRIETTE. — Il était tout cela, en effet. Mais... pourquoi...?

FANY. — De qui ne fut-il l'ami, le Montois fringant, pimpant, rose et frais? N'avait-il pas jusqu'à l'art de soutirer sans trouble le fond boueux du cœur des vieilles demoiselles? N'avait-il pas jusqu'à l'habileté d'être timide? Jusqu'à l'audace d'être maladroit au bon moment pour réussir? Lui, le voilà! Et moi!

HENRIETTE. — Toi?

FANY. — Moi, la jeune fille! Hein! Cette taille, ces hanches, cette gorge... Et le pied haut... Pouvais-je rater mon coup? (*L'œil brillant, le poing sur la hanche, on dirait qu'elle va s'élanter dans la danse.*)

HENRIETTE. — Fany, je te jure ne pas comprendre.

FANY. — Cela viendra. Mais alors, tant pis si je te dégoûte. Tu l'as voulu. J'en ai assez de cette comédie de six mois jouée sous tes yeux.

HENRIETTE. — Quelle comédie?

FANY. — Et c'est moi qui menais la danse.

HENRIETTE. — Tu sais, tu me fais plus niaise que je le suis! En quoi cette passade peut-elle m'avoir injuriée si cruellement, et t'avoir si profondément abaissée? Voyons!

FANY. — Une passade! Voilà six mois que je suis sa maîtresse, entends-tu? Que je suis à lui avec frénésie, folle, ivre de la tête aux pieds de tout ce...

HENRIETTE. — Fany!

FANY. — Oui, de tous mes sens, mes lèvres, mes dents, mon sang, si complètement je me suis donnée, que le souvenir, à ce moment m'en sèche la gorge, et que mon corps tremble encore de désir... Et voilà qu'il me rejette, comme une peau de bête dépecée, vidée. Et moi, voilà que je le hais! Oui, je le hais, je le hais...

HENRIETTE. — Petite sœur, de grâce, est-ce vrai? Tu ne te moques point?

FANY. — Je te répugne, hein... Hein, dis-le?

HENRIETTE. — Je t'aime, je t'aime! Tu guériras.

FANY. — Ah! Où situer ces mois derniers, dans ma vie désormais? Où? Qu'en faire? Est-ce que je les regrette, est-ce qu'ils m'empoisonnent... Ah! ah! je ne sais pas, moi. Je ne sais pas. Je ne me connais plus... Ce n'est pas des mots. C'est de la chair que je voudrais arracher de mon cœur... (*Un temps.*) Comme le sable lourdement pleuvait dans cette maison. Il vint. « Chérie! Sainte-Marie! » disait-il... Ah! ce fut comme la clarté fraîche d'un sommet éclatant au soleil dans les montagnes. Ce qu'il disait, c'était à mes oreilles, dans cette maison endormie, enlisée, un chant d'alouette au fond du ciel étincelant... Et il faut donc que tout cela me ressorte du cœur, à présent... Ah! ah! (*Elle se roule à terre en hurlant*) Car je le hais, je le méprise...

HENRIETTE. — Enfant, ma chère enfant.

FANY. — J'ai faim de vivre, moi! Je ne sais pas caresser de longs cheveux et dire : « Ma chère enfant », moi! J'ai faim, à manger de la terre, à dévorer mes doigts, comme une enterrée vivante. Et il me faut cracher sur lui?... Que c'est loin! Je lui écrivais. J'allais au bureau restant à la Poste de la Monnaie. Je me mettais à la file entre les vieux marcheurs et les petites cocottes, pour retirer ses billets. Comme je l'attendais! Les jours de tes leçons de chant, quand tu étais sortie, il arrivait. Il me semblait, moi, que c'était ça l'amour... puisque c'était si doux... C'était ici. (*Elle montre l'alentour; puis se dirige vers une étagère et prend un grand vase dont elle renverse des fleurs séchées.*) A chaque visite, je

conservais la fleur de sa boutonnière... En voilà tout un printemps et tout un été... Ah! c'est à mourir! Non! non! Je mens, je mens! Je ne regrette rien. Je ne me repens pas. Ces horreurs, ces délices, toute cette joie de mon corps éperdu, je les adorais, voilà la vérité. Elles furent moi; elles furent mon âme toute nue, grisée de la vie enfin dévoilée... Et lui, il me renie... Mais il ment, par tout son corps, il ment... Il a peur et il ment. Moi, je recommencerais! Entends-tu, je recommencerais!

HENRIETTE. — Fany! Pourquoi te charger à plaisir...

FANY. — Je dis cela ainsi, parce que je pense cela ainsi. Il y a en moi, vois-tu, jusque dans mon plus affreux malheur, ma chérie, une chose que je désire, que je veux atteindre, je ne sais quoi de fort, de doux, que jamais je ne pourrai renier... Il me semblait, moi, que ça pouvait se prendre à pleines mains, à plein corps, la vie...

HENRIETTE (*pleurant*). — Viens, viens, que je te baise pour l'amer et fort bonheur de te tenir enfin revenue de si loin dans mes bras, sœur blessée, sœur meilleure que moi-même! Viens!

FANY. — Blessée, malheureuse, ravie?... Qu'est-ce que je sais?... Tous ces mots chantent... C'est leur musique plutôt que leurs sens étroits que je perçois... Mon cœur m'emporte... (*Sauvagement et comme se reprenant.*) Ah! tu ne me battras donc jamais, toi? Et toujours tu m'accueilleras avec des caresses?

HENRIETTE. — Qui sait? (*Un silence.*) Mais... Fany... lui... lui... là-bas? Celui qui avait ta parole?

FANY (*bondissant pour fermer la bouche d'HENRIETTE*). — Halte! Tu n'as pas le droit... Je te le défends... Tu n'as pas le droit de me poser cette question... Non... Non...

HENRIETTE (*nettement*). — Si, Fany, je le veux.

FANY. — Je te dis, moi, que tout était fini entre nous, entends-tu? J'étais libre, tu le sais... Oh! que c'est méchant à toi. Tu devrais avoir honte, mauvaise!... Ah! toi aussi, avec tes airs de sainte, tu me hais...

HENRIETTE (*se levant, grandie tout à coup, et avec le visage triste, les yeux brillants d'un amour calme qui attend n'importe quelle épreuve*). — Fany, je n'ai point de honte, et je t'aime. Je crois que jamais il n'est sorti de ma bouche, ni du plus secret de mon cœur, en ton nom, une parole de malice. Le malheur veut que ce soit ici, quand tu souffres, quand tu t'écroules sous ton désespoir, hélas, qu'il me faille augmenter encore ta peine, sœur bien-aimée! Mais je le dois, parce que tu es Fany et demeurée digne de la vérité.

FANY. — Parle.

HENRIETTE. — Fany, (*elle prend FANY dans ses bras, ce pendant que des larmes coulent de leurs yeux*) tu trompais donc le lieutenant Desneux?

FANY. — Enfin, enfin! Voilà donc dans la lumière la lâcheté que je cachais! Ah! (*se tordant les mains*) Cela vaut mieux.

HENRIETTE. — Sois brave!

FANY. — Oui, celui à qui je m'étais promise, celui que j'aimais, je l'oubliai dès son départ... Il n'était

plus là, que sais-je?... Je ne le voyais plus... Toi, âme plus haute, tu vivrais d'un absent. Hélas, moi pas ! Un petit temps, je souffris du remords de l'oubli ; le remords lui-même bientôt passa. J'étais ailleurs, vois-tu. Et ma vie était changée. C'est triste, mais que veux-tu ? Je ne l'aime plus... Je n'aime plus rien.

HENRIETTE. — Pauvre honnête garçon ! C'est donc fini de lui ?

FANY. — Fini ? (*montrant la lettre qu'elle tient à la main.*) Est-ce que tout ne finit pas?... Et ne me voilà-t-il pas, moi-même, ma lettre de congé à la main?... Et moi, je t'ai vidé mon cœur... Ah ! mon cher cœur... Comme il tremblait tantôt malgré ma volonté d'audace ! Combien je me demandai de fois : comment l'aventure finirait?... Alors, quoi, c'est donc fait ?

HENRIETTE. — Chût... Oui, c'est fini...

FANY. — C'est bon de respirer au large... (*avisant ce qu'elle tient dans la main.*) Et toi, va-t'en, papier de mon congé (*Elle déchire la lettre en une poignée de morceaux qu'elle sème à terre*). Que tout s'efface... Que c'est léger, le cœur vide !

HENRIETTE. — Arrête de te faire mal ; c'est assez.

FANY. — Me faire mal ? Si tu savais, comparé à ma rage, à mon amertume, à mon allanguissement passés, combien ce que je ressens est doux... Tiens ! me voilà prête à rire au jour nouveau qui se lèvera ; à rire au bonheur s'il veut venir...

HENRIETTE. — Je te le souhaite !... Si tu pouvais dire vrai !

FANY (*laissant aller la tête sur les genoux de sa sœur*). — Tu sais, moi aussi je t'aime, Henriette.

HENRIETTE. — Violente et délicieuse fille ! Avide et colère, tu es la meilleure, puisque tu es la plus vivante...

FANY. — Et tu m'as assuré le bonheur, dis ? N'est-ce pas, ne l'oublie pas, tu m'as dit que j'allais être heureuse... Comment ferons-nous?... Me promets-tu qu'il y a un moment de la vie où chacun devient heureux ? Dis, est-ce ainsi ?

HENRIETTE. — Je te promets tout, tout, au nom du Dieu des vivants.

FANY. — Oh oui, caresse-moi ! N'est-ce pas qu'il me faut vivre encore, petite mère ?

HENRIETTE. — Vivre ? Malheureuse, avais-tu pensé à mourir ?

FANY. — N'est-ce pas que c'est le diable qui fait souffrir et puis vous appelle à mourir ?

HENRIETTE. — C'est lui. Le nom du diable ne veut dire que cela, on me l'a expliqué : celui qui diminue la vie.

FANY. — Ah ! mère ! oui, tu es ma mère... Mais pourquoi notre mère... ?

HENRIETTE. — Quelle aigreur dans ta voix ?

FANY. — Je me tais. Mais tu témoigneras, s'il le faut, n'est-ce pas, tu le jureras, que c'est du sang même de ma souffrance, qu'il me fallut nourrir mon cœur ?

HENRIETTE. — Laissons le souvenir des tristes jours passés.

FANY. — Ah! Choses tristes qui êtes comme j'étais, et qui n'avez plus de plaisir à vivre, priez pour sentir la douleur et la guerre qui guérissent.

HENRIETTE (*en la berçant*). — Chùtt... Tais-toi, enfant.

FANY. — Oui, c'est fini. (*Elle repose sa tête sur les genoux d'HENRIETTE; la tourne, la retourne comme si elle voulait en vain s'y endormir, et tout à coup se relève une fois encore.*) Alors, toi, que la colère n'a jamais fait bondir, tu es satisfaite? A tes yeux, tout est bien?

HENRIETTE. — Non. Il est même très mauvais que tu souffres.

FANY. — Et cette vie jetée sur terre, il faut qu'elle végète, et rampe, et se contente du moindre et du pis; et puis, comme un brin d'herbe, remercie son créateur, en salutations éternelles? C'est cela qu'il faut faire d'après toi?... Eh bien, non! Je prétends pousser mon cri. Je veux tout, tout! Et vivre, et vous faire vivre, et le bonheur tout entier.

HENRIETTE. — Crois-tu donc que je ne vive pas, et n'ai pas la bonne part, moi qui te tiens dans mes bras, et sans rien vouloir que pour toi, sœur?

FANY. — Allons donc! Quand vous aurez goûté de ce que je veux vous faire manger, vous sentirez combien vos cœurs pâles avaient faim.

HENRIETTE. — Si tu veux, Fany! Si tu veux, chère fille! Mais pourquoi cette colère qui ne finit plus? (*Elle serre Fanny*).

FANY. — Oui, serre-moi. De toutes tes forces.

Plus fort ! Ecrase-moi, si ton amour en a la puissance. Ah ! être écrasée d'amour ! Hein, crois-tu, mourir d'amour ! Brise-moi dans tes bras, te dis-je.

HENRIETTE. — Je le ferai.

FANY. — Viens avec moi. Partons. Il faut partir d'ici.

HENRIETTE. — Et où aller ?

FANY. — Quitter toutes ces choses étroites.

HENRIETTE. — Malheureuse, j'entends bien que ta confiance n'a pas allégé ton chagrin. Tu souffres encore. Et moi, il me semble que je suis plus triste que tantôt.

FANY (*haussant lentement les épaules et s'approchant des fenêtres où, dans l'obscurité tombée, brillent les feux du dehors*). — Vois, là-bas, comme la ville plonge, se creuse, et puis remonte. Comme elle rebondit !

HENRIETTE. — C'est très beau, et doux... Ne dirait-on pas que l'on entend déjà les bruits mouillés de l'hiver ?

FANY. — Comme la vie court, ici. Seigneur, combien elles ont encore à faire avant demain, pour galoper ainsi, ces pauvres gens ! Le ciel pleut toujours. Ces pluies infinies me glacent le cœur.

HENRIETTE. — « Laissez pleuvoir, ô cœurs solitaires et doux... »

FANY. — Oui, solitaires et doux ! C'est de Marcelline, hein ?

HENRIETTE. — « Sous l'orage qui passe, il renaît tant de choses ! »

FANY. — C'est dans : « La Jeune Fille et le Ramier. »

HENRIETTE. — « Le soleil, sans la pluie, ouvrirait-il les roses? » (*On entend un bruit de pas qui approchent.*) Qui est là, Fany?

(*Entre M. VRAI, chapeau haut sur le derrière de la tête, souliers crottés, pantalons retroussés, parapluie dégouttant, l'air ravi. Il porte, en main, un paquet mince et rond.*)

SCÈNE II

Les Mêmes, M. VRAI

FANY et HENRIETTE (*gaies, toutes larmes oubliées, ne sachant plus rien, d'une innocence de ciel après la pluie, — semble-t-il*). — Bonsoir, père! (HENRIETTE *ouvre d'un coup de pouce la veilleuse du bec Auer.*)

M. VRAI. — Ah! mes enfants! Mes deux chéries! Vous voilà donc! (*Apercevant, sur le tapis, les débris de papier.*) Et sur quel fumier!

FANY. — Un vrai fumier, père. Et même pour employer l'expression adéquate, donc propre, un puant fumier, petit père!

M. VRAI. — Oh! oh! Fany prend sa voix de maîtresse.

FANY (*le nez levé à ce mot*). — Tu dis, père?

M. VRAI. — De maîtresse d'école. La puriste, la précieuse! (*Dévisageant FANY.*) Mais pourquoi les yeux rouges? C'est pas joli, tu sais. Et Henriette aussi? Bizarre!

HENRIETTE. — Tu trouves, père?

M. VRAI. — Mes quatre chers yeux ont-ils pleuré? Oui?

HENRIETTE. — Mais non, je t'assure.

M. VRAI. — Si, si... Et pourquoi donc?... Fichtre, on n'a rien cassé, n'est-ce pas? (*Dénombrant ses porcelaines d'un coup d'œil circulaire.*) Vous n'avez pas un malheur sur la conscience?

FANY. — Rassure-toi, petit père chéri. Pas de morceaux!

M. VRAI. — Ouais! Tu ne me rassures que tout juste, toi, le diablotin!

HENRIETTE. — Nous le jurons!

M. VRAI. — Bast, d'ailleurs! Ecoutez, du nouveau!... (*Après un coup d'œil rapide aux portes.*) Chutt... (*Montrant le paquet rond.*) Mais non. Il vous faut d'abord deviner. A votre tour de languir. Qu'y a-t-il là-dedans? Toi, Henriette, qu'est-ce que c'est?

HENRIETTE (*sur un ton d'Agnès*). — Ça, père? Une couque de Reims de la Rue au Beurre. Et une fameuse, encore!

M. VRAI. — Une couque de Reims! Une couque de Reims! Ma parole, ma chérie, il me semble parfois que tu as de l'esprit... tant tu vas loin à côté.

HENRIETTE (*riant franchement*). — Tant je suis

bête, hein?... Mon pauvre papa, va, tu peux bien me le dire. Ça ne me fera rien, de ta bouche. Alors, qu'est-ce que ce machin rond...

M. VRAI. — Ce machin rond? Ce machin rond! Mais sais-tu que je m'en vais te renier sur l'heure si ton instinct, à défaut de tes yeux ignorants, de ton nez inexpérimenté, des papilles endormies de ta langue, oui, pardienne, si l'eau de ta bouche ne te révèle pas immédiatement ce que cache ce papier...?

FANY (*coupant la phrase*). — Qui te tremble dans la main.

HENRIETTE. — Un camembert!

M. VRAI. — Un ca... Elle a dit : un camen... (*Lui tournant comiquement le dos.*) A toi, Fany. Ne ris pas, tu sais... Réponds, que j'entende au moins de mes filles une, une parole raisonnable!

FANY. — Les yeux fermés, puisque tu es allé dehors, je devine que ce que tu rapportes, c'est une assiette.

M. VRAI. — Ah!

FANY. — Et une assiette dont la place, tiens, est là. (*Montrant un endroit du mur vide.*)

M. VRAI (*admirativement*). — Hein? Est-ce donc l'art qui s'éveille en toi, Fany, et commence de parler? Ma fille pour collaboratrice! Il va donc être possible de songer à la rédaction du catalogue, du catalogue général technique et historique de la collection de feu... fichtre, que non pas, de JeanPierre Vrai?

FANY. — J'aurai mon nom sur la couverture? Oui?

M. VRAI. — Certes, au titre, et près du mien... Mais tout de suite, savoure ta récompense, mon enfant.

FANY. — J'ouvre le paquet. Attention, vous tous !

M. VRAI. — Rends à la lumière ce bouquet de couleurs ! Dévoile-le, pour l'esbaudissement des yeux et la gloire des murailles !

FANY. — Ah ! mon Dieu !...

HENRIETTE (*comiquement*). — Sa main tremble...

M. VRAI (*sérieusement*). — Ses yeux brillent...

FANY. — Une pièce de la Famille Verte ! Marly décoré en mosaïque, mon père !... Réserves de fleurs, mon père !...

M. VRAI. — Elle en parle comme un expert de la Rue du Gentilhomme... Doux instant !

FANY. — Pièce rare, rarissime... (*D'une voix de commissaire priseur.*) A cinq cents francs ! Une fois, deux fois, trois fois... Adjugé ! Et ce n'est pas à moitié de sa valeur.

M. VRAI. — Ah ! tu es bien de mon sang, toi ! Mais sache que ma victoire est plus complète que tu te la figures. Car ce n'est pas cinq cents francs...

FANY. — Comment ? Quatre cent soixante-quinze ?

M. VRAI. — Ni quatre, ni trois, ni deux, Fany ! Pas cent cinquante, pas cent vingt-cinq francs, Fany de mon cœur !

FANY. — Cent francs ? Nous tenons ce joyaux pour cent francs...

M. VRAI. — La modique, la ridicule, la sotté

somme de cinq louis, Fany de mes prunelles! Mon étoile, aujourd'hui, me guidait. Car m'eut-on demandé, je peux bien te l'avouer, ce que ton flair assignait d'abord à cet authentique chef-d'œuvre, oui, pardienne! cinq cents francs, je les aurais donnés sans remords pour ces mirifiques réserves... Regarde-moi ça! Pas une paille!... Pas une craquelure!... Ecoute-moi ça! (*Il frappe sur l'assiette.*) Quel son! Quelle musique!... Ah! voilà la pièce unique qu'il fallait pour briller parmi ces menues merveilles.

HENRIETTE. — Ici, elle sera superbe...

M. VRAI (*à HENRIETTE*). — N'est-ce pas?... Superbe!... D'ailleurs toi, Henriette, ne perds pas courage. Les vocations tardives, peuvent bien n'en être pas moins solides. Quel marché! Quelle journée!

HENRIETTE. — Quelle tache somptueuse elle va allumer dans ce panneau! (*Elle attache l'assiette au mur par une agrafe.*)

M. VRAI. — Holà, venez! Venez la voir d'ici! Non, mais venez voir. Holà! Holà! Voyez-moi cet ensemble! C'est un coin unique. Je veux qu'il soit dénommé désormais le coin de la Famille Verte, dût en mourir d'envie, quand il le contempera, notre amateur médecin de Laeken... Ah! il a son paquet, le riche amateur... Il est collé, le docteur Doubeaux! C'est pas le tout d'être savant! Il faut la chance, mes enfants.

FANY (*montrant un pan de la muraille*). — Ah! le joli coin de Suisse. Toute l'innocence des prairies! Entends-tu la flûte de *Guillaume Tell*? O la vieille

musique du libre monde primitif qui sort de ces tailloirs !

HENRIETTE (*humant l'air*). — C'est vrai, il sent la crème !

FANY. — Par ici, le sourire des Tournais, hein, bleu, vif, gaillard... Ils sont là, ceux de Notre-Dame !

M. VRAI (*claquant des mains, et criant sur l'accent tournaisien*). — Ah ! m'ninfant, réwette-mi cha ! Léopol II n'est nin m'cogin !

(*On entend toucher à la porte.*)

FANY (*à mi-voix*). — Eh ! eh ! petit père ! Pas trop haut danser !

SCÈNE III

Les mêmes ; MADAME VRAI, CATHERINE

MADAME VRAI s'avance, raide, grise, les yeux ronds, une plume passée à l'oreille qui lui donne un air vague de chouette chenue.

M^{me} VRAI (*à M. VRAI*). — Je vous ai entendu rentrer, mon ami. J'étais au bureau. Comme vous voilà crotté ! D'où pouvez-vous venir, bon Dieu ? (*Elle aperçoit, sur la table, papier et ficelle d'emballage ; et de là, porte les yeux au mur.*) Ah ! Je vois, oui, oui... (*Sur un ton de commisération dédaigneuse.*) Vous allez vite en besogne, mon ami, quand c'est pour déballer et placer vos assiettes !...

M. VRAI. — Tu crois, mon amie ? Au moins, tu

n'imagines pas que j'ai voulu rien te cacher, n'est-ce pas? Je t'en prie... Regarde, regarde aussi... C'est de la Famille Verte... Si tu savais! Figure-toi qu'il m'a fallu aller la cueillir là-bas chez un petit collectionneur de Jette qui n'en connaissait pas la valeur. Ah! l'imbécile!...

M^{me} VRAI (*très froidement*). — Oui, chez quelque dépositaire rural de l'un ou l'autre Juif de la ville... Et vous ne devinez même pas ces trucs?... Vous ne percez pas encore la mise en scène de ces filous, après vous être fait si souvent attraper? Ce qu'il aura dû vous voir venir le petit amateur que vous dites! Et de combien, cette fois, vous a-t-il soulagé? (*Rudement.*) Ça coûte combien, voyons?

M. VRAI (*en appelant à son aide d'un regard suppliant ses filles d'ailleurs prudemment éloignées*). — Heu... ma chère (*rougissant*) un simple billet... un simple billet de cinquante francs.

M^{me} VRAI. — Mettons donc cent! « Parce que c'est vous! » Au moins si c'était la dernière de vos folies du genre... Suffit, enfin! Laissons là ces ruineux enfantillages. Autre chose. Expliquez-moi donc cette gaffe... (*Avançant un papier.*) Et à quoi vous pensiez en apposant votre signature sous cette pièce... Mais prenez-la donc, voyons, c'est à vous!... Ça ne brûle pas les mains, vous savez. Mais lisez! Ça veut être examiné de plus près que la porcelaine, le papier d'affaires!

M. VRAI (*parcourant à mi-voix un texte de contrat et s'interrompant tout à coup à un signe marqué*). — Ah! fichtre!

M^{me} VRAI. — A la croix d'encre rouge, le « fich-tre » ! Vous avez bien vu. Et qu'en dites-vous ? Que pensez-vous du rédacteur de cet acte ?

M. VRAI. — Mais, c'est un lapsus, ma chère. J'en conviens, ne te fâche pas. Une expression malheureuse, si tu veux...

M^{me} VRAI. — Si je veux?... Mon cher, demandez donc au conseil d'administration, à la prochaine réunion, s'il désire beaucoup de ces erreurs pour le compte profits et pertes ! Demandez-le lui ! En attendant, j'aurais voulu que vous vissiez le regard du caissier, quand il me remit ce contrat stupide.

M. VRAI. — Femme, un caissier comprend, je t'assure...

M^{me} VRAI. — Mon ami, vous vous déconsidérez même aux yeux de Monsieur Pilet.

M. VRAI. — Voyons, ma bonne, Pilet ne me croit pas déshonoré pour une faute de rédaction, je suppose ; une négligence toute à mon désavantage encore. Car remarque bien que c'est moi qui...

M^{me} VRAI. — Et voilà ! Vous croyez avoir tout dit, peut-être, en prouvant que vous n'avez voulu tromper personne en cette affaire. Et vous ? Vous ? N'étiez-vous pas lésé ? Et la compagnie ?... Pilet, comme moi, ne l'entend pas ainsi, heureusement ! Il a des principes, lui, et ne les discute pas, lui, comme vous discutez l'anse d'un pot ou d'une tasse vous savez ! Des principes, entendez-vous ?

M. VRAI. — Ah ! mais je tombe des nues, ma bonne. Tu m'ébaubis, ma parole ! Veux-tu rire, ou est-ce que tu me cherches querelle ?

M^{me} VRAI (*fixant longuement M. VRAI du regard, par-dessus les verres de son pince-nez*). — Si... je... veux... rire? Avec cette sottise à la main (*brandissant le papier*) vous me demandez si... je... veux... rire? Alors à votre avis, ce n'est pas assez qu'un de nous deux, ici, prenne tout en riant?

M. VRAI. — Heu! ma bonne, je ne prétends pas en dire tant.

M^{me} VRAI. — Assez! Mais quelle leçon pour vos filles, Monsieur! (*Elle sonne. Entre la vieille CATHERINE en bonnet violet.*) Catherine; portez ce papier et dites à Monsieur Pilet de vouloir descendre par ici, à six heures. (*Se tournant vers HENRIETTE et FANY.*) Eh bien, fillettes? Etes-vous sorties aujourd'hui? Avez-vous pris l'air quelque temps?

HENRIETTE. — Y penses-tu, mère? Par cette pluie de tout le jour?

M^{me} VRAI. — Ouiche!... C'est bien ça... La pluie, aujourd'hui; hier, le vent; demain, ce sera le soleil. La vérité, c'est que vous ne pouvez rien conduire, non pas même vos passe-temps avec suite. Vous n'avez de régularité en rien, mesdemoiselles mes filles! Ça vous fait de beaux visages de citron, en attendant. (*A FANY.*) As-tu exécuté tes lotions boriquées, toi?

FANY. — Oui, mère, ce matin.

M^{me} VRAI. — Hum! je te crois. Tu as cependant les yeux bien rouges. C'est que tu fais tes lotions non assez chaudes.

FANY. — Mère, je vous assure...

M^{me} VRAI. — Le plus sûr, c'est que tu lis encore en cachette, malgré ma défense. Voilà ce qui te congestionne les paupières... Et je ne pourrais t'exprimer combien il m'est pénible de n'être pas plus ponctuellement obéie, en cela comme en tout le reste.

FANY. — Congestion! Mais, mère, ce sont les oculistes qui content ces blagues, pour avoir l'air de dire quelque chose. Au fond, pourquoi les médecins nous apprendraient-ils à guérir les yeux rouges, même s'ils le savaient, puisque ça leur vaut leur fortune, que nous ayons mal!

M^{me} VRAI. — Que d'esprit! Et on appelle ça de l'esprit critique, dans tes Revues? Nietzsche et Stirner t'ont donc donné leur avis là-dessus aussi? Eh bien, moi, je t'ordonne de mettre tes verres fumés pas plus tard que tout de suite.

FANY. — Je veux bien, mère. Mais vous allez de nouveau avoir tous peur de moi, quand vous me rencontrerez avec, au tournant des corridors...

M. VRAI. — Fany... mon enfant, mère a raison, tu sais. Tu lis trop. Je t'accorde que ce sont des livres de sciences et que tu ne donnes pas, comme Henriette, dans les romans de Bourget, du Bourget d'après l'Académie, hein? Mais enfin, tes bouquins même raisonnables ne peuvent cependant t'entrer que par les yeux, ma chérie...

M^{me} VRAI (à M. VRAI). — Quelle jolie plaisanterie! Que c'est fin! Vous faites donc des duos? Et, d'ailleurs, raisonnables, le sont-ils si certainement ces livres? Qu'est-ce que j'en sais, moi? Et vous?...

Non, cette application continuelle à côté, si loin des occupations régulières d'une jeune fille, m'ennuie. Cela m'inquiète. (*Le timbre du corridor retentit au rez-de-chaussée.*) Une visite?

FANY. — Je lirai donc moins, mère.

M^{me} VRAI. — Est-il déjà cinq heures et demie?

HENRIETTE. — Oui. C'est madame Gasse.

M^{me} VRAI (*avisant les morceaux de papier jonchant le tapis*). — Qu'est-ce que cela? Qui m'a arrangé ce taudis? Voulez-vous bien vite ramasser cela? Les malpropres enfants! On se croirait à l'école maternelle...

FANY. — Hélas, mère!

M. VRAI. — Hélas, quoi?

FANY (*à quatre pattes sous la table*). — Une vraie école de petites filles... N'y sommes-nous pas en réalité?

M^{me} VRAI. — Tu sais, toi, ce ton de persiflage m'agace prodigieusement. Et tu vas te taire.

FANY. — Mère, c'est madame Gasse.

SCÈNE IV.

Les Mêmes; M^{me} GASSE; CATHERINE.

Entre M^{me} GASSE. M^{me} VRAI et HENRIETTE ont pris des ouvrages de broderie. M. VRAI et FANY vont et viennent d'un mur à l'autre, en déplaçant les assiettes, etc. M^{me} GASSE sur le seuil, CATHERINE demeure avec un poing sur la hanche, tenant la

porte ouverte mais de façon qu'on ne pourrait la franchir, dans une comique attitude de bravade. Cela se fait si rapidement qu'on ne le remarque que par la manœuvre de M^{me} GASSE, qui simule une résignation, une patience, une douceur de martyr dans la fosse-aux-lions. C'est son manège de « boucan muet », comme dit FANY.

M^{me} VRAI (*remarquant tout à coup la scène*). — Catherine! (*A M^{me} GASSE.*) Chère Madame, je vous prie de m'excuser personnellement la sottise de cette femme.

M^{me} GASSE. — Chère Madame! Ne vous mettez pas en peine de si peu. (*Saluant.*) Monsieur Vrai, Mesdemoiselles, mes chères enfants!

FANY (*polie mais brève*). — Madame. (*A mi-voix, à HENRIETTE, et dans les dents.*) Ah! la chercheuse de poux! Quand je l'aperçois, il me semble que je ne serai jamais heureuse.

M^{me} VRAI (*à M^{me} GASSE*). — Quel bonheur de vous voir! Je n'osais compter sur vous, par cet affreux temps. J'allais faire mon deuil de l'heure la plus agréable du mercredi. Prenez donc ce fauteuil, je vous prie. (*Lui désignant un siège.*) C'est le vôtre. Le tabouret, Fany, pour les pieds de Madame Gasse.

(*FANY s'esquive, c'est HENRIETTE qui l'apporte*).

M^{me} GASSE. — Vous êtes tous trop aimables pour moi... Merci, Henriette... Je disais tout comme vous du temps. Et cependant me voilà. Une semaine sans vous voir serait insupportable.

FANY (*subitement réapparue quand le tabouret a été placé et à part*). — J'te crois! Elle mourrait de dépit de ne pas savoir ce qui s'est passé ici...

M^{me} GASSE. — Et puis, je ne parviens pas à m'acagner. J'étouffe dans la maison, par cette fin d'automne. Il me faut aller, moi !

FANY (*à part*). — Pose ventouse et va-t-en ville.

M^{me} GASSE (*continuant*). — Que voulez-vous ? (*Se tournant brusquement d'un demi-tour vers FANY.*) Et aujourd'hui, il me fallait vous voir...

M^{me} VRAI. — C'est gentil à vous... (*Sur un mouvement de M^{me} GASSE.*) Avez-vous trop chaud ?

M^{me} GASSE. — Excusez-moi. Il me semble que vous vous enfermez déjà si étroitement, pour la saison ! Savez-vous que l'hiver est encore tout entier à venir ?

FANY. — Madame, l'hiver ne passe jamais son tour.

M^{me} GASSE (*montrant le doigt*). — Tu railles, coquine ! C'est toi pourtant qui aurais à faire le meilleur profit de mon conseil, si tu voulais bien.

M^{me} VRAI. — Je finissais de le lui faire remarquer.

M^{me} GASSE. — Fany ne lit-elle pas beaucoup?... Elle lit trop?... Oui?... Tu n'as pas peur d'abîmer ces beaux yeux sur ce fatras, ma chère enfant?... Comme les voilà rouges ! On dirait qu'ils ont pleuré...

FANY. — Mais j'ai peut-être pleuré, en effet, Madame...

M^{me} VRAI. — Sois sérieuse, n'est-ce pas?... Voilà des mois que nous te répétons ici ce que Madame a la bonté de te faire remarquer en ce moment...

FANY. — Mais enfin, mère, j'ai peut-être pleuré pendant des mois, malgré tout ce que Madame puisse me dire aujourd'hui.

M^{me} VRAI (*haussant les épaules*). — Vous entendez, Madame, vous entendez? Et c'est sur ce ton incompréhensible qu'elle me répond à tout propos. Je ne la comprends plus...

HENRIETTE (*inquiète, intervenant*). — Elle suivra vos conseils, Madame, je vous assure... Mère, tu verras...

M^{me} GASSE (*à M. VRAI qui s'était éloigné dans la pièce voisine, mais en revient pour contempler au mur sa dernière acquisition*). — Une nouvelle emplette, Monsieur Vrai? Une nouvelle merveille?

FANY (*à mi-voix*). — A ton tour, papa...

M. VRAI (*avec la mimique brusque d'enfoncer sa tête dans ses épaules*). — Heu! Peuh! Une babiole, Madame... (*Il fait un pas pour s'éloigner.*)

M^{me} VRAI. — Cela ne finit plus, Madame. Il en pavera la maison... après l'en avoir plafonnée.

M. VRAI. — Oh! ma bonne. Les carreaux de Delft ne sont pas de ma compétence. Ne crains rien du côté du pavement.

M^{me} VRAI. — Et dire que c'est pour cette machine-là (*montrant l'assiette fameuse*) qui n'a pas même l'air d'une assiette propre...

M. VRAI. — Ah! sapristi... Mais ne vois-tu pas...

M^{me} VRAI (*achevant, droit devant elle*). — Qu'il a battu les routes, dans la boue, la journée durant.

M^{me} GASSE. — Bast! Laissez à Monsieur Vrai ce passe-temps innocent, Madame. Puisque aussi bien c'est là qu'il se repose du tracas des affaires.

M^{me} VRAI (*avec une moue de dédain*). — Le tracas des affaires!

M. VRAI (*montrant à FANY l'assiette nouvelle, à mi-voix*). — Va, ces dames ont beau dire, elle écrase tout ! Mes plus jolis Tournai pâlisent à ses côtés.

FANY. — Comme les étoiles au ciel quand monte la lune, petit père !...

M. VRAI. — Il nous faudrait, vois-tu, trouver un arrangement qui la fasse valoir sans lui permettre de détruire si cruellement son entourage. Ah ! Hélène, Joconde, votre beauté, ainsi, fut un pesant fardeau...

FANY (*pouffant*). — Hum !... Et comme elle était très lourde, elle la faisait porter... alternativement !

M. VRAI. — Quoi ! De quelle assiette parles-tu ?

M^{me} GASSE (*à M^{me} VRAI, à mi-voix*). — Madame, Madame, Fany n'est pas bien portante... Il y a, en son état, quelque chose qui m'inquiète, je vous assure.

M^{me} VRAI. — Quoi donc, Madame ?

HENRIETTE. — Madame, votre peur est sans objet, croyez bien.

M^{me} GASSE. — Je l'espère. Mais je suis si tôt alarmée, voyez-vous, quand il s'agit de vos santés ! Sans ton assurance, Henriette, si, je serais positivement effrayée de sa mine. Il est vrai que ce n'est pas de toi, la plus maternelle des sœurs, qu'irait se cacher Fany si réellement elle souffrait...

(FANY, *près de MONSIEUR VRAI, ne quitte pas des yeux MADAME GASSE, qui se sent elle-même regardée. Duel muet qui va durer, jusqu'à la fin de l'acte, entre les deux femmes, par delà les paroles prononcées.*)

M^{me} VRAI. — Que dites-vous, se cacher ? Mais

Fany n'aurait pas à se cacher pour souffrir, n'est-ce pas, Henriette?...

HENRIETTE. — Tranquillise-toi, mère, tranquillise-toi.

M^{me} GASSE. — Folle que je suis! En vérité, j'ai peur, et je viens vous effrayer tous ici, pour une ombre! Voilà, c'est mon péché habituel d'inquiétude et d'agitation pour mes amis. Pardonnez-moi.

FANY (*en époussetant attentivement et très minutieusement une porcelaine, s'est avancée peu à peu jusque derrière la chaise de MADAME GASSE. Elle lui souffle tout à coup à voix basse à l'oreille*). — C'est mon amant qui m'a lâchée!

M^{me} GASSE (*devenue pourpre, baissant les yeux qui brillent de haine et de triomphe, et d'une voix de velours*). — Ah! ah! Chère fillette!... Quel esprit! Et comme elle plaisante d'amusante façon, en vérité! (*Riant.*) Est-ce donc vrai, Fany, ce que tu me dis là?

M^{me} VRAI. — Eh quoi, Madame?

M^{me} GASSE. — Non, mais, si vous saviez avec quelle drôlerie d'expressions, quelle humour, Fany vient de me souffler que nous avons chacune, ici-bas, nos petites peines! Ah! Seigneur! à qui le dis-tu, Fany! D'ailleurs, si l'une de vous était triste ici, ne trouverait-elle pas les consolations des meilleurs parents qui existent?

M^{me} VRAI. — Ah! si les mères suffisaient, Madame!

M^{me} GASSE. — Suffire? Je ne dis pas, du moins dans tous les cas, n'est-ce pas, Fany? Mais pour calmer une âme agitée, qu'est-ce donc, au monde, qui vaut ce patrimoine de confiance et d'honneur

qu'établissent les vraies mères au cœur de leurs enfants ?

M. VRAI (*se retournant effaré, et jonglant pour rattraper une porcelaine qu'il a presque lâchée*).

— Diable, Madame ? Qu'y a-t-il ? Vous êtes effrayante, ma parole ! Et vos grands mots, sauf votre respect, ont manqué de me casser une soucoupe dans les mains.

M^{me} VRAI (*haussant les épaules et à mi-voix*). — Innocent ! (*A M^{me} GASSE.*) Je suis de votre avis, Madame. Mais vos sages paroles sont heureusement sans objet pour nous, n'est-il pas vrai, mes enfants ?

FANY (*avec un sourire de nouveau-né qui lui fend la bouche*). — Si, si, mère !... Oui, ou-i, Madame.

M^{me} VRAI. — Quoi, oui ?

FANY (*comiquement*). — Je dis que je sais bien que si par accident, crime, rapt ou enlèvement, quelqu'un, moi supposons, venait à tomber ici dans la peine, aucunes de ces précieuses consolations qu'on se doit entre chrétiens, et qui courent les rues, ne lui seraient épargnées. Tout le monde est si bon pour tout le monde !

M^{me} GASSE. — Tatata, ma chère ! On sait bien qu'il ne s'agit de personne présente. C'est assuré. Mais combien d'autres qui ne l'attendaient pas non plus, ont cependant reçu sa visite !

M^{me} VRAI. — Du malheur, Madame ? Vous parlez du malheur ?

M^{me} GASSE. — Du malheur, hélas oui. On va, on va ! On oublie ce qu'a dit le divin Maître : « Nature

est cauteleuse et tire au péché. » Le chemin est doux et uni...

FANY. — Hum! De la mousse et du velours!

M^{me} GASSE. — De la mousse et du velours! Et tout à coup, ce sont les broussailles, les ronces, le ravin sinistre de la désolation et de l'abomination.

M. VRAI (*se retournant ahuri*). — Mais vous me faites frémir! Quelle histoire racontez-vous là, Madame?

FANY. — Sauve qui peut, alors! Le coin du bois, quoi? Les noirs brigands à escopettes! La bourse ou la vie?

M^{me} GASSE. — C'est tout juste comme tu dis, Fany! La bourse, l'honneur et la vie, ma chère enfant, ravis ensemble d'un seul coup, comme à l'orée d'un bois! Mais pour tout perdre, l'on n'a pas même dû quitter la maison. Non pas même la chambre familiale, ni la compagnie d'une mère confiante! La lampe sur la table n'a pas tressailli. Les fleurs sur la fenêtre n'ont pas cessé de fleurir ou d'embaumer. Et la catastrophe, cependant, est consommée à jamais! (*D'un ton de hibou qui huhule.*) Ah! malheur, Fany, à qui détourne les yeux de l'éternelle lumière qu'on alluma pour nous!... Malheur à qui porte sur soi toute son espérance!... Malheur...

FANY (*l'interrompant doucement, mais en serrant bien, comme on prend la patte d'un chat traître*). — Malheur à celui par qui le scandale arrive, vous alliez dire, Madame?

M^{me} VRAI. — Méchante enfant, n'as-tu pas honte de ce persiflage, dans une conversation aussi grave?

M^{me} GASSE. — Pourquoi la gronder? Allez, nous nous comprenons bien, elle et moi, Madame! N'est-ce pas, Fany?... Vous vous méprenez, Madame Vrai.

M^{me} VRAI. — Non... C'est un nouveau manque d'égards de sa part, envers nous tous. Je ne le lui passerai pas...

FANY. — Mère, pardonnez-moi. Veuillez m'excusez, Madame. (*Elle pâlit affreusement.*) Ah! je me sens mal. (*Elle s'assied sur un siège que lui pousse HENRIETTE, et fond en larmes.*) Excusez-moi. Mais que vous êtes toutes tristes au nom du bon Dieu! J'entends toutes vos morales et vos réprimandes... Mais jamais vous ne parlerez donc du bonheur, à la fin? Ah! c'est effrayant... Pardonnez-moi...

M^{me} VRAI. — Qu'est-ce que tu nous débités-là?

M^{me} GASSE. — Je n'ai rien à te pardonner, ma chérie! A peine de l'impatience? C'est de ton âge! Dieu seul sonde les âmes. La religion n'ignore pas que l'ennui, la solitude, les nerfs enfin peuvent perdre les têtes les plus solides, puisque elle a prévenu ces moments par l'institution du Sacrement de la pénitence.

FANY (*brusquement*). — Que voulez-vous dire?... Je n'ai rien fait qui exige pénitence, Madame.

M. VRAI (*agacé visiblement*). — Sapristi, quel est le mot de toute cette conversation?... Fany, qu'est-ce que tout cela veut dire? Est-ce une énigme?

FANY (*tombant des bras*). — O père, papa! (*Elle*

se jette sur la chaise-longue et éclate en sanglots.)

M. VRAI. — Henriette, dis-moi? Sais-tu?

HENRIETTE. — Elle est nerveuse, père, rien de plus...

M^{me} VRAI. — Quels affreux enfantillages! En vérité, c'est tous les jours quelque chose de nouveau. Et tous les jours de plus fort en plus fort.

M^{me} GASSE. — Calmez-vous, Madame, calmez-vous!

M^{me} VRAI. — Ah! ces enfants. Vous me le disiez bien tantôt. Il y a dans cette génération quelque chose que ne comprennent plus les mères.

M^{me} GASSE (*à mi-voix*). — C'est terrible, mais qu'y faire? (*A l'oreille.*) Veillons, mon amie!

SCÈNE V.

Les Mêmes; LE LIEUTENANT DESNEUX.

CATHERINE (*du palier, en poussant la porte*). — Entrez! La maison entière est ici, Monsieur Desneux!

M. VRAI (*se précipitant vers la porte*). — Hein? Qui? Notre lieutenant? C'est Desneux? Hourra! Hourra!

(*Entre le LIEUTENANT DESNEUX en jaquette, le ruban de l'Etoile du Congo au revers. Chapeau mou à la main. Toute la chambrée lui fait accueil, y compris MADAME GASSE, qui n'a pu cependant*

caché une grimace de désappointement. FANY n'a pas bougé du sofa où elle est allongée, la tête dans les coussins. MONSIEUR VRAI tient DESNEUX par le bras.)

DESNEUX (*avec la joie d'un enfant rentrant à la maison maternelle*). — Bonjour! Bonjour! Ah! Madame Vrai!... Ah! cher, cher, Monsieur Vrai! Que je suis heureux de vous voir!... Pardon, Madame, Madame... Gasse, n'est-ce pas? Charmé de rencontrer la meilleure amie de Madame Vrai, dès ma première visite.

M^{me} VRAI. — Quel bonheur inattendu, cher Monsieur?

M^{me} GASSE. — Monsieur...

DESNEUX (*apercevant HENRIETTE*). — Ah! Mademoiselle! Non, n'est-ce pas, Henriette, Henriette... vous m'y autorisez comme avant mon départ?... Oui? Le beau sourire grave, plus beau, plus doux, plus grave encore! Je la revois donc aussi... (*Il lui baise très respectueusement la main.*)

HENRIETTE (*à mi-voix*). — Enfin! Enfin! (*Tournant DESNEUX vers FANY couchée.*) Venez, elle est là.

DESNEUX. — Elle est là? Fany? Mademoiselle Fany?... Quoi, est-elle malade? (*Il s'approche, saluant profondément*) Mademoiselle... (*d'un accent plus étouffé*) Fany!

FANY (*sans lever les yeux et tendant au visiteur une main veule, au bout d'un bras sans volonté*). — Monsieur Desneux...

DESNEUX. — Mademoiselle! (*Un instant immobile, pâle, les regards obstinément baissés, il fait une lente inclinaison du buste et rentre dans le cercle éclairé, devant une vitrine de porcelaines.*) Ah! Monsieur Vrai, voici le petit coq rouge! Du Bruxelles de belle époque, pas vrai? Comme il chante bravement! Il chante encore à mon retour, comme je l'ai laissé chantant à mon départ, lui, le cochet de vieux Bruxelles!

M. VRAI. — Pardienne, nous chantons tous, je vous l'assure... Hein? Le voilà! Regardez-moi cette tête! Ah! le moricaud, est-il basané! Chocolat, va!... Brave Congo!... Il nous en renvoie tout de même un sur ses quilles... Et c'est un bon! Ça me raccommode avec le roi... « Léopold est un bon roi, il aura la couronne! » Comme je le chantais en 1850, à l'école...

DESNEUX. — Mais vous me prenez donc pour Stanley ou Coquilhat?

M. VRAI. — Peuh! Livingstone, ni plus, ni moins.

DESNEUX. — Au moins, c'est franc, ça! Et je sais à quoi m'en tenir.

M^{me} VRAI. — Quand êtes-vous arrivé, Monsieur Desneux?

DESNEUX. — Cette nuit, à Anvers, Madame. Je fais ma première visite.

M^{me} VRAI. — Merci.

M. VRAI. — N'est-ce pas, est-il gentil pour un sauvage?... Mais assieds-toi, asseyons-nous, lieutenant.

M^{me} VRAI. — Je me félicite de mon erreur, vous

savez, mais il m'avait semblé que votre engagement là-bas ne finissait qu'au printemps prochain?

DESNEUX. — Il est vrai. Je ne suis ici que par l'effet d'une mauvaise surprise. Vous voyez en votre humble serviteur, Mesdames, un ressuscité. A la lettre, je vous jure! En revenant du pays de Wamenga...

M. VRAI (*l'interrompant et sur le ton de l'admiration*). — Wamenga! Entendez-vous, le pays de Wamenga!

DESNEUX (*continuant*). — Je pinçai une telle fièvre que les médecins du poste décidèrent mon retour d'urgence. On me jeta dans le premier bateau qui descendait. Et je sus depuis, que ce fut comme si on m'avait jeté à la mer, avec tout juste autant d'espoir de me revoir! Bast! Huit jours du large, de la grasse vie du bord, de l'air salé, et j'étais sur pieds, le foie remonté d'un pied! A Madère, j'avais repris forme humaine. Me revoilà au net, honteux d'avoir écopé, avec un an de congé sur le dos.

M. VRAI. — De congé? Comment, de congé? Pas de congé, n'est-ce pas? Tu es de retour pour toujours. Ah mais! Assez du moricaud. Je refuse, et tout net, mon consentement au renouvellement de ces farces, moi!... Aller se faire achever par les sauvages? Nous verrons bien dans un an qui de nous aura le cœur de le laisser partir!

DESNEUX. — Ah! dans un an!

M. VRAI. — Tu es vivant ici revenu, c'est pour y rester, je ne sors pas de là!

DESNEUX. — Ah! ça, je ne vais pas vous la faire à

l'héroïque, ni vous cacher ma joie de rentrer en Belgique...

M. VRAI. — C'est aimable.

DESNEUX. — J'avoue être parti là-bas, il y a un an, sans savoir bien pourquoi. Cependant il me paraît certain, et aujourd'hui plus que jamais, que j'y retournerai... Si, si... N'en soyez pas scandalisé. Mesdames et vous-mêmes me laisserez faire quand j'aurai tout dit.

M. VRAI. — Tiens, tiens? Est-ce qu'on peut tout dire, lieutenant, en rentrant du Congo?

DESNEUX. — Alors, vous aussi, vous coupez dans ces balivernes de sociétés secrètes?

M. VRAI. — Ho! ho! Balivernes! Nous savons pertinemment qu'on vous impose le silence.

DESNEUX. — Baliverne, Monsieur Vrai.

M. VRAI. — Et le voile noir!

DESNEUX. — Ah! les francs éclats de rire de la mission quand on lisait là-bas, à même les gazettes de Belgique, des propos de cet acabit; ces articles où, sur trois lignes se suivant, nous étions traités successivement de héros, de bourreaux et de victimes! Mais, saperlipopette, avez-vous fini de me laisser parler ainsi de moi sans vergogne? Et me laisserez-vous exprimer à Madame Vrai, mon plaisir de revoir son menu crochet d'acier, sa boule de coton perlé numéro soixante... N'est-ce pas, Madame, que c'est du soixante?

M. VRAI. — Vous l'avez dit, du soixante Dollfus.

DESNEUX. — Et ses étoiles filochées plus nombreuses qu'au ciel d'hiver!

M. VRAI. — C'est pas tout ça. Où est le thé, mes enfants? Allons Henriette, le thé du lieutenant. Ma plus belle tasse, ma « coquille d'œuf » décor au faisan, le chef-d'œuvre du XVIII^e siècle! Sors-la! Il y boira!

DESNEUX. — La coquille d'œuf?

M. VRAI. — Hein! vois moi cette soucoupe, lieutenant! Ce marly à l'encre de Chine, et doré! Cette feuille d'arbre mangée des vers, mon cher...

DESNEUX. — Quel dessin!

M. VRAI. — Quelle finesse!

DESNEUX. — Quel réalisme!

M. VRAI. — Quel esprit! Ah! ah! ce n'est tout de même pas là dedans que vous buvez vos infusions amères et le lait condensé, aux bords charmants de l'Ouellé?

DESNEUX. — Je l'avoue, sans honte.

M. VRAI. — Eh bien, si j'en avais une plus belle, tu y boirais, lieutenant, foi de Vrai, tu y boirais, parce que je t'aime.

DESNEUX. — Et le plus joli, c'est que je le sais.

M. VRAI (*se frottant le front*). — Il me semblait bien que j'avais quelque chose à te demander. Qu'ont-ils donc là-bas, en fait de poteries?

(*Entre CATHERINE, le plateau chargé pour le thé, qu'elle dépose sur une table. HENRIETTE servira.*)

HENRIETTE (à DESNEUX). — Combien de sucres?

DESNEUX. — Merci, pas de sucre, je demeure au régime. C'est déjà fameux ainsi, sur une jolie main blanche et sans quinine dedans... Buée légère et parfumée!

M. VRAI (*contemplant la tasse du lieutenant*). — Est-ce le liquide doré du thé? Ma parole, je n'ai jamais vu ma coquille si belle!

DESNEUX. — Et moi, j'y bois tout le Bruxelles de cinq heures du soir, d'une lampée! Ah! Mesdames, il faut en avoir été un certain temps sevré pour bien goûter la quiétude des maisons couvertes d'un toit!

M^{me} VRAI. — C'est votre récompense, messieurs les voyageurs!

DESNEUX. — Oui, la tasse de thé du retour! (*En regardant FANY qui s'est levée pour aider HENRIETTE dans le service.*) On s'en reviendrait rien que pour cela... et dût-on n'obtenir rien d'autre!

FANY (*pour parler*). — Vous n'êtes réellement pas exigeant.

DESNEUX. — Et bien m'en prend! Voyez la moqueuse! Vous avez peut-être tort, car c'est sérieusement que je parle...

FANY. — Bon Dieu, vous l'aurez donc dit, vous aussi! Ce que je le sais de reste, que j'ai tort! Et ce qu'on me l'aura répété de fois, aujourd'hui!

DESNEUX. — Excusez-moi, je ne croyais pas si mal faire. Je ne me permettrais de vous donner tort en rien du tout. Je n'ai voulu exprimer que ma joie

de m'asseoir chez Madame Vrai. Pardonnez ma maladresse. Mais, tout de même je vous attends, vous, Mademoiselle, à votre premier retour!

FANY. — De voyage? Je vais partir en voyage, croyez-vous? Où donc! Ah! dites vite...

DESNEUX. — Hé pourquoi non? Pourquoi pas chez les sauvages aussi, dans l'autre partie du monde!

M. VRAI. — Ah! ah! Tes yeux brillent déjà, Fany, à l'idée de boire à ton retour dans ma belle tasse?

DESNEUX. — Railleuse, je serai derrière vous, ce jour-là, et je vous dirai, comme vous m'avez dit : ô paix, *o rus*, et en latin encore! Ce qui sera bien plus vexant...

M. VRAI. — Pincée, Fany!

DESNEUX. — Mais vous n'êtes près, personne, de partir d'ici! Hélas, vous y êtes tous trop bien...

FANY. — Qui sait?

M. VRAI. — Dirait-on pas qu'elle tient ses malles bouclées sur le palier?

M^{me} GASSE. — Si c'est une façon de parler, Dieu nous commande en tout cas d'en agir ainsi. Soyons prêts. Car il viendra, a-t-il annoncé, et nous ne savons le jour...

DESNEUX. — Brr! Madame, avant ce départ-là...

HENRIETTE (*achevant la phrase du lieutenant*). — Vous prendrez encore un peu de thé, n'est-ce pas, Madame?

M. VRAI. — Nous voilà réchauffés, lieutenant,

tu sais ce que nous attendons de toi à présent. Si, tu le sais ! Hein ? Et tu vas nous faire frissonner ! Quelque chose de terrible, là ! Conte-nous quelques-unes de tes prouesses lointaines, voyons !

DESNEUX. — Mais, je vous assure n'avoir rien à dire sur ce chapitre.

HENRIETTE (*adorable*). — Si jamais j'ai un mari, et qu'il soit bavard, je le ferai voyager !... Pas un mot à extraire de ces voyageurs !

DESNEUX. — C'est ça ! Vous l'enverrez promener... Vous n'avez pas inventé le remède, vous savez !

M^{me} GASSE. — La nature équatoriale est-elle vraiment aussi belle que la décrit Bernardin de Saint-Pierre ? N'avez-vous éprouvé aucune désillusion, là-bas, Monsieur ?

DESNEUX. — Des désillusions ? Non, Madame. Ne m'étais-je pas enfui de Belgique mourant d'ennui, sauvage d'ennui ?

FANY (*levant la tête d'un livre d'images qu'elle feuillette*). — Sauvage d'ennui...

DESNEUX. — Cela vous étonne ?... L'état n'en est pas rare en Belgique, croyez-moi. Mais ce qui est moins commun, c'est le courage de nous sauver de nous-mêmes, de partir.

FANY. — Vous savez, il y en a qui partent en dedans.

DESNEUX. — Il faut tant de raisons accumulées pour décider un Belge à s'éloigner du coin natal !

FANY. — Mais être Belge, n'est-ce pas justement, par définition, pouvoir se passer de bonheur?

DESNEUX. — En tout cas, le cœur de l'Afrique est bien plus proche que vous ne croyez! La terre, en somme, est si petite, comme disait le capitaine de mon navire!... Là-bas, j'eus l'avantage sans prix de participer à une expédition longue, difficile, dangereuse même, et merveilleusement dirigée par un chef admirable. Une bonté vraie, une volonté de fer qui élevaient à sa hauteur jusqu'au dernier porteur de charges, jusqu'au plus misérable payeur recevant ses ordres! Ah! ce commandant près de qui chaque homme se sentait sublimé par l'assurance que pas un atome d'énergie, de vie, de travail, de gaieté même, n'était perdu ou faussé!... Comme chacun entre ses mains se livrait tout entier!... Ah! le bonheur sans nom de se donner ainsi... Alors, qu'est-ce que c'est que la mort même? Plus rien!

FANY. — Oui, la vie aime à être dépensée...

DESNEUX. — Et gaspillée, je veux dire royalement offerte et répandue! Sur nos terres d'ici, trop battues, la patrie dégage parfois une odeur de renfermé, de moisi... Alors, nous nous méprisons! Mais pour parler du Belge comme il convient, croyez-moi, il faut l'avoir vu animé de joie ou d'amour, et en liberté!

M. VRAI. — Et comment ça?...

DESNEUX. — Par métier, j'ai pu observer en troupes les hommes des peuples les plus réputés de la terre. Eh bien, je vous jure qu'il n'en est pas qui approche des Belges pour l'intrépidité, la bonté, l'obéissance, la vaillance.

M. VRAI. — Allons donc?

DESNEUX. — Parfaitement. Je l'ai vu, et j'ose le dire! Moquez-vous de moi! Je m'y attends!

FANY. — C'est donc vrai que les voyages nous reculent de nous-mêmes...

DESNEUX (*achevant la phrase*). — Oui, car ils nous laissent voir ce que l'alignement sempiternel de la vie nous cachait... La-bas, c'était le renouveau! Les brousses, les marais, les rivières débordées, les forêts de lianes, nous avalions tout cela avec une gaîté de courage frénétique! Quelle joie superbe de la vie libre entre frères de Belgique! Je ne l'oublierai jamais!

M. VRAI. — Vous jouiez du Jules Verne, quoi!

DESNEUX. — Jules Verne?... L'humble réalité est bien plus forte et plus belle de sang et de nerfs que le roman le plus brillant.

M^{me} VRAI. — En somme, vous avez donc eu des aventures?

DESNEUX. — Je ne crois pas, Madame. Je ne sais plus... D'ici, il me semble bien que c'était notre pain quotidien, l'aventure. Mais là, le plus beau de notre temps, c'était cette fraternité de vaillance simple, l'ivresse de sentir nos cœurs se hausser, tous ensemble liés comme par une chaîne, au-dessus de nos défroques de vieux Européens tombées à nos pieds! C'est qu'il n'y a pas tant besoin que cela de comprendre exactement ce qu'on fait, vous savez!

FANY (*avec enthousiasme*). — Ah! c'était bien ce que me disaient mes bêtes...

M^{me} VRAI (*qui croit à une insolence*). — Fany, veux-tu bien...

FANY (*continuant sans baisser seulement les yeux à l'apostrophe maternelle*). — Tout Brehm me l'affirmait. Pas une page de Fabre qui ne me le proclamât ! La vie forte, sincère, est héroïque, partout, toujours... et sans le savoir!...

M. VRAI. — Mais Fany, pourquoi aller jusqu'aux bêtes ?

FANY. — Parce que c'est plus sûr que des hommes... ou des femmes, mon père!... Tenez, je n'aurais qu'à vous lire la page racontant le Bousier...

M^{me} GASSE. — Oh l'horreur ! Allez-vous comparer des Chrétiens à d'immondes insectes ?

FANY. — Appelons-les des Scarabées sacrés, si cela peut leur rendre vos oreilles plus favorables ! Oui, rien qu'en disant la vie de ces chétifs rouleurs de crotte, on pourrait remplir les âmes, les âmes sympathiques à la vie et candides, de toutes les passions du monde !

M^{me} GASSE. — Les passions d'un bousier, alors ?

FANY. — Oui, d'une bousier ! D'un insecte ! Et parce que ce serait-là un fragment de la réalité vraie, de si peu de mérite et d'orgueil qu'il fût, les plus nobles cœurs y ressentiraient une joie délicieuse.

M^{me} VRAI. — Que nous contes-tu là, encore une fois ?

FANY. — La vérité d'une vie pâtissante, ardente, et qui recommence, et qui s'acharne à son désir, vous la verriez là aussi émouvante qu'en n'importe quelle

biographie de Plutarque. Et ce serait une vérité forte et bonne au cœur de l'homme, toute misérable que soit son origine, parce qu'elle vit, rien que parce qu'elle est !

DESNEUX. — Voyez-vous ? Ah ! une Belge en voyage et qui dit ce que j'ai dit, avec d'autres paroles. Oui, il nous faut sortir de nous-mêmes ! En voyage ! En voyage !

FANY. — Ah ! voyager, ce serait frotter sa petite misère d'égoïsme aux milliasses de vies que nous ne sommes pas, hélas ! Ce serait sentir leur faim, leurs douleurs, leur espoir. Et alors, on serait le bon Dieu. On repenserait le monde entier. Le bon Dieu, Wotan n'est-ce pas, le grand voyageur de son âme ? Ah ! tout sentir, tout souffrir, tout aimer ardemment.

M. VRAI. — Tu vas bien toi ? Combien aurais-je de gendres, de ce train-là ?

DESNEUX (*à Fany*). — Je vous comprends. Et en ce sens, si je puis comparer mes découvertes, aux vôtres...

FANY (*colère*). — Parlez ! Mais parlez donc ? Qui parlera, sinon ceux qui ont vu, senti, osé ? Voilà si longtemps que les phraseurs tiennent le crachoir. Allons !

DESNEUX. — C'est que voyez-vous, justement, ce n'est rien d'autre en somme que ce sentiment de communion humaine, divin dans sa nouveauté et son étrangeté, que nous goûtions si suavement là-bas, au fond de la forêt équatoriale sans limites au sein du silence primitif du vieux monde végétal.

FANY. — La forêt équatoriale !

DESNEUX. — Oserais-je continuer ces ... enfantillages (*Il regarde cependant FANY très sérieusement*), Mesdames ?

M. VRAI. — Comment des enfantillages ? Continue, je t'en prie...

DESNEUX. — Eh bien, ce que je me rappelle, avec le plus de douceur, de mon voyage, c'est, dans ces bois, le tout simple spectacle d'un groupe de jeunes femmes Ababouas...

M^{me} GASSE. — Est-ce qu'elles ababoyaient donc ?

DESNEUX (*continuant*). — De jeunes femmes que nous surprîmes, un matin, en une clairière, pilant le sorgho du repas devant les huttes. Sans soupçonner notre présence si proche dans la forêt, elles allaient et venaient, calmes, paisibles, distantes de nous, en leurs âmes, de milliers de lieues et d'années; différentes de nous de toute leur vie, de tout leur rêve. Entre les troncs d'arbres, nous deux plongions ainsi les regards dans un monde aussi distinct de celui de notre pensée que la société qu'abrite, sous la lumière verdâtre des musées, les glaces des aquariums. Et ces femmes étaient si belles, si douces, que mon compagnon, rude sous-officier s'il en fut; et moi, sans prétentions sentimentales, Dieu m'en garde! nous échangeâmes spontanément, sans mot dire, un regard chargé de larmes. Ensuite, nous fîmes un grand détour pour continuer notre route sans les troubler. Et longtemps après, cela demeura notre secret orgueil, à nous deux, de nous rappeler ces êtres humains à qui nous avons évité la ren-

contre toujours un peu brusque du gros de notre troupe. Et ce fut notre bonheur de nous remémorer ce spectacle si simple, désintéressé et fraternel de la vie humaine...

M^{me} GASSE. — Oh! oh! Monsieur Desneux! Fraternel? Mais c'étaient des négresses, si j'ai bien compris votre étrange récit?

DESNEUX. — Des négresses, oui, Madame, pardonnez-moi! C'est à propos de ces femmes Ababouas que, de toute mon existence, j'ai senti le plus profondément, le plus intimement, que la vie était assez belle pour n'être assujettie à aucune autre obligation que... que de vivre!

M^{me} GASSE. — Ah! par exemple! Et croyez-vous qu'elles trouvent Dieu, en pilant leur sorgho, comme vous dites, vos négresses, Monsieur?

DESNEUX. — Dieu, leur Dieu, certainement elles l'avaient déjà trouvé, car elles le manifestaient dans la grâce de leurs corps nus, je vous jure!

M^{me} GASSE (*scandalisée*). — Oh! c'est trop fort!

DESNEUX. — Excusez-moi...

FANY (*qui a suivi avec passion le bavardage du lieutenant*). — Oui, oui! Excusez-vous!

DESNEUX. — Je le ferai donc, puisqu'il faut se faire pardonner toute naïveté!

FANY (*à mi-voix*). — Allez-y! Demandez encore pardon!... Ah! les lâches! C'est à se rouler par terre de colère et de rage!

M^{me} GASSE. — Vous pouviez donc prendre sur vous, Monsieur, d'abaisser vos yeux sur ces créa-

tures ; et d'aliéner à ce point cette part que vous portez de la vérité éternelle ?

DESNEUX. — Ah ! mais non, je n'ai jamais songé que je m'amointrissais à contempler n'importe où des êtres vivants, beaux et libres.

M^{me} GASSE. — Des négresses, Monsieur !

FANY. — Heureuses femmes, Madame !

M^{me} GASSE. — Et ne dit-on pas que des blancs, des Belges, les épousent, vivent en leur compagnie, hum... les rendent mères !

DESNEUX. — On le dit. Et il n'y a là rien que de très naturel de nous à leur égard, car elles sont aussi facilement exquises que les blanches, Madame, je vous assure ! J'en ai vu pleurer si doucement, et des larmes si brillantes et si pures, de vraies larmes d'enfants ! Et j'en ai vues beaucoup qui aimaient. Excusez-moi. Par aimer, je veux dire : se dévouer ; et, me comprendrez-vous, mourir par le cœur, Madame, pour leur bonheur perdu... Oui, des sauvages, Madame ! Et, bêtement peut-être, mais avec conviction, je crois que quelle que soit la race en question, la richesse de sa sensibilité est plus précieuse, pour sa vie, que toute sa gloire dans le passé et toute sa science dans l'avenir ! Bast ! il y a partout de bonnes gens.

M^{me} VRAI. — Hum ! lieutenant, le tout là-bas était pourtant, souvent, de n'être pas mangé, de ces bonnes gens !

DESNEUX. — Un détail, Madame ! Un malentendu !

M. VRAI. — Mince de détail! Hourra pour le *petite* détail, comme disait l'Anglais!... Non, mais en en voilà-t-il un de voyageur optimiste à qui c'est égal d'être dévoré; et qui appelle l'anthropophagie : un malentendu!

DESNEUX. — Hé! hé! Vous seriez bien étonnés, Messieurs les paisibles rentiers, si on vous faisait le compte des pauvres nègres blancs dont la chair a nourri vos écus... Et je vous serre la main, cependant, Monsieur Vrai!

M. VRAI. — Ho ho! Tu vas trop loin! Moi, anthropophage!

FANY. — Il a dit juste. Les Niams-Niams, ce sont les ennemis du bonheur, du bonheur soit pour eux-mêmes, soit pour les autres.

DESNEUX. — Cher et bon Monsieur Vrai, à vous qui n'avez jamais fait tort à une mouche, allez, je puis bien me permettre d'affirmer, qu'à mon sens, jamais le nègre n'atteindra à la virtuosité que possède son maître blanc, dans l'art de sucer son frère jusqu'aux moelles!

M. VRAI. — Non, mais quel voyageur! Lieutenant, avoue-le, tu as passé ces deux années à lire en cachette le *Libertaire* dans ta chambre...

DESNEUX. — Vous m'en voulez donc bien de ne pas vous réciter *Cinq semaines en ballon*, dites? Et je vais devoir rendre la tasse au faisan?

M^{me} GASSE (*se levant pour prendre congé*). — Chère Madame, chères fillettes, Monsieur Vrai, Monsieur... Très intéressée, Monsieur Desneux, par

vos vues si... étranges sur l'Afrique... (A FANY, *d'une voix flûtée, de tête.*) Adieu, toi! Ne m'oublie pas...

FANY. — Bonsoir, Madame! Le pourrai-je, vous oublier? (A *mi-voix.*) Y consentiriez-vous?
(M^{me} GASSE sort avec M^{me} VRAI, qui rentre aussitôt.)

SCÈNE VI.

M. et M^{me} VRAI, HENRIETTE, FANY,
DESNEUX, M. PILET.

A six heures tapant, entre M. PILET, le vieux caissier ratatiné. Durant la scène, en s'entretenant avec M. et M^{me} VRAI, il a son chapeau, sa canne et des papiers sous les bras.

M. PILET (*apparaissant*). — Madame m'a demandé?

M^{me} VRAI. — Oui, Monsieur Pilet. C'est pour terminer l'affaire de ce contrat en suspens, que vous savez (*en appuyant sur ces mots*).

M. PILET. — Il est vrai que nous venons d'en manquer une belle, soit dit sans blesser personne, Madame!

M. VRAI. — Voyons, mon vieux Pilet, tu ne vas pas m'en vouloir plus longtemps pour cette erreur de rédaction, n'est-ce pas? (*Ils se dirigent à trois vers le fond de la pièce, en laissant libre le devant de la scène.*)

DESNEUX (*en montrant d'un geste de tête la porte où vient de disparaître M^{me} GASSE*). — N'est-il pas curieux, Mesdemoiselles, que même cette chose extraordinaire, un Belge en voyage, pour être admis par certaines personnes, doive demeurer conforme au type sacro-saint qu'elles s'en sont fait d'avance.

HENRIETTE. — Et quel type!

FANY. — Il n'y a rien qui les épouvante plus que n'importe quel fait! Elles sont si bien habituées aux échos sans accent, au jour blême de leur âme de misère, que toute chose vue, toute réalité entendue les ahurit, les scandalise... Quels êtres!...

HENRIETTE. — Mais, ma chérie, cela aussi, c'est de la vie! Regarde-les, quand ce ne serait que par charité.

FANY. — Non, non, je ne peux plus. (*A part, et trépignant.*) Ah! l'odieuse créature que cette Gasse!

DESNEUX. — Mais, Fany, Mesdemoiselles, comment m'expliquer la bonne fortune qui me vaut, retour d'Afrique, d'être compris, dès le premier mot, éclairci même par deux jeunes femmes! Savez-vous que cela vaut le voyage, un tel plaisir, au retour? Le départ, la séparation, l'absence lointaine, ce n'est rien, en comparaison de l'angoisse du moment où, reposant le pied sur le quai du débarcadère, on pense — c'est tout à coup, dans un éclair sombre — à ce qu'on va retrouver à la place de ce que l'on a quitté! Excusez-moi... J'ai peur, affreusement peur de parler! Et cependant je le veux faire... Fany, Henriette, revois-je ici vraiment les deux amies que j'y ai laissés.

sées, et dont je suis si profondément compris... Deux amies?

HENRIETTE (*lui donnant la main*). — Je la suis...

DESNEUX (*suppliant*). — Fany!

FANY. — Je ne suis plus d'ici. Pardonnez-moi. Je n'ai plus rien à dire.

DESNEUX. — Ah! Je l'ai vu dès mon entrée, affreusement! C'est donc vrai? Mais l'espoir, ne me laissez-vous pas au moins l'espoir...

FANY. — Je n'ai plus d'espoir. Hélas, et c'est surtout depuis que vous êtes ici.

DESNEUX. — Comment? Celle qui comprend jusqu'aux plus humbles bestioles n'aura-t-elle pas pitié de l'ami ancien?

FANY. — Les bêtes aussi ont leur fierté. Et elle est mon amie, l'araignée au corselet d'argent qui revient au printemps dans le groseillier noir! Sans espoir de demain, elle vit pourtant! Nous ne demandons rien, nous... (*Les larmes gonflent ses yeux.*) Ah! nous ne reviendrons pas d'Afrique implorer une espérance, nous!

DESNEUX. — J'ai peur de vous comprendre... Mais non, je ne vous comprends point. Fany, le cœur des araignées d'argent, il ne pleure donc jamais?

FANY. — Du moins, jamais on ne l'entend pleurer! Elle file sa trame, l'araignée, et c'est tout!

DESNEUX. — Allez, malgré l'apparence, Fany, votre amie du groseillier noir n'est pas si insensible! Les douces musiques la réjouissent, dit-on; et elle-

même a consolé des malheureux... A la sœur rêveuse de l'araignée d'argent, Fany, Fany, si l'on offrait le dévouement absolu d'un cœur que l'épreuve fortifia?

FANY (*d'un cri dur*). — Pas d'aumône! Je ne veux rien. Que je reste seule à jamais! (*Elle tombe sur la chaise-longue.*)

HENRIETTE (*qui l'entoure à pleins bras et murmure suppliante et chantonne pour que les parents n'entendent rien.*) O malheureuse! Il t'aime toujours! Ne le repousse pas, Fany, Fany!

FANY. — J'ai trompé, on m'a trompée. Arrière tout! Jamais plus je ne serai heureuse. La Gasse l'a dit. Je reste ligottée dans ses vipères! Seule, seule, vous dis-je!

HENRIETTE (*qui a pris la main du lieutenant*). — Pitié! Elle souffre... Patience, patience, au nom de votre amour, ami!

(M. et M^{me} VRAI se rapprochent, M. PILET vient de sortir.)

DESNEUX (*après s'être profondément incliné devant les deux jeunes femmes*). — Permettez-moi, chère Madame, de me retirer. Oserai-je quelquefois venir vous redemander le thé du mercredi, comme jadis?

M^{me} VRAI. — Oh! Lieutenant! Y a-t-il des mercredis pour vous?

M. VRAI. — Mon cher, la coquille au faisan doré est ici pour toi, sur la console. Ne l'oublie pas, ou je te fais chercher à son de trompe.

(*Il sort avec lui.*)

M^{me} VRAI (à HENRIETTE *brusquement*). —
Qu'est-ce encore que cette scène? Qu'a-t-elle fait de
nouveau? Et c'est à Monsieur Desneux, cette fois?
Ah! mais c'est qu'elle devient agaçante... agaçante!



DEUXIÈME JOURNÉE

Décor de la première journée, mais éclairé par la lumière d'une pure après-midi d'automne. On est au commencement de novembre, avec des chrysanthèmes fleuris dans les pots.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRIETTE, M^{me} VRAI, puis M^{me} GASSE.

M^{me} VRAI et HENRIETTE travaillent à leurs infinis « ouvrages » de coton, assises l'une devant l'autre, à côté de la table. On frappe à la porte.

M^{me} VRAI. — Ah ! Enfin ! C'est lui !... Entrez Docteur !

M^{me} GASSE (*sur le seuil*). — Ce n'est que moi... Bonjour à vous, chères Mesdames ! Je passais, j'ai vu la porte ouverte et je suis montée jusqu'ici... Mais je ne vous dérange pas, dites moi ?...

M^{me} VRAI. — Oh ! chère amie ! Pardon... J'avais cru !... Soyez la bienvenue.

HENRIETTE. — Madame ! Veuillez donc vous asseoir !

M^{me} GASSE. — Merci! Comment se porte Fany, je l'ai su un peu souffrante?

HENRIETTE. — Déjà, vous l'avez appris, Madame?

M^{me} GASSE. — Tout ce qui intéresse la chère enfant m'est si fort à cœur!

M^{me} VRAI. — Nous attendons le Docteur, chère amie. J'ai cru le voir quand vous avez frappé.

M^{me} GASSE. — Ah! Vous l'avez fait venir? Pourtant rien de grave, n'est-ce pas?...

M^{me} VRAI. — Dieu le veuille!

M^{me} GASSE. — C'est toujours le docteur Termoor qui vous soigne? Oui?

HENRIETTE. — Oui, Madame. Nous l'aimons tant! Et puis, à la vérité, nous sommes si peu malades!

M^{me} VRAI. — Il est l'ami de la maison. Ce n'est pas le vôtre, hum! Pardon, ce n'est pas votre médecin, n'est-ce pas?

M^{me} GASSE. — Non!... (*comme se reprenant*). Oh, certainement, d'après ce que vous avez toujours dit, le docteur Termoor est rempli de qualités. Il n'y a que de méchantes langues qui aient pu dire jamais que sa perspicacité baissât. Tant de coup d'œil n'est pas si nécessaire! Et notre médecin, à nous autres femmes, entre un tas d'autres mérites doit bien plutôt posséder, au souverain degré, celui de nous guérir sans nous accabler de questions et d'examens gênants. Sous ce rapport, je suis si satisfaite de mon docteur actuel, chère Madame! Le connaissez-vous?... Si vous désiriez...

M^{me} VRAI. — Oh jamais M. Vrai n'abandonnera son Termoor !

M^{me} GASSE. — Je n'insiste pas. Je comprends vos scrupules... Pour en revenir à elle, Madame, Fany se plaint-elle d'aucun organe en particulier ?

M^{me} VRAI. — Pas que je sache. (*Se tournant vers HENRIETTE, un instant*). Elle a désiré garder le lit ce matin... Mais depuis quelques jours déjà, je la trouvais bien lasse et déjetée !... Que vous dirai-je ?... Il m'a paru prudent de prendre l'avis du docteur.

M^{me} GASSE. — Excellente précaution... Je ne sais pourquoi, mais moi aussi, la mine de notre chère Fany m'inquiète. Ce n'est sans doute qu'un effet de l'automne pluvieux et triste que nous venons de subir sur un jeune être aspirant au soleil et à la lumière... Je la trouvai si pâlotte à ma dernière visite. A-t-elle encore ces traits... bouffis de l'autre jour ? Quelle fixité du regard, n'est-ce pas !... Et ce mutisme chagrin où elle se recueille...

HENRIETTE. — Madame, votre sollicitude même n'exagère-t-elle pas votre inquiétude ?

M^{me} VRAI. — Tu entends, Henriette, Madame est de mon avis ! Voyez-vous, Madame, Henriette me répond que je me trompe, quand je lui montre l'accablement croissant de sa sœur. Enfin, nous serons bientôt fixées... Fasse le ciel... ! Et le docteur qui n'arrive pas... Où peuvent-ils donc passer leurs journées, les médecins ? On ne les trouve jamais quand on les cherche !...

M^{me} GASSE. — A-t-elle conservé son appétit ?...

Vous vous rappelez notre plaisir de la voir manger, jadis, au goûter?

M^{me} VRAI. — Voilà justement! A présent il nous faut batailler, à chaque repas, pour lui faire accepter quelque nourriture... Hum! Il doit y avoir de l'entêtement là-dessous. Dieu sait quelle comédie elle nous joue, et où elle veut en venir...

HENRIETTE. — Oh! mère! Je t'assure que Fany est de bonne volonté. Nous ne pouvons lui en vouloir de prendre si peu aux repas. Il est absolument vrai que son estomac se révolte quand elle mange pour obéir à tes ordres.

M^{me} GASSE. — Est-ce possible?... Des nausées?... Renseignez-le soigneusement au docteur, Madame!... Et n'oubliez pas que si M. Termoor tardait trop longtemps à se prononcer, il y a mon...

SCÈNE II.

Les Mêmes, LE DOCTEUR TERMOOR.

Le timbre du vestibule résonne. Les deux femmes, d'un mouvement imperceptible, se calent sur le siège, se drapent, poitrinent, et attendent. La porte s'ouvre, et entre le vieux DOCTEUR AUX cheveux blancs, joues roses, dos voûté. Il donne sa canne et son chapeau à la bonne Catherine.

LE DOCTEUR. — Qui? Que? Quoi? *Quis, quid?* Quelqu'un est malade ici, dans la maison de fer,

chez Vrai, où j'ai touché l'an passé vingt francs d'honoraires, en douze mois; et encore, pour un panari à la servante? (*Saluant*) Mesdames, Mesdames! Je le disais bien à ma bonne, qu'elle s'était trompée et avait noté une mauvaise adresse sur l'ardoise.

M^{me} VRAI. — Non, Docteur. C'est pour Fany que je vous ai dérangé.

LE DOCTEUR. — Fany?... Ma petite Fany?... La mienne?... Pour quoi faire, le médecin à Fany?... Mais où est-elle? Elle est allée jouer?

M^{me} VRAI. — Docteur, elle vous attend dans sa chambre. Si vous le voulez bien, Henriette vous y va mener.

LE DOCTEUR. — Un rhume? Quoi? La rougeole? Hé hé! Je parie que c'est la rougeole! Mon fin muguet a la rougeole. J'en ai une jolie petite épidémie bénigne parmi les écolières du quartier. Allons! (*HENRIETTE et le DOCTEUR sortent et montent à l'étage où se perdent les bruits de la grosse voix et du pas lourd du docteur.*) En avant... Ho la la! ah! mes pieds, mes pieds!... (*Il marche péniblement.*) Veux-tu me porter, Henriette?... Ah! mes pieds.

SCÈNE III.

M^{me} VRAI, M^{me} GASSE.

M^{me} VRAI. — Il l'a mise au monde, Madame, et l'aime beaucoup... Comme mon cœur bat! (*Elle*

s'arrête un instant de son filochage.) En auront-ils bientôt fini?... Que peuvent-ils faire si longtemps près des malades, les médecins?

M^{me} GASSE. — Mais voici à peine qu'ils montent!... Peut-être désirez-vous les suivre? Je vous en prie; ne vous occupez point de moi. Allez-y.

M^{me} VRAI. — Merci. Je ne veux pas être là... Je ne sais où me mettre près des malades, moi! Alors qu'il y a des personnes, n'est-il pas vrai, qui, par goût, ne les quittent pas!... C'est incompréhensible... Ah! que je suis inquiète!... et ridicule à vos yeux, certainement.

M^{me} GASSE. — Pas du tout, je vous assure... Oh! les enfants!... Enfants tourments!... Dieu n'a pas voulu m'en donner. Je crois que c'est une grâce, et je l'en remercie chaque jour, au spectacle de ce que je vois autour de moi!... Ne vous semble-t-il pas à vous-même, Madame, qui êtes cependant traitée si favorablement de ce côté; ne vous semble-t-il pas que vous possédiez moins vos enfants à présent, que vos parents, eux, ne vous possédaient?

M^{me} VRAI. — C'est bien vrai!

M^{me} GASSE. — Et pourtant les vôtres sont bons et dociles? Combien c'est pis encore, quand la mauvaise volonté les fait rechigner!... Que j'en connais qui traitent les auteurs de leurs jours comme des maîtres indignes et de mauvais patrons!... Et de ces jeunes filles qui ne prononcent le saint mot de : « mère » que les dents serrées!...

M^{me} VRAI. — Comment espérer entrevoir seulement le fond du cœur de ces enfants ?

M^{me} GASSE. — Ah! dites-le-moi, Madame ?

M^{me} VRAI (*tirée de sa rêverie avec un soubresaut*).
— Moi, vous le dire? Pourquoi ?

M^{me} GASSE. — Aussi, dans le silence douxereux, et le traître secret des familles, combien se déroulent de sombres drames!

M^{me} VRAI. — Madame, vous m'effrayez! Avez-vous remarqué quelque chose qui vous fasse supposer cela ?

M^{me} GASSE. — Chère amie!... Perdez-vous la tête? Loin, loin de moi l'idée de rapprocher votre intérieur de ces maisons maudites, et vos deux chères et bonnes enfants des monstres dont nous parlions!

M^{me} VRAI. — N'est-ce pas! Je le pense bien!

M^{me} GASSE. — Comment donc! Ne possédez-vous pas leur confiance et leur amour?... Une mère de sens plus droit, de cœur plus fort, peut-elle se vanter d'avoir une fille aînée plus douce et tendre que votre Henriette; et une cadette plus... plus grave, plus... plus sérieuse que votre Fany?... Grâce à Dieu, Madame, votre demeure jouit d'une exception remarquable à tous les égards!

M^{me} VRAI. — Vous pensez, Madame?... Oh! je le crois aussi. J'en suis fière!

M^{me} GASSE. — Ah! ce ne sera jamais sous ce toit que la mère trouvera, en dégraissant le corsage de son enfant, la peau au-dessus du cœur criblée d'un cent d'épingles enfoncées dans la chair, rouillées de sang!...

M^{me} VRAI. — Juste Ciel, Madame!... Piquée d'un cent d'épingles!

M^{me} GASSE (*continuant*). — C'était une fille séduite. Elle cherchait la mort, comme elle avait vécu : en cachette ! (*On entend un cri au loin, semblant venir de l'étage supérieur.*)

M^{me} VRAI (*dressant l'oreille, la tête levée et immobile*). — Entendez-vous ? Avez-vous entendu ? Est-ce ici qu'on a crié ?...

M^{me} GASSE (*continuant*). — Elle désirait la mort pour avoir bu la honte ! (*On entend un nouveau cri.*)

M^{me} VRAI. — Je vous dis que c'est ici qu'on a crié !... Entendez-vous, on crie encore ! (*Elle se lève.*)

M^{me} GASSE. — Oui, on le dirait... (*Elle se lève aussi.*)

M^{me} VRAI. — J'ai peur... Qui est là ? (*Elle s'avance sur le seuil, la tête dehors.*) Qui crie ainsi ?...

M^{me} GASSE (*à part, et debout, les yeux terribles et brillants, les deux mains sur sa poitrine qui bondit*). — Est-ce le commencement de votre vengeance, Seigneur ?...

M^{me} VRAI. — Mais ce sont de véritables hurlements !...

M^{me} GASSE (*à part*). — Ah !... Vous l'avez dit, il y aura des pleurs et des grincements de dents ! (*Nouveaux cris.*) Ah ! ah !... Crie d'une plus forte voix, petite belle, toi dont l'orgueil était le dieu !... Ah ! ah ! crie !... T'aurait-il abandonnée, ton dieu ?... Ah ! ah ! eux aussi, les faux prêtres, ils dansaient en vain devant Baal, hurlaient, offraient leur sang pour rappeler leur idole... Mais ni voix, ni réponse du dieu de leur orgueil ! Rien.

M^{me} VRAI (*rentrant*). — Rien?... J'ai peur... Qu'y a-t-il, là-haut?... Je n'oserais y aller voir... Non je n'oserais pas.

M^{me} GASSE (*bondissant*). — Voulez-vous que j'y aille, moi, Madame? Ne puis-je vous aider? (*Elle marche pour sortir, mais elle est presque renversée par HENRIETTE qui accourt.*)

SCÈNE IV.

Les Mêmes, HENRIETTE, puis le DOCTEUR T.
enfin FANY.

M^{me} VRAI. — C'est toi, Henriette?... Où est ta sœur? Qui crie ainsi? Est-ce là haut? Qu'y a-t-il?...

HENRIETTE. — Fany... Fany... (*Devant M^{me} GASSE, elle se bourre le mouchoir de poche dans les dents.*)

M^{me} VRAI. — Quoi, Fany?... (*Sévèrement.*) C'est Fany qui fait ce vacarme? Qu'y a-t-il encore? Qu'est-ce que cela signifie?...

HENRIETTE (*se contenant*). — Oh! J'en suis folle!... Mais non, ce n'est rien, mère. Il n'y a rien, mère! Mon Dieu, mon Dieu!... (*Apparaît le vieux DOCTEUR plus voûté encore que tantôt, et cherchant autour de lui sa canne et son chapeau comme pour s'échapper.*)

M^{me} VRAI. — Docteur, qu'y a-t-il? Fany est-elle

en danger ? Je veux la vérité, Docteur. Ne me cachez rien. (*Cris, larmes.*)

LE DOCTEUR (*ayant en un instant, repris un masque impénétrable, presque souriant, mais où les larges muscles sont cependant tirillés et durcis ; très pâle*). Madame, calmez-vous... Je ne sais pas où vous prenez motif à pleurer ! Pourquoi ces larmes, voyons?... Henriette?... Veux-tu bien?... Mais qu'ont donc ces dames? .. Tout ce chambard parce que Fany a eu une crise de nerfs, d'ailleurs sans importance.

M^{me} VRAI. — Mais, Docteur, vous pleurez ?

LE DOCTEUR. — Qu'est-ce que vous me chantez ? (*A M^{me} VRAI*) Madame, je vous ordonne de vous asseoir. Et vous, Madame (*à M^{me} GASSE*), veuillez prendre cette chaise et cesser vos gyries. Vous êtes effrayante, ma parole ! (*Montrant M^{me} VRAI*) Vous l'ahurissez. Pardon !... Je sais ce que je dis, quitte à m'en excuser plus tard... Asseyez-vous, vous dis-je... Asseyez-vous toutes. Je ne tiens pas à avoir, d'ici à deux minutes, une chambrée de grand H à soigner !... Voilà... Enfin... Y êtes-vous?... Me laisserez-vous dire un mot?... Eh bien, rien, absolument rien, entendez-vous (*et il regarde fixement M^{me} GASSE dans les yeux*), rien dans l'état de Fany ne justifie vos inquiétudes, M^{me} Vrai. (*Il s'assied.*) Et encore moins ces criaileries.

M^{me} VRAI (*en joignant les mains, et sur un ton suppliant*). — Oh parlez, parlez, docteur ! (*Elle se lève.*)

LE DOCTEUR. — Encore?... Vous allez recom-

mencer? Quand vous vous serez assise, Madame. Et puis... Et d'ailleurs je n'ai rien à dire, moi. Il n'y a rien à dire. Fany a eu une petite crise. Elle a crié comme une enfant et voilà tout. C'est fini. Peuh! Je parie qu'elle dort, maintenant!

M^{me} GASSE (*se levant et saluant M^{me} VRAI*). — Madame, veuillez me permettre de prendre congé. Je craindrais, en conscience, d'être le moins du monde importune... Adieu, Henriette!... Docteur!... Madame! Je me permettrai de venir prendre des nouvelles demain. Je passe par l'église Saint-Nicolas. J'y penserai à vous. (*A part.*) Ça y est!

LE DOCTEUR (*à M^{me} GASSE*). — Madame, si c'est pour me laisser le champ que vous prenez congé, n'en faites rien. Je n'ai absolument plus un mot à dire, ici, concernant ma petite Fany. Je m'en vais.

M^{me} GASSE (*saluant*). — Docteur! (*Avec un imperceptible ricanement*). Restez, Docteur!

LE DOCTEUR (*saluant froidement*). — Madame... (*M^{me} GASSE sort.*)

LE DOCTEUR (*à HENRIETTE*). — C'est Madame...?

HENRIETTE. — Madame Gasse, Docteur. .

M^{me} VRAI. — Une vieille amie de la maison...

LE DOCTEUR. — Amie, en êtes-vous certaine? Enfin...

M^{me} VRAI. — Et Fany, Docteur? Quoique vous affirmiez, n'avez-vous rien à ajouter sur son état? (*En parlant elle va, des yeux, alternativement de HENRIETTE au docteur TERMOOR.*)

LE DOCTEUR. — Henriette, donne-moi de quoi écrire mon ordonnance. Là sur ce guéridon, au jour, je te prie, Henriette. Excusez-moi, l'instant de libeller ma formule, et je suis à vous, Madame. (*Il s'assied pesamment, s'accoude sur la table; la tête dans une main, la plume dans l'autre; il se parle à mi-voix.*) J'ai mis Fany au monde. Je l'aime autant que mon enfant. Elle m'aime comme un vieil ami qu'on sait fidèle. Je suis sûr qu'aujourd'hui, non plus qu'hier, elle ne m'a rien caché sciemment. Si elle ne m'a pas répondu, là haut, quand je la questionnais à mots couverts, c'est qu'elle ne savait rien!... Non, non, elle ne sait rien... Je l'ai vu; ses yeux ne mentaient pas!... L'explique qui pourra; dans son cœur, elle est innocente; elle est innocente!... Voilà pourquoi ses regards inquiets me questionnaient eux-mêmes, en réponse à mes demandes. Pauvres yeux agités comme des oiseaux dans la cage devant la main qui veut les saisir! Ah Fany, chère, chère et pauvre enfant! Je ne suis pas venu pour te prendre, je t'assure!... Que faire?... Que dire? (*Piquant sa plume dans le papier.*) Ah! ah! Il ne s'agit pas, ici, d'ordonner des pilules de fer, et de filer!... Il faut parler à ces femmes! Et dans quels termes! Comment, sans lui nuire?... La vérité, je la pressens. Comment la faire partager?... Ignorance dans la science, ici, comme partout... Il faut cependant que je la tire de là. Il faut que je la sauve. D'ailleurs n'y a-t-il pas de ma faute, dans son cas?... Si les parents ne le faisaient pas, n'avais-je pas à l'avertir paternellement... Allons! De quoi l'avertir? L'avertir, l'insulter!... Et pourtant je m'en souviens,

en ces derniers mois, que de fois je perçus en elle de ces mouvements de tristesse et d'humeur qui auraient dû me pousser à chercher les peines, les doutes qui l'assaillaient!... Ah! elle se débattait... Que doit le médecin? Détruire les mauvaises consciences. Sa fine âme regimbait où l'entraînait son corps. Oh! elle n'est pas comme les autres friquettes, Fany!... Et voilà, je l'ai abandonnée, moi aussi! (*Un temps.*) Ah! si j'étais sûr de moi, au moins; sûr de ce qui se passe là! (*Du menton, montrant le ciel*). S'il n'y avait que la terre, hein, sous le ciel? Si l'homme n'était sur terre que pour lui-même; si les lois, la peur, la morale, n'étaient que des barrières peintes, de fausses clôtures?... Je lui dirais... je sais bien ce que je lui dirais... Eh bien non, Fany, ciel ou terre en jeu, Fany n'a pas trompé, voilà le plus certain! La nature est aveugle, quand il s'agit d'elle-même, voilà tout!... Regarde, médecin, regarde. Dans le piège tendu, l'enfant s'est fait prendre... Et c'est Fany! Notre gentille mésange! Il faut l'en tirer... Il me faut l'en tirer.

M^{me} VRAI. — Docteur, excusez-moi de vous interrompre. Je vous en supplie, parlez! Vous nous effrayez. Vous pleurez et n'écrivez rien! .. Qu'y a-t-il, au nom du ciel, docteur?

LE DOCTEUR. — Pardon! J'ai réfléchi un peu longuement. (*A part.*) Ah! Quel drame commence entre ces femmes! Ma pauvre enfant!

M^{me} VRAI. — Je suis sa mère, docteur. J'ai le droit de connaître ce qui la concerne.

LE DOCTEUR (*à part*). — Hélas, le droit... le

droit... (A M^{me} VRAI), Madame, je ne vous cache rien que Fany ne soit prête, je suppose... à vous dire elle-même.

M^{me} VRAI. — Vous voyez bien, que vous dissimulez quelque chose ! Qu'est-ce ? Quelle maladie lui avez-vous découverte pour n'oser me la révéler ? De qui voulez-vous que je l'apprenne, si vous ne le faites ? Est-ce à la patiente à expliquer son cas à sa mère ?... Vos réticences, votre silence me tuent !... Est-elle malade ! Est-ce grave ? Dites-le moi, j'ai du courage. ... N'a-t-elle rien ? Dites-le moi aussi. Affirmez-moi qu'elle n'a rien... Car d'elle-même, ai-je jamais pu rien tirer, de Fany ?

LE DOCTEUR. — Madame, Madame, je vous en supplie, de la bonté, de la pitié !

M^{me} VRAI. — Que voulez-vous dire ? Pourquoi ?... Parlez donc !

LE DOCTEUR. — Madame, je porte ici le secret angoissé d'une pauvre enfant. Au nom de notre vieille amitié, dont je m'honore ; et de tous les moments d'affliction que la vie nous a fait souffrir déjà l'un devant l'autre, si vous vous en souvenez, Madame, de la pitié !

M^{me} VRAI. — Pour qui, Docteur, de la pitié ?

LE DOCTEUR. — Ah, Madame, sans le plus léger sentiment de reproche, Madame, le plus humblement du monde, je vous le jure, rien que pour le bien de Fany, laissez-moi vous demander si vous ressentez en vous, en cet instant, pour cette pauvre enfant...
(*Il hésite.*)

M^{me} VRAI. — Mais, Docteur, me direz-vous ?

LE DOCTEUR. — Madame, je vous en supplie. Ne voyez en moi que votre cordial serviteur. Ma remontrance est respectueuse. C'est de la fidélité, de celle la plus difficile à vous témoigner maintenant, et de la plus rare, je vous jure, que de vous parler franchement ! Madame, Madame, laissez-vous... (*Pendant ces derniers mots, un pas montait allègrement et bruyamment l'escalier, avec un chantonnement. C'est M. VRAI qui rentre. FANY le guettait.*)

SCÈNE V.

Les Mêmes, M. VRAI, FANY.

(A l'entrée de M. VRAI dans la chambre, les voix se taisent subitement.)

M^{me} VRAI — Siffle, toi !

M. VRAI. — Tiens!... Quelle surprise ? Le bon Termoor!...

LE DOCTEUR. — Moi-même, cher ami.

M. VRAI. — Et que faites-vous ici, Docteur ? Et ces mines austères ? Pardieu, si ce n'est goûter à mon vieux genièvre de Huy, pourquoi venez-vous ? Eh bien ? Qui donc est malade ? Et tous ces visages retournés ? Et Fany, où est Fany ? (*Ici on entend FANY qui crie du palier.*)

FANY (*à tue-tête*). — Père! Père! Père!

M. VRAI. — Oh! c'est Fany? (*Il se précipite vers la porte.*) Fany!

LE DOCTEUR. — Comme le visage de Madame Vrai est sombre, hélas! (*Entre FANY en peignoir, échevelée, meurtrie, folle de volonté et de vie, pendue au cou de son père qui la porte ainsi dans ses bras.*)

FANY. — Père, à moi, à moi!

M. VRAI. — Qu'as-tu, mon enfant, qu'as-tu?

M^{me} VRAI. — Docteur! Voyez donc? Enfin, parlerez-vous!

FANY. — Dites, dites, docteur, mon bon docteur.

M. VRAI (*en caressant FANY des deux mains sur les deux joues*). — Qu'y a-t-il donc, ma sourisette? Mais qu'as-tu? Qu'as-tu?

LE DOCTEUR. — Serrez-la bien, mon ami, elle est toujours digne de votre amour. (*A part.*) Ah! voilà au moins une aide à l'enfant!

FANY. — Docteur, sauvez-moi. Arrachez-moi ce mal! Dites tout à mon père! Dites tout à mon père... Que ce soit vous, par pitié! Ici, à l'instant... Que ce soit fini. Cela m'étouffe... Père... Père... M. Ter-moor...

M. VRAI. — Mais qu'as-tu ma douce?... De quoi?... Tu souffres? (*à M^{me} VRAI.*) Femme, qu'y a-t-il, le sais-tu...?

M^{me} VRAI (*dure*). — Je ne sais rien!... Ni lui (*montrant le DOCTEUR*), ni elle (*montrant FANY*)

qui recule devant son doigt), n'ont daigné rien m'apprendre.

LE DOCTEUR. — Oh Madame ! Ce reproche !...

M^{me} VRAI. — Ni lui, ni elle, rien ! Vous, qu'on attendait, à ce qu'il paraît ; vous qui arrivez en sifflant et à qui on a quelque chose à dire, ah ! ah ! questionnez-les !... Ah ! ah !... Desserrez ces lèvres ! Dévissez ce cœur !... Ils hurlent tous mais n'ont rien à me dire, à moi, sa mère... Voilà où nous en sommes ! Ah ! le malheur que je sens, qui l'aura appelé ? Qui ?

FANY. — Mère, grâce !

M^{me} Vrai. — Ah ! ah !... Il y a de la grâce à demander ?

FANY. — Père, pardon ! Docteur, aidez-moi !

LE DOCTEUR. — Je ne t'abandonne point, Fany ! (*à M. VRAI, et c'est à lui qu'il parlera continuellement*) M. Vrai, n'écoutez, en ce moment, que votre cœur. Je vous jure (*se tournant vers FANY*)... N'est-ce pas Fany que je puis le jurer sur mes cheveux blancs ? Je vous jure, mon ami, qu'il n'y a eu que du malheur dans son malheur.

M. VRAI (*haussant les épaules*). — Bah, bah ! Puisque la voilà, un malheur s'oublie !

LE DOCTEUR (*amèrement*). — Ah ! ne craignez rien : vous aurez la mesure pleine. Pour la société le malheur suffit à inspirer le mépris. Ce qu'elle pardonne en secret, ce qu'elle excuse et comprend en son cœur, la société trop souvent le condamne par la bouche. M. Vrai, aimez votre enfant. Elle est malheureuse. Un événement terrible qui vous frappe

tous, la tuera, elle, si vous ne lui tendez les bras!...

M. VRAI. — Dites, Termoor? Je la tiens sur mon cœur. Qu'y a-t-il? Que faut-il faire? Que puis-je empêcher?

LE DOCTEUR. — Rien. Le mal subsiste... C'est fait.

M^{me} VRAI. — Et moi, je veux le mot, la vérité entière. Une fois encore, qu'y a-t-il me le direz-vous?

FANY (*au DOCTEUR*). — Dites...

LE DOCTEUR. — Mariez-la.

M^{me} VRAI (*qui entrevoit*). — Ho!

M. VRAI. — Marier Fany?

LE DOCTEUR. — Oui, marier Fany!

M. VRAI. — Pourquoi, marier Fany? Quelle est cette plaisanterie? Comme ça, tout à coup? Pourquoi?

M^{me} VRAI. — Ho, ho, ho!

M. VRAI. — Eh bien, femme, eh bien?

LE DOCTEUR (*qui sent qu'il faut se hâter, et dont le front ruisselle*). — Mon ami, pardonnez-lui! Son cœur est pur, s'il est blessé!... Notre art, la médecine n'apporte en ces cas-ci, aux souffrants qu'un triste remède! L'affreuse amertume de la certitude! La vérité, mes amis, la vérité est qu'il faut que nous continuions d'aimer Fany pour l'empêcher de mourir... (*D'un souffle de voix douloureux et presque à l'oreille de M. VRAI.*) ... Fany est gro...

M. VRAI (*coupant le mot*). — Par la mordieu, vous

mentez, Docteur, vous mentez, vous mentez!... Ma Fany, ma Fany...

M^{me} VRAI (*en même temps*). — Ah! voilà l'horreur!... Le crapaud qui ne pouvait sortir de ses lèvres! (*Elle s'affale sur une chaise.*)

LE DOCTEUR (*prenant la main de M. VRAI*). — Mon pauvre ami! Je ne me trompe pas. Pour commettre ici une erreur, tenez, mes deux mains, je les donnerais à couper pour pouvoir ici m'abuser. Ah! J'ai l'âge de l'holocauste facile! Mais hélas! je ne me trompe pas. (*Prenant une main de FANY que son père doucement, dans une cruelle rêverie, a laissé tomber entre les bras d'HENRIETTE, comme un cadavre.*) Et toi, mon enfant, j'estime comme la récompense de ma longue carrière de médecin, d'une triste vie d'inquiétudes, d'angoisses, d'ingratitude, de pouvoir t'aider à porter ton fardeau en cet instant terrible, de par le sacerdoce de ma profession... Ah! on voit se terminer tant d'existences qui n'ont pas cueilli une, une seule fleur d'authentique compensation à toutes leurs misères! Je bénis donc mon métier pénible de m'avoir procuré la triste joie de t'assister aujourd'hui près de ton père... Va! Relève-toi. Il t'aime encore. Il n'a pas cessé de t'aimer! (*Il l'embrasse sur le front.*) Courage, Fany, tu commences la vie! — (*Il s'éloigne. Devant M^{me} VRAI, il s'incline.*) Madame!... (*Et il sort pesamment.*)

SCÈNE VI.

M. et M^{me} VRAI, FANY, HENRIETTE.

M^{me} VRAI. — Fany, est-ce vrai?... Et l'auteur? Qui? qui?... Oh l'horreur, l'horreur!

(FANY vient tomber à genoux devant
M. et M^{me} VRAI.)

M. VRAI. — Malheureuse, malheureuse enfant, qu'as-tu fait? (*Vers sa femme, d'un ton doux et grave.*) Femme, chère femme, ne lui pardonnons-nous pas? (*Il relève FANY qui va dans les bras de sa sœur.*)

M^{me} VRAI. — Mais attends au moins de connaître le crime, âme noble, pour l'excuser! Pardonner! La belle affaire de pardonner! Mais quoi? Pardonner quoi? Et que ressens-tu là? (*frappant sur sa poitrine*). Et qu'est-ce que tu pardonnes? (*Elle se raidit et rugit comme une statue habitée.*) Ici, ici, ici toi! (*à FANY*) puisque tu n'es pas morte!... Est-ce que je rêve le plus affreux cauchemar? Mais parlez! Parlez! Y a-t-il, en toute ma vie, une parole, un geste dont *votre* sang ait gardé le souvenir, et dont vous ayez pu vous prévaloir pour ouvrir votre cœur à cette honte? Et moi, je jure que non... Non, par la lignée entière des miens, des durs Wallons de là-bas!. . O ma mère! Songer que je bénis Dieu que

vous n'avez pas connu ma fille, mes filles!... Où es-tu, toi, l'autre? (HENRIETTE, *agenouillée à terre devant la chaise longue où était étendue FANY, se lève.*) Henriette, ici, ici!... Tu es dans le secret, c'est certain, dans le sale secret; c'est une horreur que vous avez mitonnée ensemble... Et, et... tu en es aussi, peut-être, du jeu?... Et dois-je palper vos deux ventres?...

HENRIETTE (*levant ses doux yeux*). — Mère!

M^{me} VRAI. — Idiote stupide! Non contente d'être bête pour ton compte, tu n'as pu, comme une bonne à trente francs, garder au moins du vice cette... enfant?... Où l'as-tu menée?

HENRIETTE (*qui s'est replacée devant FANY retournée à sa chaise, et qui serre les genoux de sa sœur à deux bras*). Mère!

M^{me} VRAI (*en se moquant*). — Mère! Mère!... Assez de bêlements! Répétez ce que vous disiez dans les coins; avouez ce que vous brassiez, durant que votre « mmmère » se tuait à la tâche, dans les chiffres et les écritures. Dans quel coin, où c'était-il?... Parle!... Qui?... Avec qui?... Achève!

M. VRAI (*brusquement*). — Femme, calme-toi!... Je comprends, je partage ton désespoir... femme.

M^{me} VRAI. — Quoi? toi aussi! Aurais-tu la lâcheté de les excuser?

M. VRAI. — Je ne l'excuse pas, femme.

M^{me} VRAI. — Ah! c'est bien heureux! Félicite-les, alors! Embrasse-les, cajole-les, ne sont-ce pas es

filles? (*En riant sinistrement.*) Oh! oh! oh! Félicitez-les de l'heureux événement!

M. VRAI (*brusquement à M^{me} VRAI*). — Assez!... Assez, femme!... Pleure! oui, pleure, mais n'augmente pas, de ta colère impitoyable, l'horreur du désespoir où se débat notre enfant.

M^{me} VRAI. — Seigneur!... Quoi? Qu'a-t-il dit?... Est-ce à moi?

M. VRAI (*déjà redevenu doux*). — Oui, femme... reviens à toi... Reviens à nous... Si, viens! Elle est malheureuse, vois-tu!... Tu es bonne, nous le savons, et tu lui pardonneras. Femme, viens lui dire que tu lui pardonnes... Fany, embrasse ta mère, implore sa miséricorde... Que le destin qui nous envoie cette catastrophe trouve des fronts éclaircis pour essuyer ses coups, et des cœurs remontés!

M^{me} VRAI. — Jamais!

M. VRAI. — Si, si, femme!

M^{me} VRAI. — Honte, honte à vous! Ah! sang des miens!

M. VRAI. — Pardonne, mère!

M^{me} VRAI. — Vieux sang des Dhainaux!

M. VRAI. — Comment!... Pourquoi le sang?... Et pourquoi le sang des Dhainaux? Et le sang des Vrai? Sais-tu ce qu'il clame ici, holà! femme, si le tien parle si haut? Ici, femme, le sang de Vrai, lui, il s'accuse! Devant la pauvre enfant coupable, il s'avoue le plus coupable. Ici, moi, Vrai, devant toi

et elle-même, je m'accuse du crime éternel de l'indolence des pères.

FANY. — Mon père! Frappe-moi de ta main!... Ne parle plus ainsi.

M. VRAI. — Je parlerai, Fany. Mes yeux s'ouvrent. Il nous faut chercher plus haut que le fait, plus loin que le moment, puisque c'est la réalité vraie de ta faute que nous cherchons. Ah! je vois enfin! Et c'est à la clarté de ton malheur, mon enfant! Ne t'accuse plus toi-même. Ne désespère pas.

M^{me} VRAI. — Est-ce que je deviens folle?...

M. VRAI. — Ce que je veux que tu dises, ici, c'est si jamais, pour t'aider, dans l'inquiétude de ta jeunesse, dans l'ombre obscure où tâtonnait l'éveil de ta vie, si jamais je t'adressai une parole grave, une parole vraie, une parole digne de toi, de moi, de nous.

FANY (*de toutes ses forces*). — Si, père! Si, mon père, si!... Toujours tu m'as aimée, comme le père exquis, toujours, toujours...

M. VRAI. — Non, mon agneau! Non, ma Fannette! Assez de ces faiblesses que paie ensuite le plus petit! A ma honte, je le proclame! Jamais jusqu'ici je ne t'ai considérée comme une femme qui pût souffrir et voulût vivre... Agneau! Voilà! Tu étais demeurée mon agneau, mon enfantelet, ma petite Fannette! « Roumdoudoume, Colau Massin! Vos' tambeur né va nin bin!... » Hier, ne sautais-tu pas sur mes genoux? Et je caressais tes boucles, pour reculer lâchement, tous les jours, de regarder dans ton

âme, cette âme nouvelle éclore. J'avais peur, peur d'y apercevoir l'ennemi. L'ennemi des pères : La vie nouvelle des enfants. La vie nouvelle de Fany ; sa vie à elle. Non plus la mienne, réfléchie ; mais celle qui allait te prendre, toi, et t'emporter à ton destin, à toi. Ah ! aujourd'hui, elle t'a saisie. Et puisque j'ai si bien fermé les yeux, il faut que je pleure de te voir où elle t'a menée. Ah ! Fany tu es à la dérive, et tu cries que oui ; et tu prétends que je te donnai aide ?

FANY. — Père, père, père !

M. VRAI. — Quand tes yeux rougis — ah ! ah ! le père exquis ! je le comprends seulement ! — quand ton front se penchaient sur les tristes livres, et cherchaient l'énigme de l'inquiétude qui t'accablait ; quand tu pâlistais à la poursuite de la moindre clarté pour rassurer ton instinct obscurci, et ne trouvais que les scarabées, — t'ai-je pris les mains, réponds ; t'ai-je posé la tête sur ma poitrine, t'ai-je dit : « Fany, chante-moi ton rêve ? » L'ai-je fait, moi ?... Ou bien, ou bien y a-t-il ici quelqu'un qui le fit pour moi, quand je ne le faisais point, ... Fany ?... Et aujourd'hui, voilà !... Tout t'accable. Toi-même, tu te frappes... Eh bien, non, non, je ne le veux plus !

(Tout en parlant, M. VRAI est venu sur un coin du théâtre, le plus éloigné de celui où sont les deux jeunes filles, près de M^{me} VRAI. Ce qui suit prend ainsi un caractère de conversation « sous les rideaux » de l'alcôve.)

M^{me} VRAI. — Et après cela, s'il vous plaît ? où

voulez-vous en venir? Que prétendez-vous nous apprendre par ces étonnantes tirades? Que vous êtes coupable de n'avoir pas surveillé vos filles?... C'est vous qui le dites; j'en prends acte, quoique le moment soit étrangement choisi pour faire cet aveu...

M. VRAI. — Hélas, je ne l'ai pas choisi, femme...

M^{me} VRAI. — Mais tout de même je suppose que vous n'avez pas eu l'idée de me reprocher, en ma tâche de mère, aucune négligence, dites donc? Et vous n'espérez pas que, pour ma part, je souscrive à votre confession?

FANY (*qui a du moins perçu le ton de ces paroles*).
— Mère!

M. VRAI. — Je n'ai parlé que pour moi.

M^{me} VRAI. — Je l'entends bien! Et vous n'avez pas eu l'audace de croire un instant qu'il y ait eu...

M. VRAI. — Non, femme.

M^{me} VRAI. — Eh bien, alors? Quelles sornettes nouvelles, après vingt-cinq ans de légèreté et de... porcelaine, nous venez-vous servir en ce moment?

M. VRAI (*très doux et implorant*). — Femme! C'est ce que je sens, en moi, s'émouvoir devant notre enfant... Peux-tu m'en vouloir de l'exprimer...

M^{me} VRAI. — Eh! Croyez-vous, parce que vous vous frappez à présent la poitrine, diminuer la honte, la honte atroce, la honte ignominieuse du scandale où sombre votre nom? Mes enfants ont été, par moi, que je vous le proclame, élevés comme m'éleva ma mère

M. VRAI. — Chère femme, loin de moi l'indignité de croire, un instant, qu'aucun des devoirs d'une mère ait pu échapper à la plus honnête des femmes, à la plus dévouée des épouses, et d'ailleurs à la plus respectée!

M^{me} VRAI. — Je n'ai pas fini. Je dirai tout. Je dirai que mes enfants n'ont pas dans ma maison, hélas! reçu une chose, une chose que j'avais reçue, moi, dans la mienne, de ma mère et de mon père à la fois. Oui, de mon père! Et c'était l'exemple de la foi, Monsieur!

M. VRAI. — Mais vous ai-je jamais empêchées?

M^{me} VRAI. — Empêchées? Il n'aurait plus manqué que cela. Non. Mais est-il vrai que j'ai dû, dès le début de notre union, repousser l'espérance de montrer à mes enfants un père pieux?... Cela, je ne le pardonnerai jamais!

M. VRAI. — J'écoute avec respect tes paroles, chère femme. Ta tristesse m'émeut...

M^{me} VRAI. — Assez! Plus de sentiment! Des raisons!

M. VRAI. — Oui, femme, j'ai donc le reproche terrible à me faire; le reproche de n'avoir pas pu inspirer à mes filles la foi...

M^{me} VRAI. — Ah! ah!

M. VRAI. — La foi en leur père, femme; la foi en nous! Ne rejette donc pas Fany pour la faute de son père, ne lui fait pas payer la part la plus cruelle, femme!... Pardonne! Partageons. Prenons notre part de son malheur.

HENRIETTE. — Mère, pardon, pardon!

M^{me} VRAI. — Arrière tous trois! Pleurez dans les bras l'un de l'autre!... Caressez-vous! Lêchez-vous vos larmes. Moi, non, non!... (*Un moment, et après cette voix sarcastique, avec la voix dure du commandement.*) Fany!

FANY. — Mère... Oh! pitié, ne me regarde pas de ces yeux implacables! Je suis à tes pieds. J'ai péché. Pardon!

M^{me} VRAI. — Assez. Réponds-moi. Allons!... Par le reste de pudeur qui te puisse demeurer, l'homme de ça, ton amant, nomme-le!... Réponds! (*Elle lui saisit les poignets.*) Son nom, son nom, son nom! (*Elle la secoue.*)

FANY. — Oh! tu me fais mal, mère.

M^{me} VRAI. — Son nom!

FANY. — Mère, pardon...

M^{me} VRAI. — Son nom, te dis-je!

FANY. — Mère, je ne puis...

M^{me} VRAI. — Son nom!

FANY. — Tue-moi, mère. Je ne puis le dire.

M^{me} VRAI. — Obstinée diablesse, entêtée vicieuse, répondras-tu? Son nom!... Qui?... Qui, le porc? Qui, l'immonde salaud? (*Un torrent de larmes l'inonde tout à coup. Elle tombe assise.*) O Fany, ma petite Fany... Dis-moi.

FANY. — Non, ma mère. Pas mon ami, non.

M^{me} VRAI. — Mais, enfant, mon enfant, puisque vous allez vous marier... Ne vais-je pas le connaître

bientôt?... (*Ses yeux brillent, comme à une douce lueur s'allumant devant elle.*) Dans quelques jours, tu l'épouseras. Tout s'arrangera ; tout s'effacera !

M. VRAI. — Ah ! tu vois bien... femme...

M^{me} VRAI. — Dis, dis-moi son nom...

FANY. — Pitié, mère !

M^{me} VRAI. — Et quoi, tu ne peux le nommer?... Est-ce que tu ne peux l'épouser ? (*Plus haut.*) Alors, alors, c'est un homme indigne même de profiter de son horrible adresse à tromper ?

FANY. — Indigne, oui, mère !

M^{me} VRAI (*la voix redevenue dure*). — Oui, mère, oui, mère!... Mais où nous enfonces-tu, monstre ? Toucherai-je enfin le fond de cette ignoble aventure ? (*A M. VRAI.*) Vous, parlez-lui ! Que nous voyons ce que peut sur elle votre... bonté !

M. VRAI (*docile*). — Fany, est-ce possible ? Il ne peut réparer, par le mariage, la faute commise ?

FANY. — Il ne le peut, mon père, non.

M. VRAI. — Et toi, Fany, tu ne peux l'épouser ? Pourquoi ?

FANY. — Je ne l'aime plus, mon père.

M^{me} VRAI. — « Je ne l'aime plus, mon père ! » Oh!... Mais écroulez-vous donc, maison ! Ensevelissez-nous ! Assez, assez ! Toi, l'homme d'ici, tu ne tombes pas mort?... Tu gardes, là, vivante, dans tes bras, cette... cette garce ?

FANY. — Oh ! (*Elle tombe à la renverse.*)

M. VRAI (*tristement à M^{me} VRAI.*) — Femme, pour-

quoi ces mots ignobles à Fany, ma Fany! (*Montrant FANY.*) Pourquoi?... (*Abasourdi, sur un ton bizarre et enfantin.*) Oui, mais! Oui, mais!... (*Se levant tout à coup, hurlant.*) En voilà assez. A présent, silence, femme! Assez, assez. Est-ce que tu veux la tuer? Je jure que c'est fini, entends-tu?

M^{me} VRAI (*en riant sinistrement*). — Tapez-lui dans les mains! Ah! ah!... L'heureux père... Ah! oui, c'est fini!... C'est assez! C'est fini...

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

M. VRAI, FANY, HENRIETTE.

FANY a été portée sur un siège.

FANY. — Mère, pardon! Je te dirai son nom... Je te dirai tout... Ta main, mère... Où est-elle?

M. VRAI. — Fany! Reviens à toi!

FANY. — Père?... Ah! Toi!... Papa, maman! Dois-je te le dire, père, son nom?... Où est mère?... Me permets-tu de te le dire, son nom?... Mère, mère, reviens, je le dirai...

M. VRAI. — Calme-toi. Ne parle plus. A quoi bon, ce nom? Laisse tomber tout cela, mon enfant. Ta mère va revenir te pardonner.

FANY. — Père, tu en es sûr?

M. VRAI. — Elle t'aime autant que moi, tu sais. Mais autrement, d'un amour plus grave, vois-tu. Tu comprends, elle a été secouée terriblement. Elle va revenir, tu verras. Elle t'aime fort... Vois-tu, Fany, l'un est plus sage et l'autre plus doux. Plus de fruits au pommier, ma chérie; plus d'ombre au chêne. Fany, Fany... Regarde-moi; ici, tout près, mon enfant. Ne plonge pas tes yeux si loin... allons... allons... Tu me fais peur d'être si pâle.

FANY. — « L'un est plus sage... et l'autre est plus doux... » Ah! Père! Je sais que ce n'est pas fini de souffrir. Il y aura encore à souffrir... pour nous, père...

M. VRAI. — Oh! mon enfant!

FANY (*serrant, de ses mains, ses flancs, avec une expression subite de douleur*). — Père, quelque chose me frappe. J'ai mal, j'ai bien mal!... Oh, qu'est-ce que c'est, père? Henriette?... As-tu déjà souffert cela?... Oh! oh! (*ses traits s'apaisent*).

HENRIETTE. — Voilà, voilà... C'est fini, ma chérie... C'est passé, ma chérie... (*Elle lui prépare un verre d'eau.*) Bois un peu.

FANY. — C'est fini; cela m'a fait fort mal... Merci...

M. VRAI. — Tu me tires le cœur en parlant de cette voix... Fannette... Fannette...

HENRIETTE. — Souris-nous, Fany.

M. VRAI. — Courage! Ils reviendront nos beaux jours! Tu verras.

FANY. — Mère ne se montre pas... Où est-elle?

M. VRAI. — Et tu seras de nouveau notre petite fille bien heureuse pour toujours.

FANY. — Pauvre père! Il faudra quelque temps, tu sais!... Il y a des larmes, encore, tu sais!... Tu m'aimes... Ma mère aussi m'aime, puisqu'elle me gronde; et Henriette, Henriette... Je ferai tout ce que vous me direz. Tenez, voici mes mains... (*Vivement.*) Oh! oh!... qu'y a-t-il? Tenez-moi! Je sens quelque chose qui frappe mon cœur! Mes bien-aimés, ne m'abandonnez pas! (*Expression d'une vive douleur sur ses traits.*)

SCÈNE VIII.

Les mêmes, CATHERINE.

A ce moment, résonne le timbre de la porte de la rue.
Silence de l'attente.

CATHERINE (*en ouragan, un carton de visite à la main, qu'elle brandit*). — Ah! bien... En voilà une, celle-là!... C'est lui!... Lui!

M. VRAI (*lisant la carte*). — Je ne sais ce que tu veux dire, Catherine. Qui est là?... Le docteur... Émile Wilmaux? (*Mouvements de FANY et HENRIETTE, vers qui CATHERINE se tourne, d'une pièce, lourde comme une tour.*) Mais que nous veut le docteur Wilmaux? Et en ce moment, bon Dieu?

HENRIETTE (*saisissant la main de sa sœur*). — Fany, non, non.

FANY (*à sa sœur*). — Si! Il est venu, qu'il entre... (*A son père.*) Père, je t'assure, je suis mieux. M. Wilmaux peut avoir quelque chose à nous dire? Qui sait, mon père?

M. VRAI. — Ha, pour ça, non! Voyons! Je puis bien n'être qu'à toi, aujourd'hui, mon enfant, et refuser cette visite?

FANY. — Fais-le monter, Catherine! (*CATHERINE sort.*)

SCÈNE IX.

M. VRAI, FANY, HENRIETTE, ÉMILE
WILMAUX.

Entre WILMAUX, habillé de noir mat, cravaté de blanc, trop
« docteur en médecine » et composé.

WILMAUX (*saluant*). — M. Vrai!... Mesdemoiselles!

M. VRAI. — Ah! mais c'est Wilmaux?

(*FANY et HENRIETTE s'inclinent, de leur place. Et c'est FANY qui salue le plus bas.*)

M. VRAI (*continuant*). — Heureux de vous voir, docteur! Hé! figurez-vous que, sur votre carte, le titre de votre profession m'empêchait — oh, un instant! — de vous reconnaître!... Quel plaisir?

(Comme WILMAUX passe plusieurs fois sa langue sur ses lèvres sans prononcer une parole distincte, M. VRAI se croit obligé de continuer cahin-caha.) Vous êtes de passage à Bruxelles?... (Il se lève brusquement.) Excusez-moi.. Fany souffrante...

WILMAUX. — Mais, c'est ce dont je m'aperçois, Monsieur! (D'un mouvement délibéré et professionnel, il s'incline.) Mademoiselle... Ne puis-je vous être utile, mademoiselle?

M. VRAI. — Mais c'est vrai! Nous avons un docteur dans la chambre, mes petites. Hé, hé, nous pouvons lui chiper une consultation, Fany?

WILMAUX (à FANY). — Daignez m'excuser, Mademoiselle. Quelle que soit mon envie de vous entretenir, je craindrais d'être importun... à présent... tout à fait...

FANY. — Restez, je vous prie, Monsieur. (Plus bas et à lui directement.) Restez!... (A son père.) Père, je me sens tout à fait bien!

WILMAUX. — N'est-ce pas Termoor, le médecin de votre famille, M. Vrai? A-t-il vu déjà Mademoiselle?

M. VRAI. — Oui, il nous quitte. (A FANY.) Rappelle-toi que, sans se montrer inquiet, il te recommande instamment le repos, mon enfant. Obéis-lui, crois-moi. M. Wilmaux t'excusera... si tu te retires, n'est-ce pas, docteur?

WILMAUX. — Je vous en prie, Mademoiselle, ménagez-vous.

FANY. — Le repos? (*Gravement.*) J'y vais, mon père. (*A WILMAUX.*) Monsieur, à cette force qui vous conduisait ici aujourd'hui, j'ai moi-même déjà obéi. (*Montrant son père.*) J'ai tout révélé.

WILMAUX. — Fany?

M. VRAI. — Quoi?... Monsieur?... Fany? Qu'as-tu dit? Que m'as-tu dit?

HENRIETTE (*vivement*). — Père, pour l'amour d'elle, viens, suis-moi, retirons-nous. (*Elle le prend par le bras.*)

M. VRAI (*son visage s'éclaire d'une lueur. Il comprend, ses yeux brillent d'une colère terrible. Mais, comme il fait un pas en avant, ses regards rencontrent ceux de Fany, et il se calme à l'instant.*) Je te suis, Henriette!... (*Ils sortent ensemble.*)

SCENE X.

FANY, WILMAUX.

WILMAUX. — Que s'est-il passé, au nom de Dieu?

FANY (*souriant à son désarroi malgré elle*). — Ce qu'il s'est passé, au nom de Dieu? Oh! rien du tout, au nom de Dieu, Monsieur.

WILMAUX. — Fany, est-ce vous que je retrouve, est-ce enfin toi? (*Sur un geste de protestation de la jeune fille.*) Vous?... Vous avez souffert?... Ma

lettre... Oh! Je viens vous la redemander, cette lettre affreuse, et la désavouer à vos genoux Je ne l'ai jamais pensée. Et si les mots ont vraiment un sens, non, je ne l'ai pas écrite, Fany... Rendez-moi cette lettre, je vous en supplie. J'implore à genoux le pardon de mon offense.

FANY. — Relevez-vous!

WILMAUX. — Non, laissez-moi ici, fidèle à jamais, vous suppliant d'accepter mes excuses, de toute mon âme... Fany... C'est moi... Ton ami... Dis-moi... Ne me reconnais-tu pas, Fany?... Tu me pardonnes, dis, n'est-ce pas? Peut-on ne point pardonner, Fany, à celui qu'on aime, à celui qu'on a aimé?

FANY (*se souvenant de la scène qu'elle a subie, il y a quelques minutes, et riant*). Ah! ah! ah! Vous croyez donc vraiment qu'on se pardonne toujours?... Moi, je voudrais bien. .

WILMAUX. — Ah! tu m'excuses. (*Il s'avance, mais un geste brusque et impérieux de FANY le cloue à distance.*) Fany?... Ah! Je le vois, je t'ai fait souffrir par ma... légèreté. C'est juste, tu me tiens rigueur... Que s'est-il passé, Fany?...

FANY. — J'ai révélé mes relations avec vous.

WILMAUX. — Et tu leur as tout dit, Fany? Tout, Fany?

FANY. — Tout, tout, tout! Et avec quelle volupté. Ah! comme un noyé remonte à la surface de l'eau, et crie, et revoit le ciel après avoir mordu la vase...

WILMAUX. — Voyons, c'est... c'est une plaisan-

terie? Tu veux rire! Tu te moques! Certes, je l'ai mérité. Tu me fais payer ma sottise.. Mais pourquoi aurais-tu confessé nos secrets à tes parents?... Ma chérie, entre nous n'y a-t-il pas de douces choses qui ne sont qu'à nous?... (*Un vague sourire, peu rassuré d'ailleurs.*)

FANY. — Assez, Monsieur. J'ai appris à mon père ma position... Mon Dieu, relevez-vous donc, que je ne voie pas ainsi votre visage tendu... Est-ce que vous comprenez? Ma position.

WILMAUX. — Oh! Serais-tu?... Seriez-vous?...

FANY. — Oui... et figurez-vous que mon amant m'a abandonnée parce que les ronces de la vie auraient pu me blesser!...

WILMAUX. — Pitié, Fany!... Et vous avez dit cela?... Que vous êtes?... (*Se reprenant.*) Notre amour?... Notre cher secret?

FANY. — Secret de chair, oui. Et voyez la merveille, du fait de leur avoir découvert ce fameux secret, je n'ai plus de secret! Bah! Que vous êtes pâle!

WILMAUX. — C'est incompréhensible, cela! C'est fou!... Dans quel but auriez-vous divulgué des choses qui étaient nôtres autant que notre sang?

FANY. — Par exemple, pour qu'elles ne fussent plus nôtres, tiens! Et pour séparer nos sangs!...

WILMAUX. — Que veux-tu dire?... Pour séparer nos sangs? Ne suis-je pas à toi? C'est ton ami, Fany... Fany. (*A voix basse.*) C'est ton amant qui est à tes pieds.

FANY. — Eh bien, relevez-vous donc, puisque j'ai crié tout cela !

WILMAUX. — Ah ! ah ! Je comprends, je comprends...

FANY. — Bon Dieu, est-ce vrai, enfin ?

WILMAUX. — J'ai mérité cette vengeance. Ah ! cette lettre stupide, tu me la fais payer. C'est bien. Mais à présent que je la renie et que je t'offre un cœur plein d'amour et de dévouement pour l'avenir... N'est-ce pas tu me pardonnes?... Voilà, voilà!... Ce secret connu n'a plus d'importance... Tu es ma femme, n'est-ce pas, Fany ?

FANY. — Sornettes !

WILMAUX. — Si, si tu l'es. Je t'aime. Ah ! si tu savais comme la seule idée de te perdre a secoué mon cœur, ces jours derniers ! Fany, crois-moi ! Nous sommes enfin réunis pour goûter le bonheur.

FANY. — Non ! Ce n'est plus celle que vous avez quittée que vous retrouvez.

WILMAUX. — Pardonne-moi ! Oublie... Je suis si heureux près de toi.

FANY. — Enfant ! Et comme vous oubliez vite ! Vous voilà refleuris, ma parole ! Mais pour moi, notre passé à deux, il n'est que cendres.

WILMAUX. — Je n'aime que vous. Oublions cette minute atroce où je vous écrivis.

FANY. — Mon bonheur est remonté bien plus loin.

WILMAUX. — Plus loin, ton bonheur ?

FANY. — Ma vérité, ni mon espoir ne sont plus en vous. Laissez-moi.

WILMAUX. — Vérité... espoir... Mais le bonheur, Fany ?

FANY. — Plus loin, vous dis-je. Laissez-moi. J'avais cru perdre la joie, et je vous haïssais. A présent je la vois qui remonte au loin ce petit visage qu'on ne reconnaît pas toujours dans la foule ! Hélas, ma joie d'aujourd'hui, vous êtes comme une pauvre petite lueur de lampe à l'aurore.

WILMAUX. — Mais, mais, alors, alors, tu ne m'aimes plus ? Tu me repousses ?

FANY. — Oui, allez-vous-en. Je ne méprise personne. Mais j'ai trop souffert...

WILMAUX. — Ho, ho ! Un moment. Ma tête éclate. C'est terrible.

FANY. — Ça passera.

WILMAUX. — Vois, j'étais revenu... Vois !... Mais c'est fou, Fany, puisque je me repens... C'est impossible. Tu ne peux te venger si cruellement.

FANY. — Je n'ai jamais pensé à la vengeance.

WILMAUX. — Reviens, je suis ton ami. Fany, celui à qui tu donnas ta jeunesse. Souviens-toi !

FANY. — Ma jeunesse ! Parlez-vous d'une fillette, la petite qui croyait au plaisir et qui déjà a pleuré tout son corps ? Jeunesse !

WILMAUX. — Voyons, c'est une atroce comédie. Je te quittes quelques semaines. Je reviens. Et tu dis que tu ne m'aimes plus... Assez, assez, voyons !

FANY. — Assez ! oui. J'ai donc l'air d'une qui joue, Monsieur ?

WILMAUX. — Fany, oublies-tu ce que tu révélas à ton père...

FANY. — Et mère, et mère !

WILMAUX. — Oublies-tu notre amour, notre... notre union ? Ton corps, Fany, dans ton corps, Fany, qui fut mien, Fany, Fany, notre amour vit.

FANY. — Quel amour ?

WILMAUX. — Tu l'as dit. Ce qui va naître de toi, de moi, et qui vit déjà. Fany, cette existence nouvelle ne me donne-t-elle donc aucun droit sur ton cœur ?

FANY. — Droit, de droit ? Halte ! Non, je ne marche plus de ce côté ! Mon droit, c'est moi. Fany n'est pas votre droit.

WILMAUX. — Tu t'étais donnée.

FANY. — Je me reprends. Et après ? Avez-vous un instant souffert pour moi, ce que j'ai souffert ?

WILMAUX. — J'arrive... Je prendrai ma part de ta douleur.

FANY. — Il est trop tard. Je ne souffre plus du passé. Et c'est pourquoi mon droit, le torrent de vérités et de conscience qui a jailli de ma douleur, c'est moi toute seule. Ah ! ah ! Alors vous espériez donc que mon bonheur nouveau, s'il vient ; celui qui va éclore, ce serait à vous ?... Ce n'est pas vous ! Ce n'est pas vous ! Partez ! Une seule chose vous était due et je vous l'ai donnée : ma pensée véridique. La voilà, car je ne suis pas votre ennemie et mon soleil

peut bien vous éclairer aussi. Au large ! J'ai dépassé l'angoisse. Voici que j'ai les larmes. Eh bien, ça m'est égal ! Vienne demain la douleur. Je souffrirai, je souffrirai. Et puis ce sera le ciel clair. Et ma vie est à moi.

WILMAUX (*tristement*). — Vous m'aviez pourtant donné votre parole, Fany ?

FANY. — Qui parle ici de serment ? Est-ce vous, mon prince ? Vous vous êtes bien fait attendre !

WILMAUX. — Ecrasez-moi... Foulez-moi.

FANY. — Vous souffrez. Et vous ne savez pas ce que vous dites. Mais je ne puis par pitié vous permettre désormais d'arrêter ma vie à votre vie.

WILMAUX. — Vous, pitié ? Vous n'avez que de l'orgueil.

FANY. — Et quand il en serait ainsi ? Mais non, vous vous trompez en cela aussi. Ne croyez plus me prendre avec des mots. Séparons-nous sans haine.

WILMAUX. — Mais c'est de la folie, Fany ! Et le fruit ?

FANY. — Vous voulez dire l'enfant ? Pourquoi dites-vous le fruit ? N'avez-vous pas encore fini, bon Dieu, de vouloir lier Fany par des choses qui ne sont point Fany ?

WILMAUX. — C'est votre chair...

FANY. — Voilà, cela aussi je vous l'avouerai. Il y a beaucoup de choses en moi que j'aime mieux que lui. Suis-je un monstre !... Vous ne savez pas cela, vous ? Mais quand on est petite fille on croit souvent

qu'il vous arrive sur le corps des choses uniques et monstrueuses.

WILMAUX. — Une mère qui n'aime pas son enfant, oui, je dis que c'est un monstre.

FANY. — Mon enfant ? Mais quel enfant ? Je n'ai pas d'enfant, moi... Que chantez-vous là. Enfant, ce n'est qu'un mot. Cela changera sans doute. Mais d'ici là, je n'ai plus peur des monstres. Aujourd'hui, je n'ai que ma chère âme en peine, unique, d'une pièce. Je n'aime que moi.

WILMAUX. — C'est du cynisme !

FANY. — Et vos cheveux s'en dressent d'horreur ? Allez, et ne le répétez pas !

WILMAUX. — C'est de la folie !

FANY. — C'est vrai ! Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Rien. C'étaient des folies, temps passé, puisque je ne souffre plus. Hein, comme mes bras s'étendent bien. (*Elle allonge les bras, contracte ses doigts en griffes.*) Oui je suis folle de vivre. Folle de tristesse, il y a un moment, folle d'une joie secrète, je ne sais pourquoi encore.

WILMAUX. — Tu vois, tu vois bien ! Fany, laisse-moi...

FANY. — Arrière, non.

WILMAUX. — Ah ! quelqu'un s'est glissé entre nous... un autre... Vous me bernez. Vous aimez ailleurs. Fany, revenez-moi.

FANY. — Est-ce qu'on peut revenir ?

WILMAUX. — Je t'aimerai, j'aurai soin...

FANY (*l'interrompant*). — Soin? Merci bien! Mais l'aurore ne vient pas comme on allume une veilleuse, au lit d'un malade dans une chambre fétide! L'aurore pique! Rendormez-vous! Son vent est glacé. Restez à l'abri du vent des montagnes, vif et cruel.

WILMAUX. — Cruelle! Confiance, innocence, vous n'avez donc plus rien?

FANY. — Illusion! Innocence, confiance, des mots! Qu'ils nous ont longtemps engourdis à l'attache, ces fantômes de néant! Enfin voici l'aurore et sa lumière nouvelle, qui fait pâlir le fard de ces mots sans vie. Et que vous nous en contez, les hommes! Même à votre bras, le bandeau sur les yeux, aurai-je été autre chose qu'une aveugle?... Mon bandeau est tombé. Laissez-moi passer.

WILMAUX. — C'est vous qui vous payez de mots.

FANY. — N'est-ce pas? J'invente toutes ces fariboles et vous ne savez de rien! Est-ce que les Chinois savent encore pourquoi ils tordent le pied de leurs femmes? Ah! ah! ah! docteur, le savez-vous, vous!

WILMAUX. — Impudente... Les choses les plus saintes!

FANY (*riant aux éclats*). — Les cuisses des Chinoises! Vous allez me faire éclater de rire. Appelez-moi encore impudente. Car sur moi, je vous jure que je ne verserai plus une larme! Adieu!

WILMAUX. — Sans remords?

FANY. — Des remords? Quand la vie fond sur moi comme un vol de cygnes blancs et sauvages? Allons! La paix soit avec vous. Adieu.

WILMAUX. — Et vous croyez goûter la paix?

FANY. — J'ai dit : avec vous ! Qui vous dit que je désire la paix, moi, pour moi ? Allez ! Dites vos prières, si vous voulez pour la petite femme, Fany, qui veut marcher encore plus loin et goûter à beaucoup de choses, et tant de joies !

WILMAUX. — Nous verrons, nous verrons plus tard...

FANY. (*Avec une grimace comique.*) — Hou ! Le Gasse... L'oiseau de mort ! (*Sérieuse.*) Eh bien, même ces bonheurs tristes, je les veux savourer ?

WILMAUX. — Malheureuse ! Où allez-vous ? En me repoussant, savez-vous que vous vous rejetez de la société ? Prenez garde, le monde vous guette !

FANY. — Adieu. Je vous répète que vos mots magiques ne me font plus peur.

WILMAUX. — Fany ! (*Il veut la saisir, elle est loin déjà dans la pièce en riant haut.*)

(*WILMAUX tombe assis sur une chaise dans l'attitude un peu étalée d'une douleur profonde. FANY est encore toute étincelante et souriante quand la porte du palier s'ouvre et entre M^{me} VRAI.*)

SCÈNE XI.

FANY. — M^{me} VRAI. — WILMAUX.

M^{me} VRAI (*qui a entendu le rire.*) — Alors, on s'amuse ici ? (*A percevant WILMAUX affolé.*) Vous ?...

Vous ici, Monsieur? (A FANY.) Et toi?... Et tu ris? (A WILMAUX.) Comment osez-vous vous présenter à mes yeux... Me narguer tous deux?

WILMAUX. — Madame daignez m'écouter. Madame ayez pitié.

M^{me} VRAI. — Ah! lui aussi, pitié? Je ne vous exprimerai pas l'horreur que j'éprouve à me voir obligée d'acquiescer à un projet d'union établi sur pareille horreur! Je ne vous pardonne rien. (*Montrant FANY.*) Puisse l'avenir ne pas vous faire payer à vous deux par des larmes de sang (*vers WILMAUX*), à vous la méconnaissance aussi scandaleuse de tous les devoirs de l'hospitalité; à vous (*vers FANY*) des premiers sentiments de votre sexe!... Mon cœur est brisé. Comment pourrait-il pardonner? Allez donc ensemble! N'attendez jamais de moi, un geste, une parole. Je suis morte. Partez, vous deux que rien n'a bénis. Allez, puisqu'il le faut! Que la honte de ma maison du moins reste secrète!

WILMAUX. — Madame à force de respectueuse soumission je n'aurais certes pas désespéré de vous faire accueillir l'expression de mon repentir! Mais Fany me repousse. Elle refuse d'accepter ma main.

M^{me} VRAI. — Elle refuse? Elle refuse... Quoi

FANY. — Je refuse de devenir sa femme.

M^{me} VRAI. — Tais-toi, folle... Mais qu'as-tu dit? Qu'as-tu dit?

WILMAUX. — Elle refuse ma main?

M^{me} VRAI (*les deux bras levés, chancelant comme*

si la commotion l'allait renverser, à FANY.) Misérable! (*S'approchant de sa fille, elle lui saisit, à deux mains, le cou et les cheveux, qui se dénouent; et elle la secoue comme pour l'étrangler.*) Parle. (FANY *râle.*) Vide enfin l'égout de ton cœur!... Mais, mais que nous veux-tu?... De quoi te venges-tu?... Que t'avons-nous fait?... Et que me reproche Dieu, par un tel châtement?

FANY. — Mère, je t'en supplie. Ne m'accuse pas d'obstination avant de m'avoir entendue. (*Se mettant à genoux.*) Je suis prête à souffrir. Mère, je suis ton enfant respectueuse et docile. Ne me maudis pas sans me comprendre!

M^{me} VRAI. — Te comprendre?

FANY. — Du moins, mère, songe à ce qui animait ton cœur à vingt ans, à cet espoir...

M^{me} VRAI. — Ma jeunesse? Mes vingt ans?

FANY. — Vois, mère, je demeure à genoux pour t'adresser ces paroles... Ah! je ne compare pas ma jeunesse à la tienne.

M^{me} VRAI. — Tais-toi, folle!

FANY. — Cependant, pense que mon cœur vit, si misérable qu'il soit, mère; comme le tien vivait, mère. Ce sont deux cœurs, mère chérie!

M^{me} VRAI. — Infâme, tais-toi!

FANY. — Pardonne-moi de te l'avoir dit.

M^{me} VRAI. — Obéis donc?

FANY. — Mère, je te supplie de croire qu'aucun orgueil ne raidit ma volonté devnat toi. Mais je ne

puis, vois-tu, je ne puis, je ne puis l'épouser. Laisse-moi vivre... Mère, laisse-moi vivre...

M^{me} VRAI. — Il le faut! Il le faut! Prends sa main.

FANY. — Mère, je ne puis.

M^{me} VRAI. — Ho! ho! ho!

(*Ces cris attirent M. VRAI et HENRIETTE qui entrent.*)

SCÈNE XII.

M. et M^{me} VRAI, FANY, HENRIETTE
WILMAUX.

M. VRAI. — Des cris, mon Dieu? Encore des cris!

M^{me} VRAI (*la main sur FANY*). — Là, là! Elle refuse! A l'horreur sans nom, elle en rajoute!

(*Dans le lourd silence qui suit ces paroles,
HENRIETTE sans hésitation va à FANY.*)

M. VRAI (*affalé sur un siège, le col pendant, vieilli, défait.*) Hélas!

M^{me} VRAI. — Vas-y! Toi aussi, pleurniche! Ah! quand donc lèveras-tu la tête? Et quand finiras-tu de dormir, puisque l'on n'a pas encore frappé fort assez pour t'éveiller? Prendras-tu enfin l'attitude d'un père contre l'obstinée? (*Silence de M. VRAI.*) Définitivement reprendras-tu l'honneur de la maison dans ta

main de père? (*Silence.*) Rien! Alors, c'est la faillite du chef de famille après la débauche de l'enfant? Alors, sur le fumier de la maison Vrai, ce sera celui (*montrant WILMAUX*), celui qui devait paraître le plus vil, l'étranger trompeur et larron de fille qui aura gardé le dernier quelque lueur de conscience!

WILMAUX. — Madame, je suis prêt à tout.

FANY (*à HENRIETTE*). — Sœur, excuse-moi de te déchirer de mon atroce fardeau.

M^{me} VRAI. — Atroce fardeau! Tu t'en avises donc, butée? Ah! mon enfant, Fany, reviens à moi! Obéis à ta mère qui veut réparer ton honneur et racheter ton crime. Écoute toi toi-même, Fany. Atroce fardeau, tu l'as dit. Et nous offrons de t'en décharger. Tout sera oublié. Laisse-nous faire. Laisse-toi faire...

FANY. — Oublié, mère? Tout serait déjà oublié?... Déjà tant de larmes séchées, mère?

M^{me} VRAI. — Oui, puisque par ce mariage tu ré pares, tu ré pares plus ou moins ta faute aux yeux du monde. Et, dès lors, c'est l'oubli.

FANY. — Oublier! Réparer! (*Tombant à genoux.*) Je crois de tout mon cœur, mère, que tu prononces ces mots dans la bonté de ton âme. Et c'est le mien qui te répond, véridiquement; je te conjure de le croire... Mère, je ne puis oublier. Laisse-moi donc refuser cette réparation qui à mes yeux ne répare rien du tout... Mère, mère, laisse-moi vivre...

M^{me} VRAI. — Vivre en paix, c'est ce que nous t'offrons...

FANY. — Ma vie, mère! Laisse-moi vivre ma vie, mère.

M^{me} VRAI. — Une vie nouvelle, nous te l'ouvrons, lavée de la faute, accepte-la.

FANY. — Cette vie-là, c'est la mort pour moi... Je ne puis... Non!

M^{me} VRAI. — Arrière!

FANY. — Vous m'avez mise au monde. Tuez-moi! Mais ma liberté, elle est à moi, et mon cœur.

M^{me} VRAI (*marchant sur FANY*). — Va-t'en... Loin de moi!... Va-t'en.

FANY (*toujours à genoux*). — Mère. (*Elle tombe évanouie.*)

M. VRAI. — Mère, grâce!

WILMAUX. — Pitié, Madame.

M^{me} VRAI (*à M. VRAI*). — Je m'y attendais. Je reste donc seul sous ce toit ruiné! Laisse-moi donc aussi, toi!

M. VRAI. — Pitié, pitié! (*Après avoir regardé un instant FANY.*) Mais, mais c'est qu'elle est morte. (*Il se jette sur l'enfant et ne s'occupe que d'elle.*)

M^{me} VRAI. — Pouah! Est-ce ainsi qu'on meurt? Hommes, lâches que vous êtes, à quoi reconnaissez-vous un cœur brisé? (*Elle sort en sanglotant.*)

M. VRAI (*à WILMAUX, avec une douceur étrange.*) — Vous n'êtes pas tout seul l'auteur d'un mal si grand, vous savez, mon garçon... Oh! oh! Je vois... je vois!... Je vous plains! (*On dirait qu'il chante.*) Fany! Fany!...

WILMAUX (*encouragé*). — Ah! Monsieur, ah!...

M. VRAI (*l'interrompant un doigt sur les lèvres*).
— Chût... Non, Monsieur!... Non! Adieu!...

WILMAUX (*montrant FANY*). — Elle revient à elle. (*Sur un signe de M. VRAI, subitement.*) Adieu, adieu! (*Il sort l'air grave, doux et consolé.*)

M. VRAI. — Courage Henriette! Ses lèvres tremblent. (*Montrant FANY.*) Elle vit, elle vit, elle est à nous. Henriette, vois comme elle est belle!

HENRIETTE. — Le sang revient à ses joues. Comme elle est belle!... Chût... Parlons doucement... Fany, Fany? (*A l'oreille de M. VRAI.*) Pauvre mère, seule...

M. VRAI. — Ah! je revis... Je n'ai plus peur... Non, non, mon enfant, ta mère n'est plus seule. C'est un jour nouveau qui se lève pour nous tous... (*Il va à la porte et crie dans le corridor.*) Mère, reviens, elle vit, elle vit! (*Silence. Une porte se ferme lourdement au loin.*) Elle est partie...



TROISIÈME JOURNÉE.

Au commencement de l'août suivant, un dimanche, à Landelies.

Au bord de la Sambre, sur la crête abrupte des roches violettes. La vieille maison paternelle où FANY est venue se relever de ses couches, dès avril. La scène représente une grande chambre, genre « hall », où toutes les autres pièces de la maison communiquent. Au fond, la porte, entre un escalier montant aux chambres à coucher et une fenêtre sur le jardin. A droite, la salle à manger. A gauche, la cuisine de CATHERINE. Peu de meubles, et très simples, et pas un bibelot ni un bout de papier. Il est dix heures du matin. Par les vitrages, on aperçoit, au loin, les collines doucement sinueuses de la vallée, couvertes de bois; et le ciel très bleu. Vacarme d'oiseaux qui fait résonner la maison. La verdure et le soleil emplissent tout.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE.

CATHERINE (*qui rentre du village avec son panier, dénoue les brides de son bonnet*). — Puh!... le soleil tape déjà. J'ai marché vite... Je ne les devance que d'un peu. Heureusement qu'elles ont pris, en

sortant de la messe, par la côte de Montigny; hé, pour voir les bateaux et les trains passer, mes fillettes! (*Regardant par la fenêtre, devant elles.*) Les voilà, les voilà! Henriette sourit... Fany sourit... (*Son visage s'éclaire.*) Ah! ça va bien!... Ça va bien!... Ah! riez donc, mes petites... Il est temps... Le malheur ne peut toujours nous serrer la gorge... (*Elle regarde de nouveau.*) Elles sourient encore, elles sourient à deux... Comment va-t-elle se sentir de cette promenade, la première depuis trois mois?... Si je courais au-devant d'elles avec une chaise?... Mais non... Elle aime mieux qu'on ne la voie pas...

SCÈNE II.

FANY, HENRIETTE, CATHERINE.

Entrent, vêtues de vêtements de deuil très simples et légers, FANY et HENRIETTE. FANY a, dans la main, une poignée d'épis de froment mûrs.

HENRIETTE (à FANY). — Ici, assieds-toi...

FANY. — Ah! que je suis lasse!

HENRIETTE. — Mon Dieu, n'avons-nous pas trop marché?

CATHERINE. — Bonjour, Mesdemoiselles. Avez-vous fait une bonne promenade?

FANY. — Oh! oui, Catherine! Et nous t'avons

vue, ton panier sous le bras, gravir la côte au pas de course, en plein soleil... Tu sais, si c'est pour préparer le dîner que tu te mets dans des états pareils, j'aime mieux ne manger que du pain et du lait, Catherine.

CATHERINE. — Bah! bah!... Et moi, je vous ai aperçues, Mesdemoiselles, sortant de l'église. Vous avez fait le détour?... Que vous devez être fatiguées!... Voulez-vous un peu de vin de Kola?

FANY. — Ah! pouah! plus de drogue! Laisse-moi le goût de l'air des champs!... Si Henriette ne s'était sentie trop lasse, j'aurais voulu marcher encore...

CATHERINE. — Ah, oui! courir, faire aller ses jambes, ça repose, n'est-ce pas?

HENRIETTE. — Oui, ma bonne Catherine! Je connais ta façon de te reposer. Aussi, ne va pas te mettre en quatre, maintenant, devant tes fourneaux, jusque midi, sous prétexte de te rafraîchir de ta course au soleil!

FANY. — Un pot de lait caillé, des groseilles rouges, et nous dînerons.

CATHERINE. — Tututte! C'est fête. Je mets tous mes feux en train. Vous ne direz plus que j'ai tort à l'heure de la soupe.

HENRIETTE. — Catherine sent le dimanche à sa façon, que veux-tu, ma chérie! Une fois la semaine, il faut que le visage lui flambe sur les casseroles. C'est le jour saint, alors! Sinon, non! (CATHERINE sort.)

SCÈNE III.

FANY, HENRIETTE.

FANY. — Oh! oui, c'est fête, aujourd'hui, sœur... Ce beau dimanche d'été. Ah! vois cette colline boisée, de l'autre côté de la rivière! A-t-elle jamais été si violette sous le ciel si bleu? Et la lumière d'un si beau jour? (*Elle pousse un soupir.*) Sœur, que c'est bon de vivre dans la lumière! (*Elle lève la tête, enfonce la nuque dans les épaules, en extase. Deux larmes coulent sur ses joues qui rient.*)

HENRIETTE (*lui serrant le cou, à deux mains*). — Plus de larmes, ma chérie!... Que j'ai de bonheur à te revoir ainsi revivre!... Ah! ma Fany des anciens jours revient! Et je ressaisis le sourire de notre enfance sur tes lèvres!

FANY (*à voix basse*). — Sourire de notre enfance!... Je ne te l'ai pas dit encore, Henriette: j'ai fait un rêve, cette nuit...

HENRIETTE. — Un rêve?

FANY. — J'ai vu mère... Je lui ai parlé.

HENRIETTE. — Mère? (*Lui saisissant les deux mains.*) Où, Fany, où?...

FANY. — Nous étions au fond du petit jardin, là-bas, assises sous le berceau de vignes. Et je me voyais moi-même, comprends-tu, gamine, les joues maigres, les mains longues, vêtue d'un sarreau de toile. Mère me dit: Quand j'étais fillette, je venais ainsi que tu

viens à présent, regarder comme toi ma mère coudre sur ce vieux banc de mousses où nous sommes. A chaque fois, avant de me laisser retourner à mes jeux, elle me priait de chanter la chanson de la *Claire Fontaine*. « Fany, me dit ma mère, chante aussi cette chanson de toutes les mères de notre sang qui sont sous la terre... « Les morts, » ajouta-t-elle, « les morts aiment les fleurs et les chants ». Cette nuit, celle dont le désespoir fut plus fort que la vie par ma faute ma mère m'a demandé de chanter! »

HENRIETTE. — Ah! pourquoi les morts voudraient-ils des larmes sans fin?

FANY. — Au bout du jardin de mon rêve, régnait, sous la tonnelle, une lumière perlée semblable à celle de l'aurore des jours d'été. La Sambre coulait à nos pieds, luisante et boursouflée entre ses berges de prairies. J'allai te donner la main, sœur; et me tournant vers notre mère pour lui sourire, nos six yeux brillaient. Je chantai la chanson de son aïeule, que nous avons tant chantée, jadis :

Petit oiseau de la claire fontaine...

Ma voix, en sortant de ma poitrine, par un prodige du songe, devenait une sorte d'écharpe de soie légère qui montait en tremblant et s'arrondissait à la voûte du ciel. Ainsi, je chantais du ciel; et en dormant, je me sentais secouée par le chant de mon rêve. Je m'éveillai, tant mon cœur battait. C'était le matin. Un oiseau gazouillait sur la pierre de ma fenêtre entr'ouverte. La mousseline de mes rideaux me cares-

sait les joues. J'étais inondée d'une sensation de bonheur immense...

HENRIETTE. — Et c'était aujourd'hui?

FANY. — C'était aujourd'hui! Et c'est à cause de mon rêve, sœur, que je voulus faire, ce matin, la promenade du village.

HENRIETTE. — Quelle joie!... Toi qui, depuis des semaines, n'avais plus consenti à sortir de ton isolement et de ton abattement, comme tu me le demandais avec des yeux brillants de désir!

FANY. — C'est que j'étais dans l'attente d'une douce chose que je n'aurais pu nommer. Je sentais qu'il me fallait, pour conquérir cette chose, suivre une dernière fois ces sentiers des collines et des roches lilas où avait couru la jeunesse de ma mère, et où j'avais, moi, tant de jours, traîné mon égarement, ma souffrance, mon incertitude. Un de ces espoirs puissants comme en suscitent les songes, cependant encore si secret, si vacillant lui-même que je n'osais t'en entretenir, me murmurait l'ordre mystérieux de tenter un geste d'allégresse! Il me sommait de m'aider, de m'aider moi-même...

HENRIETTE. — Ah! jour béni où tu fis ce geste!

FANY. — Ce n'est pas toi qui m'accuseras d'impiété, je le sais bien! Ce geste, je le fis. Mes liens tombèrent.

HENRIETTE. — Tes liens tombèrent?

FANY. — C'était à ton bras que je marchais : Nous allâmes vers le village et le chant des cloches

pour la messe du matin nous accompagnait... Que les prairies étaient belles, où nous passions! Comme la rivière scintillait d'une joie vive! Les feuilles aux branches, et les fleurs à terre, étaient de petits êtres naïfs et si doux!... Au pays de notre père, dans l'horizon où s'éveilla sa vie, comme ces choses suscitaient des accents directs et éloquents!

HENRIETTE. — Fany, tu avais retrouvé ta source!

FANY. — Enfermée hier encore, dans ma réflexion solitaire, voilà que je me sentais, ce matin, à chaque pas nouveau, gagnée d'une plus cordiale et riche confiance en moi et en tout. Comme par un prodige, ma chérie, je me trouvais délivrée du charme maladif de la crainte et de... ô Henriette!... de la fièvre du remords!

HENRIETTE. — Enfin, tu n'étais plus la morne ennemie de toi-même, Fany, tu reprenais la force au sein de ta race.

FANY. — Au lait de toute la race, oui!... Car cette terre dure et rocheuse; ces « pâchis » de pommiers; et la rivière, cette Sambre amie au cours lent et sinueux; et, sur ces côtes boisées de bouleaux, ces maisonnettes de pierres bleues, oui, c'était leur berceau depuis des siècles, à nos mères!... Ce matin, pour moi, la prodigue revenue au pays, c'était le berceau de mon âme nouvelle!

HENRIETTE. — Oui, la vie t'aime toujours. Oui, ton cœur s'est remis à battre... Il ne dit plus : non.

FANY. — Comme tu vois en moi, Henriette! Tu m'éclaires mon amour! Il est vrai, je ne sens plus l'amertume de la lutte. Il me semble que je suis venue doucement rencontrer ma mère à genoux, dans une région de calme et de paix. Et tantôt, au fond de l'église de pierres, ravie et pensant à elle, durant la messe; agenouillée sur la chaise de paille qui fut sienne; proche la pierre tombale de ces seigneurs de Corswarem et Landelies, que, tant de dimanches, sa robe a frôlée; dans ce coin où semble se resserrer tant de son passé, et où elle a tant prié pour nous, j'ai entendu notre mère dire oui à mon espoir... Sœur, ici je te parle en toute vérité!... Pardonne-moi si j'ose t'exprimer ce que je sens et ce que je pense. Elle m'a dit : Oui! Notre mère m'a fait signe que mon existence, en sa lumière nouvelle, n'avait pas transgressé aux lois de justice et de dignité qui furent celles de sa vie... Et je n'ai plus de larmes en pensant à ma faute. J'ose me sentir plus haut que ma honte... Sœur, aujourd'hui, je ne veux plus mourir de l'avoir fait mourir! (*En disant cette dernière phrase, elle s'agenouille devant HENRIETTE.*)

HENRIETTE (*relevant FANY et la serrant dans ses bras*). — O relève-toi! Je crois en la sincérité de ton cœur. Je crois que la vie a raison... Près de toi, j'avais toujours espéré!

FANY. — L'espérance est de l'amour, Henriette. L'espérance et l'amour me sont revenus en même temps!

HENRIETTE. — Ah! petite sœur, ton jour est proche. Je t'en donne l'assurance. Parle donc! Parle.

Ne porte plus de secret. L'amour et l'espérance, dis-tu... ?

FANY (*rougissante*). — Mon cœur bondit! (*Les yeux fermés, et comme ivre.*) Ah! tu veux donc l'entendre? Tu le veux, Henriette?

HENRIETTE. — Je le désire, oui, Fany!

FANY. — Eh bien! je sens que mon bonheur vient. Beau, fier et tendre, le bonheur!... J'aime! (*Elle prononce ces mots avec ravissement, naïveté et volupté mêlées. C'est la confiance de la créature dans la vie, la confiance immortelle, « immarcescibilis » !*)

HENRIETTE. — Ah! n'est-ce pas, n'est-ce pas que tu aimes?... Va donc! Va, dans les chemins de ton cœur et les regards de tes yeux!

SCÈNE IV.

FANY, HENRIETTE, CATHERINE.

On entend tinter violemment la sonnette du jardin ouvrant sur la route, à trente pas de la maison.

CATHERINE (*sortant de la cuisine, les bras nus, le visage enflammé*). — On a sonné, n'est-ce pas, Mesdemoiselles?

HENRIETTE. — Je crois que oui, Catherine.

CATHERINE. — Tiens, vous n'en êtes pas plus

certaine? C'est qu'il m'avait semblé qu'on avait sonné si fort? Je vais voir... (*En s'éloignant.*) Qui ça peut-il être?

FANY. — Une visite? Ce serait la première!

HENRIETTE (*par la fenêtre ouverte, regarde prudemment*). — Il y a une dame qui suit Catherine.

FANY. — Ho! ho! ho! Mes amis! Quelle plume a son chapeau! (CATHERINE, *qui a introduit la visiteuse dans la véranda, entre et offre, à HENRIETTE, une carte de visite.*)

CATHERINE. — C'est une dame qui demande à parler à Mademoiselle Vrai... A Mademoiselle!... dit-elle. Et elle ne sait laquelle!

HENRIETTE (*lisant le carton*). — « Mademoiselle Hermance Billy — Rue des Éperonniers, Charleroi. » Et l'étage? Alors, toute l'adresse y est? .

FANY. — C'est encore une marchande de « polissure » pour meubles! Je parie qu'elle est déjà à quatre pattes, occupée à frotter ceux de la véranda, pour nous étonner du brillant de sa préparation.

HENRIETTE. — Tu as dit que nous y étions, Catherine?

CATHERINE. — Pardon. Il y a simplement que je n'ai pas dit que vous n'y étiez pas. Mais je puis encore le lui dire s'il vous plaît.

HENRIETTE. — Fais-la entrer. Si cette dame prend la peine de venir jusqu'ici, c'est qu'elle a quelque chose à y faire...

FANY. — C'est vrai, laissons tout venir... Expédie-la, cependant, hein?... C'est notre dimanche aujourd'hui!

HENRIETTE (à CATHERINE qui n'a pas encore bougé). — Oui, fais-la entrer ici, Catherine.

SCÈNE V.

FANY, HENRIETTE, HERMANCE.

Entre HERMANCE BILLY, quart-de-mondaine de Charleroi, ce qui est peu. Traits fatigués. Visage fardé. Vêtements pas mal, assez frais, mais « violents ». Elle est dans la trentaine.

HERMANCE. — Mesdames! (*en saluant*).

FANY et HENRIETTE (*poliment*). — Mademoiselle... (FANY *s'éloigne et s'accoude à la fenêtre, laissant HENRIETTE aux prises.*)

HERMANCE. — Mademoiselle Hermance Billy...

HENRIETTE. — Rue des Éperonniers, Charleroi... J'ai déjà l'avantage de le savoir, Mademoiselle. Veuillez vous asseoir et me faire connaître, s'il vous plaît, l'objet de votre visite.

HERMANCE. — Je désirerais parler à Mademoiselle Vrai.

HENRIETTE. — Nous sommes deux sœurs, Madame... Laquelle de nous cherchez-vous?

HERMANCE. — Je ne pourrais pas le dire. Mais vous me comprendrez quand je vous aurai appris

que c'est pour une affaire concernant le lieutenant Desneux. (FANY, à la fenêtre, s'est retournée brusquement, en un mouvement qui n'a pas échappé à HERMANCE.)

HENRIETTE. — Monsieur Desneux? Nous connaissons toutes deux également Monsieur Desneux, ma sœur Fany et moi.

HERMANCE (au nom de « FANY », lève un doigt et le pointe vers FANY). — Voilà le nom, Mademoiselle Fany Vrai! A présent, je m'en souviens.

FANY (s'approchant). — Que pouviez-vous désirer de cette personne dont vous ne saviez pas le nom, Mademoiselle?

HERMANCE. — Je vais vous le faire connaître à l'instant si Mademoiselle (montrant HENRIETTE) veut bien me ménager quelques minutes d'entretien avec vous.

FANY. — Pardon! Mes affaires sont aussi ses affaires.

HERMANCE. — Vous verrez bien que non.

HENRIETTE. — Laisse, Fany; je passe à côté. (Montrant la droite.)

HERMANCE. — Oh! n'ayez pas peur! (à HENRIETTE) je ne viens pas pour la battre...

HENRIETTE. — S'il vous plaît?...

HERMANCE. — Je crois préférable que nous arrangeons ces choses entre nous, voilà tout. (HENRIETTE, après un long regard, et FANY l'ayant rassurée d'un sourire, entre dans l'autre pièce.)

FANY. — Et maintenant, me direz-vous?...

HERMANCE. — Vous allez vous marier.

FANY. — Me marier?... Vous savez que je vais me marier? Ah! ah! Ai-je l'air d'une fiancée?

HERMANCE. — Dites tout ce que vous voulez, mais je sais que vous allez épouser le lieutenant Desneux.

FANY. — Dites donc? Où est la plaisanterie de tout cela?

HERMANCE. — Vous savez très bien que je ne plaisante pas. Je connais votre jeu... Seulement, je viens vous prévenir que le lieutenant est mon amant.

FANY (*se levant*). — Je ne vous crois pas.

HERMANCE. — Je vous répète que le lieutenant Desneux est mon amant.

FANY (*se rasant*). — Mais, en définitive, que voulez-vous que cela me fasse?

HERMANCE. — Il est mon amant. J'ai de lui un enfant. Et comme il m'a lâchée, je m'opposerai de toutes mes forces à son mariage.

FANY. — Et moi, je dis que vous mentez! (*se relevant de nouveau*).

HERMANCE (*avec étonnement bien plus que de la colère*). — Je mens?

FANY (*se rasant de nouveau*). — Mais encore une fois, où prenez-vous que ce que vous me dites-là m'intéresse en rien du tout?

HERMANCE. — Vous blaguez! Puisque le lieutenant doit venir ici même, aujourd'hui!

FANY (*au comble de l'émotion*). — Vous vous trompez encore. M. Desneux n'est jamais venu ici et il ne doit pas y venir aujourd'hui. Vous vous trompez...

HERMANCE. — Qu'est-ce qui n'est pas vrai? Où est-ce que je me trompe?

FANY. — M. Desneux est rentré dernièrement d'un long voyage au Congo, où il est resté des années. Comment peut-il être responsable de ce que vous lui reprochez?... Vous n'avez pas l'air de comprendre?... Voyons, Mademoiselle, Mademoiselle Billy! Vous dites avoir été la maîtresse de ce Monsieur; et moi, qui ne l'ai plus vu depuis six mois, j'en sais plus que vous sur sa personne. Voyons, voyons, est-ce sérieux?

HERMANCE. — Eh bien (*comme après réflexion*), justement!... C'est avant son départ... Ha! ha! Il était donc parti?... C'est avant son départ... Car, enfin, vous n'allez pas soutenir que Desneux ne me connaît pas, n'est-ce pas?... Vous ne direz pas que mon enfant n'était pas de lui?

FANY. — Quoi?... Cet enfant, vous ne l'avez plus? (*Lisant sur les traits de la femme.*) Il est mort, Madame?

HERMANCE (*rogue encore*). — Oui.

FANY. — Quel âge avait votre petit enfant?

HERMANCE (*sur la défensive encore*). — Mais...

FANY. — Vous connaissait-il déjà?...

HERMANCE. — Mais... oui...

FANY. — Il marchait?... Il parlait, votre petit enfant?

HERMANCE (*s'animant d'un coup*). — Ah! s'il parlait!... S'il me reconnaissait!... S'il m'aimait, mon Pierrot!

FANY. — Y-a-t-il longtemps, Madame, que le malheur est arrivé?

HERMANCE. — Deux ans, cet été, Mademoiselle. Voilà deux ans qu'il est mort, mon cher petit ange. Il est mort chez sa nourrice. Combien de fois ne m'a-t-elle pas dit que jamais elle n'avait vu un si bel enfant que mon Pierrot?... Alors en une nuit, Mademoiselle, en une nuit, les convulsions l'ont emporté... Voilà deux ans!... Mais j'entends encore sa voix. Je le vois encore dans sa robe bleue à col blanc, le dernier dimanche, avec une grosse carotte dans sa main. Comme il y mordait! Maintenant, maintenant, il est là comme un bouquet de fleurs sur mon cœur... Le bon Dieu me l'a pris!... Ah!... J'en ai fait une maladie. Il me semblait que tout mon corps fondait en larmes. J'ai pleuré à en devenir laide, à repousser les gens. Ils disaient que c'était trop! Moi, j'aurais voulu mourir, pour aller le retrouver par là...

FANY. — Ah! au moins vous avez pu l'aimer!

HERMANCE. — Le temps où je pleurais mon petit enfant, eh bien, il m'est devenu doux aussi pour moi... Mais vous, Mademoiselle, voilà que vous pleurez aussi?...

FANY. — Vous avez pu l'aimer! Vous l'avez tenu dans vos bras? Senti son petit corps chaud? Vous

l'avez entendu rire et pleurer, et vous avez vu courir ses petits pieds ?

HERMANCE. — Ah ! si je les ai vus, ses petits pieds qui couraient !... Le dimanche matin, j'arrivais à Montigny, chez sa nourrice, avec le paquet de linge pour sa semaine. Ce jour-là, elle m'attendait... C'était moi qui le mettais dans la cuvette, pour son bain... C'était un ménage d'ouvriers, mais si propre ! Je jouais là avec Pierrot, toute la matinée. A la bonne saison, nous allions dans l'herbe, et je le tenais sur mes genoux pour son petit somme de l'après-dîner, à l'ombre d'un arbre, au jardin... Ah ! c'était bon, ces dimanches-là ! C'était bon de me figurer, en ces moments-là, que j'étais une femme d'ouvrier conduisant mon ménage, travaillant pour mon mari et mon enfant, travaillant nuit et jour ! C'était le paradis ! Puis tout à coup, un jeudi, c'était fini ! Le samedi, mon Pierrot était dans la terre ; mon Pierrot !... Ma vie, après ?... Et puis, qu'est-ce que cela peut vous faire ?

FANY. — Ne dites pas cela ! Je n'oublierai jamais votre petit enfant. Vous avez donc tant souffert ?...

HERMANCE. — Est-ce à moi que vous parlez, Mademoiselle ?... Alors, sous ces nippes de toutes les couleurs, vous avez donc reconnu la malheureuse que je suis ?... Ah ! Vous croyez, vous, que je suis tout de même une femme ?... Vous croyez que j'ai pu être une mère, pour lui, tout comme une autre ?

FANY. — Comment ? Mais oui, Madame, je le crois. Tout comme une autre !

HERMANCE. — Ah! tenez, laissez-moi baiser votre main pour ces paroles... Si, laissez-moi!...

FANY. — Vous paraissez n'être pas heureuse, Madame?

HERMANCE. — Heureuse? Heureuse? Seigneur du ciel! Mais il n'y a plus que saouïle que je sache bien rire!... Heureuse? Est-ce qu'on m'a jamais demandé si j'étais heureuse?... Et vous, vous voulez le savoir?... Et vous ne vous inquiétez pas du tort que j'étais venue faire ici?

FANY. — Vous ne m'avez point fait de mal... Pas le mal que vous pensiez... Vous n'êtes pas ce que vous croyez être. Donnez-moi la main. Dites-moi ce qui vous accable...

HERMANCE. — Ma peine, c'est toute ma vie. D'ici près de vous, je le vois, je le vois! C'est ma vie d'hier, celle de demain, celle de tous les jours! Ma peine, si vous la sentiez un moment, justement parce que vous êtes bonne, vous me prendriez à deux bras et vous iriez me noyer à la Sambre, comme un pauvre chat malade!...

FANY. — Dites-la-moi... Sait-on jamais par où vient la consolation?... Qui sait si, vous aussi, vous n'êtes pas plus triste que ne le demande votre malheur?

HERMANCE. — Ah! Taisez-vous! Taisez-vous! Ne me parlez plus ainsi! Quand vous saurez pourquoi je suis près de vous; quand vous apprendrez ce que j'étais venue vous faire, pour de l'argent, vous me jetterez dehors, et vous me mépriserez!

FANY. — Je ne vous repousserai pas. Mais vous, ne vous méprisez pas vous-même.

HERMANCE. — Écoutez-moi donc pour que cela soit fini !

FANY. — Dites.

HERMANCE (*rouge de honte*). — Dans la semaine, une de mes amies m'amena une dame sur le retour, au teint vif, au nez pointu, aux bandeaux grisonnants, et qui cherchait l'une ou l'autre donzelle ayant connu le lieutenant Desneux.

FANY (*se levant et l'interrompant doucement*). — Attendez ! Laissez-moi appeler ma sœur. Ce que vous allez dire l'intéressera beaucoup...

HERMANCE. — Vous savez ce que je vais dire ?

FANY. — Je le sais. (*Allant à la porte de la salle à manger.*) Henriette ! Henriette ! Viens donc !

SCÈNE VI.

*Les Mêmes, HENRIETTE,
puis un PETIT TÉLEGRAPHISTE.*

Entre HENRIETTE qui regarde curieusement HERMANCE
et ses yeux rouges.

FANY (*à HENRIETTE*). — Écoute. Mademoiselle (*à HERMANCE*), vous disiez donc qu'une dame...

HERMANCE. — Une dame est venue me trouver. Elle cherchait une femme ayant connu M. Desneux

à Charleroi. Elle me donna un billet de cent francs et me fit raconter ce que je savais du lieutenant. Elle disait que, dans un but pieux...

FANY. — Dans un but pieux !

HERMANCE. — J'aurais à venir ici, révéler à une demoiselle Fany Vrai ce que je savais de son fiancé et même tout ce que je croirais capable de faire rompre le mariage sur le point de se réaliser entre le lieutenant et cette demoiselle. Si j'y réussissais, un second billet de cent francs me serait envoyé de Bruxelles, dit-elle.

FANY (à HENRIETTE). — Eh bien, Henriette? Quelle était cette dame?

HENRIETTE. — Cette dame?... Mais je ne comprends rien à ces manigances saugrenues, moi... Quelle dame?...

FANY. — La Gasse! La Gasse!

HENRIETTE. — Ho! ho! L'ignominie! Où sommes-nous?

FANY. — L'horreur!... Mère, ô mère! Oh! Ainsi atrocement s'explique l'acharnement terrible de notre pauvre mère à se faire souffrir! C'est donc là la source empoisonnée d'où coulait le malheur sans cesse renouvelé qui assombrit ses derniers moments?... Comprends-tu, Henriette? Ho! La voilà donc celle qui rendit ma faute sans remède?... Ho! ho!...

HENRIETTE. — Quelle horreur! Pauvre, pauvre mère, le sifflement de cette Gasse dans l'oreille!...

HERMANCE. — Mademoiselle, comment ai-je pu vous faire tant de peine? Oh! pardonnez-moi!

FANY. — Vous n'êtes cause de rien du tout. Vous me révélez un crime. Vous m'ôtez du cœur un poids très lourd. Merci... Ma mère est morte, blessée par ma faute, mais vous venez de nous désigner la main qui empoisonna sa blessure ..

HERMANCE. — Ne m'en veuillez pas. Le besoin d'argent m'a laissé accepter la vilénie de venir vous troubler. Je vous en demande grâce, les mains jointes. (*Elle sanglote.*) Dire que, pour de l'argent, j'aurais...

FANY. — Ne pleurez pas. Ne pleurez plus. J'ai pleuré six mois, je ne pleure plus.

HERMANCE. — Vous avez pleuré?

FANY. — J'ai souffert comme vous l'abandon, le deuil... J'ai perdu un petit enfant...

HERMANCE. — Un petit enfant? Comment avez-vous perdu un petit enfant?

FANY. — Parce que mon petit enfant est mort, Madame, comme le vôtre.

HERMANCE. — Ho!... Votre gai visage... Vos jolies dentelles... Votre odeur simple de lavande... Ce paradis, tout ce qui semblait rire autour de vous et que je vous enviais en entrant...

FANY. — Ah! tout le monde veut donc le Paradis?

HERMANCE. — Tout cela, alors, ne cachait que du malheur? Ho!... Et je venais, la méchanceté à la bouche, augmenter encore vos ennuis; et vous n'avez

pensé qu'à me consoler!... Qui êtes-vous, pour oublier ainsi votre enfant mort, et me parler du mien?

FANY. — Courage! Allons! Vous voyez bien que ce n'est déjà plus tout à fait du malheur qui vous émeut vous-même. Cela n'en est plus, en moi, je vous assure.

HERMANCE. — Ah! je ne pourrai jamais en vouloir entièrement à cette femme qui m'envoya ici, puisque je vous y ai vue. Quelque chose de joyeux me ranime! Il y a dans vos bons yeux, si jeunes et déjà si doux, une lumière qui me dit d'espérer!

FANY. — Voilà. Gardez l'espoir!... Gardez la force et la patience; et le ciel descendra sur la terre. (*Elle l'embrasse. La sonnette du jardin tinte de nouveau. CATHERINE introduit bientôt un gamin poussiéreux portant une casquette vaguement galonnée et un petit sac de cuir en bandoulière, et tenant un papier à la main.*)

LE PORTEUR. — Mademoiselle Vrai? Le maréchau a dit que c'est droci... C'est-il droci?...

HENRIETTE. — Oui, mon fi! Qu'as-tu pour nous? Donne! (*Elle ouvre et lit le papier bleu.*)

FANY. — Un télégramme? Qu'est-ce?

HENRIETTE (*qui a lu*). — C'est père qui vient dîner!

FANY. — Ah! Bravo!

HENRIETTE (*au porteur*). — Je vois que ce télégramme est arrivé à neuf heures à Landelies, porteur. Où l'as-tu gardé, depuis neuf heures?

LE PORTEUR. — Dans ma pochette, dà !

HENRIETTE. — Et où es-tu allé avec ta pochette, porteur ?

LE PORTEUR. — Acheter le tabac du chef, à Leernes, sur la place, dà ! Puisque voilà le tabac... (*Montrant un cornet.*)

HENRIETTE. — Mais oui... C'est du tabac, porteur ! Je n'ai rien à dire à cela... Demande pourtant à ton chef, de la part de Mademoiselle Vrai, qu'il ne t'envoie pas plus loin que la place de Leernes chercher ton tabac, les jours où tu auras pour moi un télégramme dans ta pochette, hein ? Voilà quatre sous pour toi, mon garçon. As-tu soif?... Va boire un coup de bière près de Catherine. (*A FANY.*) Et toi, toi, mon enfant, lis ces cinq mots... Lis ces cinq mots en demeurant assise, si tu peux!... Ha ! ha !... « Si t'as de l'âme ! »... (*Elle tend, à FANY, la dépêche ouverte.*)

FANY (*lit à mi-voix*). — « Arriverai onze heures avec Desneux. » Ho !... (*Elle bondit sur ses pieds et, d'une voix pure et grave, lente et joyeuse, jette une fusée de notes qui monte, monte, plane et redescend. Son front est ruisselant, son cou gonflé. Ses lèvres tremblent.*)

HENRIETTE. — Et sais-tu quelle heure il est à présent, Alouette du charbonnier de la Montagne-des-Aveugles ? Sais-tu quelle heure il est ? (*FANY regarde l'horloge qui tape onze coups, et avec une expression d'épouvante qui contracte ses traits, comme poursuivie, elle bondit à l'escalier ; et, quatre à quatre, disparaît.*)

HERMANCE (à HENRIETTE). — N'est-ce pas de ce côté, le chemin qui gravit la côte, Mademoiselle?

HENRIETTE. — Vous voulez partir?... Acceptez au moins quelque rafraîchissement, je vous en prie.

HERMANCE (*inquiète*). — Merci, merci. Non! Laissez-moi vous quitter... Dites à votre sœur... dites-lui que je ne l'oublierai jamais. Et voulez-vous bien lui répéter aussi ces paroles : « Hermance dit que, d'aujourd'hui, vous pouvez penser à elle sans honte. » Elle comprendra. Adieu, adieu!... Aimez-la bien... Adieu, aimez-la par-dessus tout! (*Elle sort et passe vers la gauche de la maison, étant arrivée par la droite.*)

SCÈNE VII.

HENRIETTE, M. VRAI, DESNEUX;
puis FANY; enfin CATHERINE.

Entrent M. VRAI, et DESNEUX qui a vu HERMANCE s'éloigner.

M. VRAI (*devant le seuil et s'effaçant.*) — Entrez, lieutenant... La plus vieille maison du pays. Hein? Ce n'est pas aussi reluisant que les rouges châteaux de ces millionnaires de maîtres-de-forges de là-bas en face! Mais ici, tout de même, mon cher, ici tout est à vous. (A HENRIETTE.) Bonjour, Henriette! (*Il l'embrasse.*) Bonjour, mon enfant!

HENRIETTE. — O père, quel bonheur!

M. VRAI. — Le lieutenant a bien voulu nous faire le plaisir d'être des nôtres...

DESNEUX. — Mademoiselle Henriette!

HENRIETTE. — Monsieur Desneux!

DESNEUX. — Tous mes compliments, Mademoiselle, pour votre santé. Car il serait aussi ridicule de vous demander comment vous allez, que de questionner les roses de votre jardin sur leur fraîcheur!

M. VRAI. — Quel hypocrite! C'était pour cela qu'il n'entrait pas. Il mijotait son compliment.

DESNEUX. — Croyez-vous m'empêcher de lui exprimer mon bonheur de la revoir après six mois, père jaloux?

HENRIETTE. — Soyez le bienvenu, Monsieur Desneux! Soyez les bienvenus. C'est un bonheur plus que doublé, vous savez, qu'on ressent à recevoir, ensemble, deux personnes qui s'aiment.

DESNEUX. — Monsieur Vrai m'avait averti. Il prétend que quoi qu'on fasse à Landelies, les pensées y prennent la tournure du bonheur?... Qu'il fait beau!... L'été, étouffant à la ville, ici se change en air fin et bleu... Les collines wallonnes redonnent la jeunesse. (*Regardant par la fenêtre.*) Comment? Vous avez tous les jours. et quand vous le voulez, ces montagnes et ces bois sous les yeux, Mademoiselle? Comment faites-vous pour ne pas toujours chanter?

HENRIETTE. — Nous pensons aux absents, lieutenant!

DESNEUX. — Ah! taisez-vous! Moi, mes inquiétudes, entre ces murs, redeviennent de l'espoir! C'est plus fort que moi! Je suis joyeux et cependant je tremblais en venant!

M. VRAI. — Hein, hein, lieutenant?... (A HENRIETTE.) Il ne riait pas de moi, quand je lui vantais les dimanches de la Sambre, bien sûr; il est trop gentil... Mais il ne me croyait pas... (Au lieutenant.) Hein, hein, lieutenant?... Ça, c'est la Sambre!... Où elle contourne la montagne, c'est Ourpes... Là, devant, où le bois est bleu-noir, ce qui perce, c'est le clocher de Leernes... Là, c'est le village... Salut, salut!... (Il tourne souvent la tête autour de lui en parlant, cherchant FANY des yeux, et parle... pour n'avoir rien à dire.) Vous voilà convaincu, lieutenant, le village existe... Verdure, pierres, ardoises, et Sambre, on ne vous a fait faute de rien. Tout y est...

DESNEUX. — Je suis convaincu et enchanté...

M. VRAI (à HENRIETTE). — Et la petite, notre grande? Où est la petite?

HENRIETTE. — Père, elle vient à l'instant.

DESNEUX (quand M. VRAI a parlé de la « petite » a eu un geste). — Mademoiselle!

HENRIETTE. — Père, fais donc asseoir M. Desneux. Venez vous rafraîchir. C'est la mode du pays. Vous fâcheriez Catherine, Wallonne du moins sur ce point, en n'acceptant pas.

CATHERINE (chargée d'un plateau, bouteilles et verres). — Bonjour, Monsieur notre maître! Bon-

jour, Monsieur Desneux! (A HENRIETTE.) Eh bien, eh bien? Où en serions-nous, si je m'étais contentée du dîner que vous désiriez?... Si je n'avais pas « mon » épaule braisée dans la casserole, et « mon » lapin aux olives dans sa boîte, hein? Elle ne l'avouera pas, Monsieur Vrai, notre grande demoiselle; mais, ici, il n'y avait que moi qui vous attendais. Voilà! Il n'y avait que moi!

M. VRAI (*se tournant vers HENRIETTE*). — Et notre dépêche?...

CATHERINE (*en débouchant la bouteille et servant du vin blanc*). — Tatata! Dépêche! dépêche! Est-ce qu'on fait le dîner à la dépêche, maintenant?... Hé, hé!... J'avais pris mon temps avant votre dépêche, heureusement! Hé, hé, j'avais vu à la piquette du jour que le dimanche ne se passerait pas comme tous les dimanches de Landelies!... Et vous voilà! (*Elle a fini de servir.*)

DESNEUX. — Ah! le nez de Catherine!

HENRIETTE. — Sais-tu que nous avons reçu votre télégramme comme onze heures sonnaient!

M. VRAI. — A onze heures? Elle est forte!...

CATHERINE (*avançant les verres*). — Allons ainsi, Messieurs! Goûtez-y. (*A une interrogation muette du maître.*) Oui, Monsieur, c'est du vieux; le caveau à gauche, au fond... N'ayez pas peur!... Sapristi, ce ne sera pas du vin d'élection que je monterai aujourd'hui.

DESNEUX (*après avoir bu, claquant la langue*). — Fin, Madame Catherine, fin!

CATHERINE (*verse et s'éloigne*). — Vous savez, je dois partir!... Le lapin en caisse n'attend pas! Ça vous craque dans la main, en un instant. (*Elle sort.*)

M. VRAI. — Mais, sapristi, Henriette, où est donc Fany?... A la maison, au moins?

HENRIETTE. — Oui, père, oui!... Elle vient... Un peu de patience, voyons. Ta dépêche, qui vous a précédés d'une minute à peine, l'a surprise dans un négligé si rustique qu'elle a dû courir à sa chambre...

M. VRAI (*criant au bas de l'escalier*). — Fany! Tite Fany! C'est papa, Fany...

HENRIETTE. — Père, tu vas la troubler... Un peu de patience! Accorde-lui un instant.

M. VRAI (*qui tourne, va et vient*). — Patience, patience!... Tu as tôt dit... Attendre ma Fany avec patience?... Jamais de la vie!... (*Parlant à FANY à l'étage.*) O femme, qui abandonnerais l'auteur de tes jours pour un bigoudi à tordre!... Mais je me résigne... Je suis père!... Hum!... Écoute, Henriette. (*Comme prenant un grand parti.*) Mon cher lieutenant, il faut que je le lui dise tout de suite. Aussi bien, il faut que ça sorte de moi.

DESNEUX. — Monsieur Vrai! (*Avec un geste résigné et peureux.*)

M. VRAI. — Henriette, figures-toi, mon enfant, que M. Desneux m'a demandé, hier, Fany en mariage... Voilà pourquoi nous arrivons!... Que va-t-elle nous répondre?

DESNEUX. — Voilà ce que j'ai fait! Maintenant, Mademoiselle, franchement, répondez-nous, je vous en supplie! Puis-je garder un peu, un peu d'espoir?... Faut-il espérer ou courir me jeter à l'eau!

HENRIETTE. — Eh bien, oui; aujourd'hui ou jamais, espérez!

DESNEUX (*avec angoisse*). — ... Ou jamais?... Que dites-vous?...

HENRIETTE. — Ou aujourd'hui!... Paix, paix! (*Elle lui donne la main, et montrant FANY.*) La voilà!

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, FANY, CATHERINE.

FANY apparaît au haut de l'escalier qui descend de l'étage, et qui est tout à fait visible dans le hall où se passe la scène.

FANY. — Excusez-moi! Bonjour, père! Bonjour, père! (*M. VRAI s'est avancé au pied de l'escalier, tandis que DESNEUX a pris le bras d'HENRIETTE, et est au fond de la scène, suivant FANY des yeux.*)

M. VRAI. — Ah! Fany! Peux-tu nous faire languir aussi cruellement, cœur de roche? Quoi? Peux-tu ne descendre ces marches qu'une à une, vers ton père?

FANY. — O père, une à une, celles de la joie!... Une à une... Tiens, ainsi lentement, en te regardant, sûre dans une minute de te serrer dans mes bras...

DESNEUX (à HENRIETTE). -- Est-ce elle?... Est-ce Fany, là,?... Que sa taille s'est élevée!... Que son visage brille, Henriette, Henriette!

HENRIETTE (à DESNEUX). — La souffrance est une maladie, lieutenant; elle fait grandir!

M. VRAI (à FANY *qui est maintenant au bas de l'escalier*). — Tais-toi, méchante coquette qui fais languir ton père pour changer de falbalas!

FANY (à *mi-voix à son père*). — C'est que je n'osais descendre... J'écoutais le murmure de vos voix. Enfin, j'ai osé... Me voilà, mon père chéri. (A DESNEUX.) Et à vous; (à HENRIETTE) et à toi; et à toute la lumière du jour, bonjour!

DESNEUX (*qui s'est rapproché*). — Mademoiselle... Fany, j'ai longuement hésité à venir troubler votre paix. Mais, ce matin, M. Vrai m'a permis de l'accompagner à Landelies. Je suis venu... Depuis Henriette m'a engagé à oser demeurer .. et vous attendre...

FANY. — Henriette fait bien tout ce qu'elle fait, Monsieur Desneux. Soyez le bienvenu! Vous ne troublez aucune paix. (*Lui donnant une main.*) Une voix, ce matin, m'a dit de vous attendre. (FANY et DESNEUX *sont l'un devant l'autre. Insensiblement M. VRAI et HENRIETTE se sont éloignés et ont franchi la porte du jardin; le père et la fille se tenant par la main, et le visage resplendissant de bonheur.*)

DESNEUX. — Je vous remercie de me le dire! Vous rayonnez, comme du soleil, la joie de la sincérité!... Ah! Le jour est-il venu; est-ce donc aujourd'hui?

d'hui que je puis essayer de rompre le cercle de silence et de solitude que vous avez établi autour de vous, Fany?

FANY. — Pourquoi le tairais-je? Je crois aussi l'épreuve finie aujourd'hui.

DESNEUX. — Je connais vos souffrances. Ce temps qui était affreux pour vous, je l'ai passé à pénétrer votre âme meurtrie, et peser votre douleur voulue, votre travail héroïque d'un cœur qui restaure sa vérité... Que de fois j'ai douté! Tel jour, c'était de mon droit à vous interpeller! Et le lendemain, j'avais peur qu'il y eût de la lâcheté à continuer de me taire plus longtemps. Mais jamais, je ne pus vous plaindre, Fany! Tous les sentiments qu'éveillait votre pensée ne parvenaient pas à me cacher la vaste, profonde et riche certitude que, ce que vous vouliez ici, c'était bon, fort, dur, et digne de vous!... Non, jamais je ne pus vous plaindre.

FANY. — C'était digne de vous-même! Digne de vous plus que de moi! Vous avez vu mon but et l'avez agrandi à votre mètre! Vous n'avez pas douté de moi, jamais; et vous n'avez pas douté de vous! Ami, ayant eu la force, jadis, de ne pas hâter la destinée, vous avez, aujourd'hui, celle de parler. Ainsi, vous avez toujours laissé, à chacun, plus que sa part; et à chaque réalité, vous avez offert ses fleurs!

DESNEUX. — Quand je vous revis comme morte pour moi, le premier soir de mon retour, ce jour dont nous parlerons tous les jours; quand j'étais comme à genoux sous le poids de mon cher espoir, je me fis le

serment de savoir attendre. Oui, j'ai attendu : la nuit, j'attendais le soleil! Et le jour, j'attendais les étoiles!... J'ai toujours attendu... Bénie soit l'infinie patience du monde qui m'a donné la force d'attendre ce dimanche d'été où Fany est si belle et a repris sa joie! Fany, je...

FANY. — Je vous aime!

DESNEUX. — Vous le direz encore!... Laissez votre bouche chanter votre jeunesse. Pour avoir béni la vie quand elle vous meurtrissait, voyez-la, revenue de tous les horizons, se coucher à vos pieds, ardente et soumise.

FANY. — Vos paroles ne sont pas des paroles tombant sur moi. Elles sont le chant de moi-même étalant ma vérité profonde, ami! Enfin, enfin, ma vérité joyeuse!... Vous n'avez pensé jamais qu'à moi, et il n'y a pas une de vos pensées qui ne vibre loin, loin en moi-même! Et moi, dites, — jurez vous-même que c'est la vérité, — et moi, je n'ai jamais aimé que vous malgré l'apparence et le crime, rien que vous!

DESNEUX. — Je le jure. Tu n'as aimé que moi, Fany; et je suis ton bonheur.

FANY. — Mon bonheur! Te voilà donc, bonheur?... Bonheur!...

DESNEUX. — Bonheur!

FANY (*elle s'est avancée jusqu'au seuil du jardin et a ouvert les bras. Son père s'est levé du banc et a marché à elle, un peu voûté, d'un pas assez lourd. Elle entoure, d'un bras, le cou de M. VRAI, revient*

dans la pièce; montrant DESNEUX.) Vois, père, le bonheur est venu avec toi.

M. VRAI. — Mes enfants! O salut! Salut!

DESNEUX (*à M. VRAI, montrant FANY*). — Elle a versé, dans l'amour, les joies de la terre entière et le sel de toutes les larmes! Elle a fait sa gloire de la nécessité!

M. VRAI. — Qu'il est doux de souffrir pour aimer, mes enfants!

FANY. — C'est le ciel qui tombe!...

M. VRAI. — Jour entre les jours! Enfants, mes beaux enfants! Jeunesse plus belle que mes rêves!... Je vous comprends et votre bonheur enivre ma vieille. Si caduc, si froid, et après avoir tant souffert, je sens venir de nouvelles fleurs, rien qu'à vous voir, mes enfants, mes beaux enfants.

FANY. — Doux père, tu m'enseignas le meilleur de moi, la patience. Tu m'aidas à vivre, quand c'était le plus triste d'être père.

M. VRAI. — La vie change; nous sommes vieux. Que les enfants accordent leur bénédiction à leur père!... Ton courage a enchanté le malheur. Ta force a haussé tous les cœurs autour de toi. Au seuil de la mort, dans ma faiblesse, je te le dis, tu m'as ouvert, toi, mon enfant légère, les yeux à la vérité!... La vérité, qui est d'aimer la vie! Mon bonheur!... N'avoir qu'un pied dans la tombe et goûter déjà le paradis! .. Voilà, et cela parce que mon enfant l'a voulu. Moi aussi, Fany, moi comme toi, j'ai tremblé et douté bien des jours. Et puis, peu à peu, à la vue

de ton courage sans cesse vainqueur, un sens nouveau de l'existence m'a saisi. Ah! aimons les morts de tout notre cœur; car, en cette pauvre vieille maison de ma race, le nouveau monde est né pour nous, le monde nouveau de la réalité sans regret.

FANY (*à HENRIETTE derrière le seuil*). — Et toi, qui es là, et n'oses entrer, Henriette, Henriette!

HENRIETTE. — Me voici, Fany... Bénis-moi, toi, l'heureuse!

FANY. — Chère sœur! Cœur trop beau pour vivre, hélas, à toi le premier baiser de ma vie joyeuse! Regarde-moi! Mais regardez-moi donc, vous les yeux d'innocence, vous les yeux de tendresse! O les violettes, puis-je me parer dignement pour mes noces, sans vos couronnes?

HENRIETTE. — Vous deux, à deux enfin! (*Elle fond en larmes et se jette dans les bras de FANY.*)

FANY (*regardant autour d'elle*). — Et la pauvre femme?

DESNEUX. — Une pauvre femme, Fany?... Où donc?

M. VRAI. — De qui parles-tu, mon enfant?

FANY. — D'une pauvre femme qui a beaucoup souffert et est venue, ce matin, pleurer près de moi. Je voudrais que ce jour lui fût doux, et la vie meilleure.

HENRIETTE. — Sois-en certaine, il lui fut doux. Elle est partie en te chérissant. « Dites à Fany, m'a-t-elle dit, qu'elle peut, d'aujourd'hui, m'aimer sans honte. »

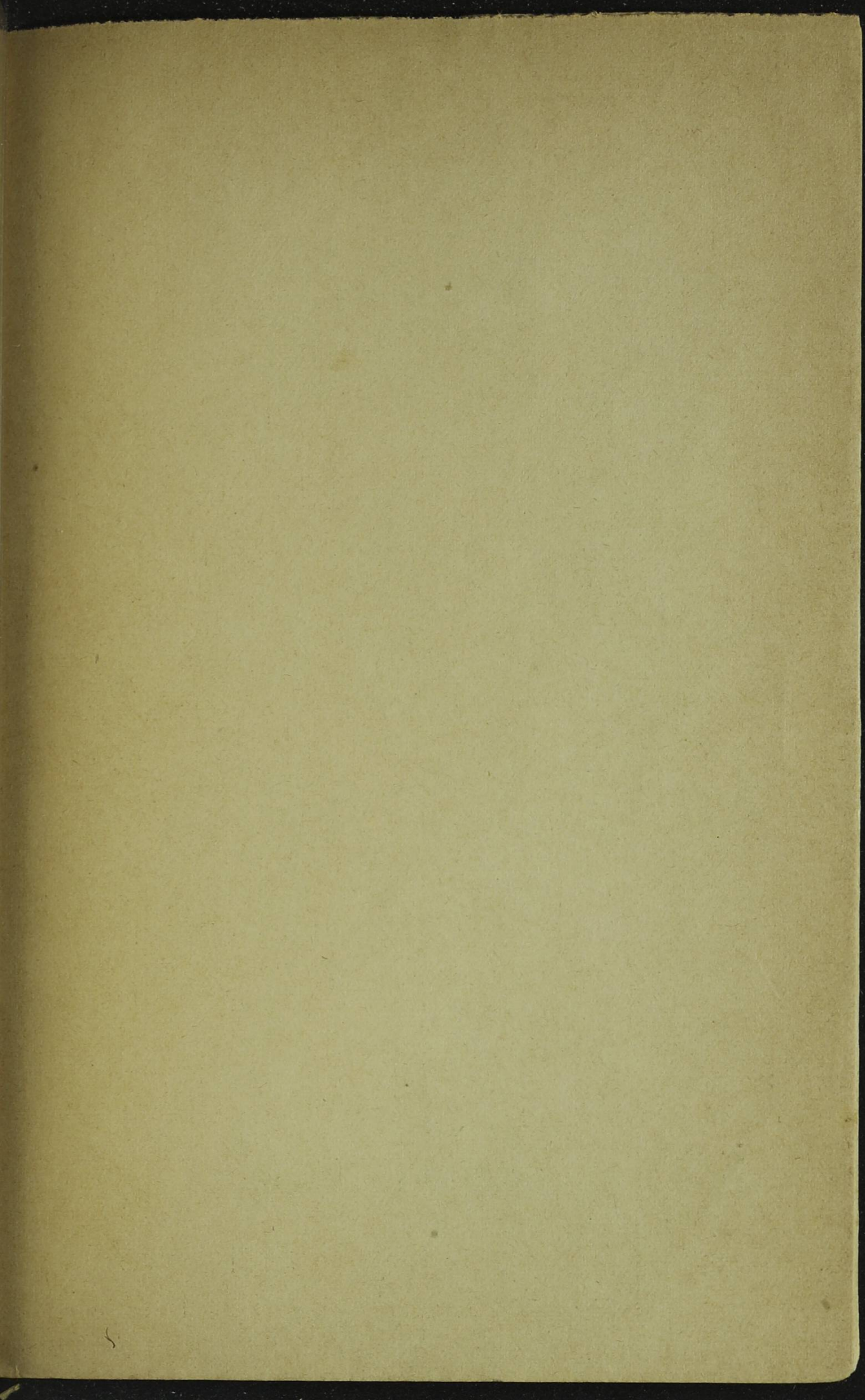
FANY. — Gentil message de bonne nouvelle! (*Elle prend la main de DESNEUX.*) Ah! paix, à jamais, aux cœurs de bonne volonté. (*A DESNEUX.*) Ceci encore je l'ai lu dans tes yeux!

CATHERINE (*traversant la pièce, la soupière fumante aux mains, le visage rouge et ruisselant de larmes, vers la salle à manger, à droite.*) — A table, Messieurs; à table, mes enfants! Le dîner est en retard. Voilà longtemps que tout cela devrait être fait... (*Elle se trouble, s'essuie les yeux.*) Je veux dire que vous auriez dû commencer... Ah bon Dieu, je ne sais plus ce que je dis... Mademoiselle Fany, ma petite Fany! (*Elle se sauve, le tablier sur la face.*)

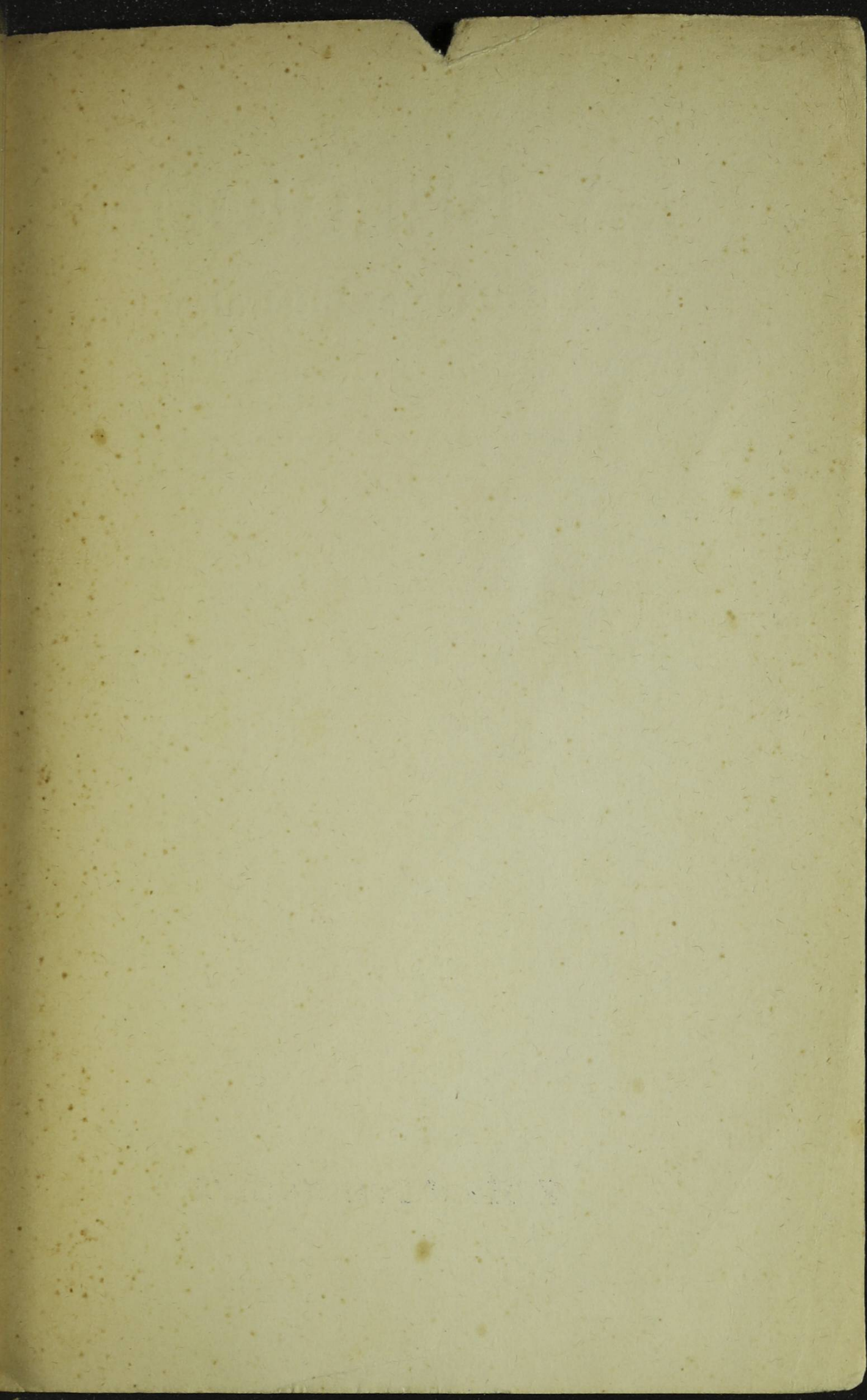
FIN.

TABLE

	Pages
Dédicace	7
Première journée	9
Deuxième journée	99
Troisième journée	119



MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



LA BELGIQUE

Artistique et Littéraire

REVUE NATIONALE DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

Fascicule d'au moins 120 pages paraissant tous les mois

DIRECTION-ADMINISTRATION :

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

—→: ABONNEMENT ←—

Belgique : 1 an : 12 fr.	6 mois : 7 fr.	3 mois : 4 fr.
Étranger : » 15 fr.	» 9 fr.	» 5 fr.

LE NUMÉRO : **1 fr. 25**